

Jean TOUSSEUL

LE MASQUE
DE TULLE



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

7768
A
M

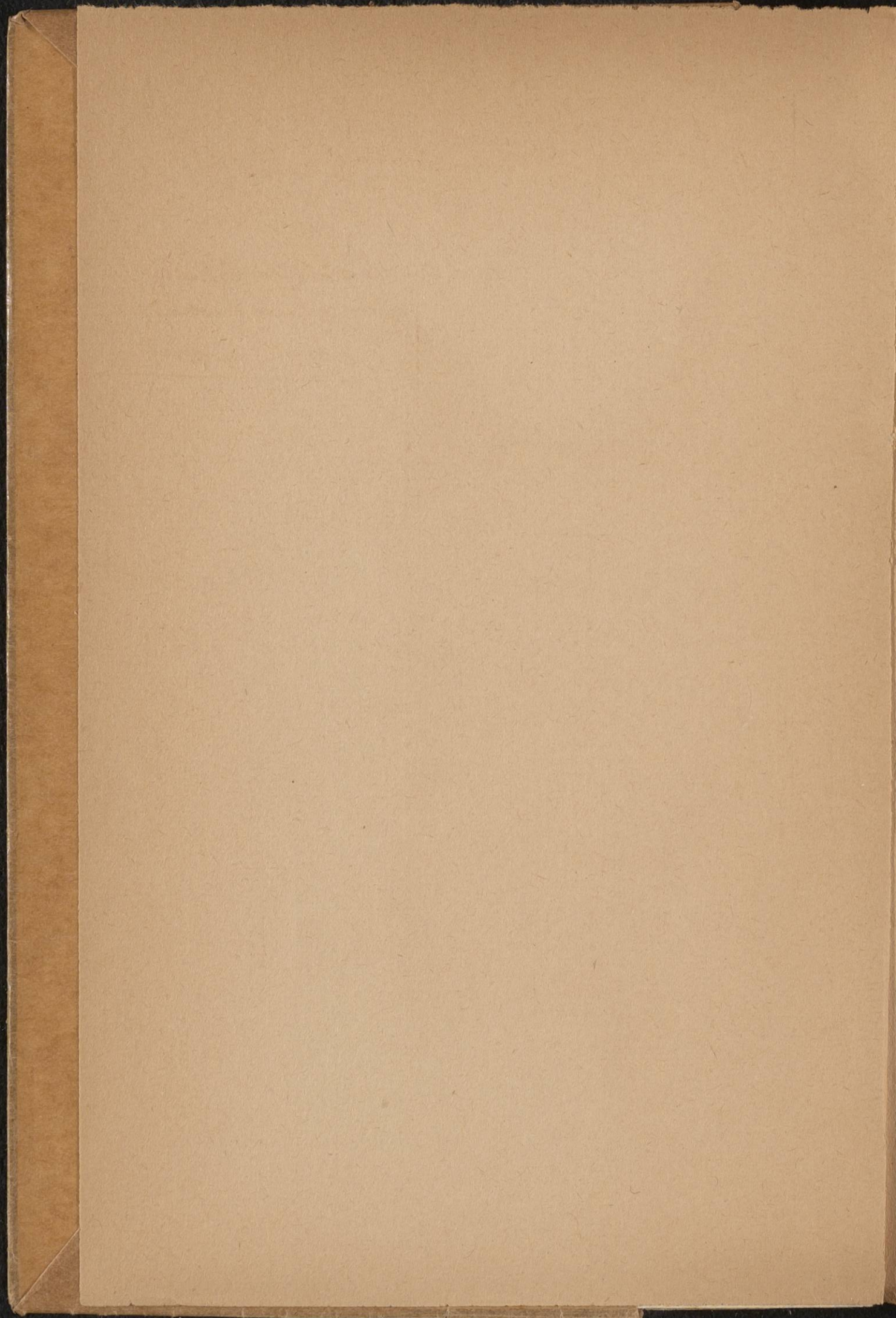


ML

A

8977





Au Docteur Louis Delattre.

*à Marthe et à Raymond Hirs,
un affectueux souvenir,
Jean Fousseul*

LE MASQUE DE TULLE

Imprimé en Belgique

DU MEME AUTEUR :

Le Passé

(Les Editions de Belgique, Bruxelles).

La Mouette

(Les Editions de Belgique, Bruxelles).

Les Oiseaux de Passage

(Les Editions de Belgique, Bruxelles).

La Parole du Franciscain

(La Renaissance du Livre, Bruxelles).

Humbles Visages. Bois gravés de Claire Pâques

(Editions Lumière, Anvers).

La Veilleuse

(Editions Rieder, Paris).

Au Bord de l'Eau

(Editions Rieder, Paris).

Jean Clarambaux :

1. *Le Village Gris*

(Editions Rieder, Paris).

2. *Le Retour*

(Editions Rieder, Paris).

3. *L'Eclaircie*

(Editions Rieder, Paris).

4. *La Rafale*

(Les Editions de Belgique, Bruxelles).

Jean TOUSSEUL

Le masque de tulle



LES EDITIONS DE BELGIQUE

Max. MENTION, directeur

20, Avenue Jean Volders

BRUXELLES

1935

Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur papier Japon, numérotés de 1 à 25.

Copyright by Les Editions de Belgique (1935). Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

à Monsieur Paul Mélotte.

LE MASQUE DE TULLE

Le cabaret de la belle Liégeoise était le plus achalandé du hameau : des carriers, des mineurs d'oligiste et des fondeurs des fours à zinc y laissaient un quart de leur quinzaine. On découvrait parfois un ivrogne assommé par l'alcool et ronflant sur la berge du fleuve à cinquante pas de l'estaminet; de temps en temps, une rixe faisait sauter les vitres de la fenêtre; de mauvais bruits couraient sur la réputation de la femme; mais, le lendemain comme la veille, de blêmes fondeurs aux joues et au nez cuits qui revenaient de l'usine pénétraient dans la maison, s'y attardaient et n'en sortaient qu'en chancelant. L'après-midi, des hommes de la première équipe leur succédaient et ne laissaient la place qu'aux gens des mines rouges et aux casseurs de pierre. La femme allait et venait entre les tables avec une souplesse de chatte, ses lourdes paupières à demi fermées, ses inquiétantes prunelles mobiles ne s'arrêtant jamais sur personne, ses longues dents souriantes, sa gorge provocante sous la blouse, un déhanchement de courtisane dans sa démarche.

L'homme était une sorte d'hercule, toujours vêtu d'un tricot de laine, la tête chauve, le visage pâle, la joue droite couturée du menton à la pommette par une cicatrice. Des ouvriers du village ne passèrent jamais le seuil du cabaret. Il y régnait une atmosphère insolite. Ce n'était pas là une station accueillante où l'on avalait la goutte de genièvre frais ou bien où l'on prenait une poignée de feu et bavardait un peu avant de continuer sa route. Il y avait chez ces deux étrangers quelque chose de mystérieux qui rebutait les villageois. Les carriers se ressaisirent les premiers : on avait dépouillé de sa quinzaine l'un des leurs qui s'était endormi dans une pépinière de la colline, à une centaine de mètres de l'estaminet. Les mœurs du pays ne permettaient pas à un cabaretier de laisser s'en aller un homme ivre à ce point. Et puis, qui lui avait pris son argent, à cet homme ? Les casseurs de calcaire, des gens fiers, suivirent désormais le chemin qui longeait le chantier et la femme eut beau, durant une semaine et du seuil de sa porte, les saluer d'un geste de son bras que la manche retombante découvrait brusquement : ses clients ne revinrent point. Les rares mineurs d'oligiste que son cabaret avait conquis suivirent le sentier des carriers après une rixe au cours de laquelle le plus fort des leurs fut collé sur la route comme un triton par l'homme au visage de

Pierre, qui était un ancien lutteur, paraît-il. Mais les fondeurs, entraînés par des équipiers d'aval, s'arrêtèrent comme de coutume chez la belle Liégeoise. Ces gens d'aval, bruyants, grossiers, vantards, batailleurs (d'invulnérables ouvriers du reste, résistant aux températures les plus infernales, vivant dans le feu comme des salamandres, disait-on), ces hommes d'aval portaient des casquettes rondes à longue visière, vivaient dans deux maisons de logement de la berge ou se mettaient en ménage avec des femmes de leur pays, aussi effrontées que leurs compagnons et dont il valait mieux ne pas savoir grand'chose. Le cabaret fraîchement repeint garda donc son allure louche : parfois, le lutteur jouait un air d'accordéon, des hommes livides, vacillants d'ivresse et de fatigue, dansaient entre les tables, une voix éraillée chantait une romance et la voix aiguë de la cabaretière l'accompagnait. Bientôt, le soir, on vit rôder des femmes devant la vitre masquée d'un rideau rouge et des enfants ramener par la main des ivrognes titubants. De temps en temps, un joueur, qui avait raflé une petite fortune dans les environs, arrivait en cabriolet, attachait son poney au volet de la maison et payait à boire à toutes les tablées. Ce jour-là, plus que de coutume, la belle remuait les hanches, faisait trembler sa gorge et se recoiffait cent fois

pour montrer ses bras blancs, et ses regards obliques caressaient furtivement les visages blêmes des hommes. La beuverie durait jusqu'à leur sommeil, tête enfouie entre les coudes soudés aux tables. Le poney, que le joueur devrait revendre dans quelques jours d'ailleurs, le poney hennissait de faim dans la cour. La femme chantait en découvrant les dents, le cabaretier enivré dormait debout, le front vacillant penché sur le comptoir, et, sur la route, des silhouettes bougeaient dans le cadre rouge de la vitre. On entendait glapir le joueur qui semblait mourir de soif, mais ne buvait guère :

— Une tournée générale!

Il était de petite taille, maigre comme un clou, et toussait souvent. La femme semblait compter les têtes collées sur les tables, ses yeux obliques fouillaient le masque de pierre qui oscillait au-dessus du comptoir, sa bouche étincelante s'ouvrait, ses mains s'arrondissaient sur ses hanches, et elle se remettait à chanter. Un ouvrier hébété sortait d'un songe lointain, s'en allait en tâtonnant, comme si la lampe se fût éteinte, et gagnait le seuil. Un autre, qui avait résisté au sommeil, le suivait, puis un autre encore qui s'éveillait, l'épaule secouée par une main blanche qu'il regardait avec étonnement. Le cabaret se vidait. Vers l'aube, le cabriolet du joueur roulait sur le

pavé du hameau des bateliers et passait le pont. Parfois, le petit homme maigre revenait à pied, la mine malade, mais le sourire railleur : la voiture et le poney avaient changé de propriétaire à la porte d'un tripot. Le joueur buvait seul et à crédit, et sa visite était brève. Entretemps, les ouvriers allaient et venaient. A la Saint-Nicolas, un mineur de la colline, chargé de jouets destinés à ses enfants, s'était soulé chez la belle Liégeoise, égaré dans les fondrières des anciennes bures, affalé au creux de l'une d'elles et laissé recouvrir par trois pieds de neige. Quatre jours après, le dégel l'avait découvert avec ses jouets décolorés et la bouillie de ses pains d'épice. Une malédiction sembla cerner le cabaret. Un mois plus tard, deux jeunes gens qui se disputaient les sourires de la paillasse, s'étaient battus tout le long de la route qui monte vers le Plat-Pays : on les avait vus dans l'obscurité, luttant silencieusement, halestant, soudés l'un à l'autre, ressemblant à une bête étrange, s'abattant, se redressant, se séparant lorsque venait une équipe des fours, reprenant le combat dès qu'elle avait disparu. Ils rentrèrent chez eux, méconnaissables, meurtris des pieds à la tête, en loques. Depuis lors, on vit parfois une petite vieille qui collait son visage à la vitre rouge et, patiemment, attendait la sortie d'un client pour le suivre à cinquante pas.

Un samedi, elle veilla ainsi jusqu'à l'aube devant la fenêtre obscure derrière laquelle étaient cachés son fils et sa quinzaine : il ne restait plus au malheureux qu'une couple de francs. Des fondeurs s'écartèrent, eux aussi, de l'estaminet : un nouveau brigadier venu de la région d'aval, une sorte de brute que, pour la mater, trois villageois avaient offerte une nuit à la gueule torride d'un four, gagna bientôt les faveurs de la paillasse : les yeux obliques ne le quittaient plus, car, à son tour, il faisait remplir les verres des tablées. Pas une ride du visage du cabaretier ne bougeait : dans la pièce enfumée et bruyante, il semblait sagement guetter la proie qu'il pousserait dehors. Le joueur revint en tilbury et son cheval blanc fumait de sueur : l'homme avait un costume neuf et des bagues aux deux mains. Des fondeurs se traînèrent sur les genoux pour atteindre la berge du fleuve et y dormir et la petite vieille fut battue par son fils dans la pépinière de la colline. On parla longtemps de cette affaire : quatre mois plus tôt, le jeune homme était doux comme un mouton, travailleur, et la vieille n'avait jamais eu à se plaindre de lui. Elle s'était évanouie de stupéfaction, d'horreur et de honte dans les feuilles mortes. Elle raconta la scène à tout le voisinage, les yeux égarés, et ses bras décharnés maudissaient la paillasse. Puis, du jour au lendemain,

elle n'en parla plus à personne. Elle était d'ailleurs plutôt timide, mais on devina qu'elle ne songeait plus qu'au drame invraisemblable de la pépinière : son cadet, son gâté, le seul qui lui restait, l'avait battue. Ses épaules se voûtèrent brusquement et elle s'entretint souvent avec elle-même, comme si les poings de son fils lui avaient fêlé le crâne. Le cabaret semblait ne plus faire partie du hameau : il vivait à l'écart bien qu'il se trouvât au bord de la route. Sauf quelques loques d'ivrognes et deux ou trois jeunes gens, les hommes du pays n'y entraient plus. Une minable femme, entourée d'une couvée d'enfants, se cachait parfois dans un chaufour abandonné et, en compagnie de la petite vieille, attendait son époux. Elles venaient là toutes deux, poussées par une force extraordinaire. La jeune mère ne songeait pas à ouvrir la porte maudite et la vieille marmottait tout le temps, pour elle seule, dans le fond de la maçonnerie. Une nuit, une pierre traversa la vitre de l'estaminet, souleva le rideau rouge, siffla aux oreilles du cabaretier et, derrière sa tête, brisa l'étagère. Comme une bête sauvage, l'homme se rua dehors. Personne. Il ferma le volet. Mais, le lendemain, on put revoir la femme qui se déhanchait entre les tablées : ses doigts caressaient un visage blême, sa gorge provoquait les mains fendillées par les ringards

des fours, Elle devenait de jour en jour plus accessible, ménageant le brigadier et le joueur, un effronté fondeur d'aval et le beau gaillard qui avait battu sa mère, s'asseyant sur un coin de table, la cuisse élargie et le genou dessiné sous la robe. Près d'elle, une voix fatiguée disait :

— Remplissez nos verres, Louise.

Le mystère s'épaissit de plus en plus autour de la maison. D'étranges histoires coururent le hameau, mais, vers la brune, la fente frangée du rideau rouge ne laissait voir que le visage couturé du cabaretier; plus bas, une casquette, une épaule pointue, une grosse main noire; plus bas encore, le passage d'une hanche bougeant sous la robe à pois. Dès que la nuit tombait, l'homme au visage de pierre venait fermer le volet. De temps en temps, sur la route obscure chargée de brouillard, une querelle éclatait : une voix aigre de femme, une voix sourde d'ouvrier, la marche précipitée de souliers lourds et de sabots sonores. Ou bien une silhouette vacillante quittait le seuil du cabaret, une autre, toute petite, sortait du chaufour abandonné, interrogeait à voix basse le passant qui s'éloignait, et l'ombre menue regagnait sa vigie. Une après-midi, un jeune fondeur de la villette voisine quitta l'estaminet, la peau du front fendue et les moustaches pleines de sang. On le pensa dans une maison proche : il

était ivre, il grinçait des dents, mais il ne voulut pas raconter ce qui s'était passé. On apprit cependant quelques jours plus tard qu'il avait giflé la femme au cours d'une querelle et que la belle l'avait assommé avec une pinte. C'était un petit gaillard nerveux comme un orvet, capable de rendre les coups reçus, mais il ne s'aventura plus dans l'estaminet. Le joueur reparut un jour : collé comme une araignée à sa bicyclette (la première qu'on eût vue au village), il avait un nouveau costume et de nouvelles bagues : le lendemain matin, il revendit sa machine à vil prix à un batelier. Ses mains tremblaient très fort en comptant l'argent et une petite tache rougissait sa casquette à carreaux au sommet du crâne. Ce jour-là aussi, la bouche du lutteur avait perdu trois dents. Que s'était-il passé ? On n'en sut rien. Mais on disait au village que tout cela ne durerait plus longtemps et finirait mal. Cela finit brusquement. Le premier soir du carnaval, des silhouettes nouvelles envahirent la casemate, comme on appelait désormais le cabaret : des princes chancelants, des pierrots voûtés, des dominos lourds. Les velours impassibles dévisageaient les masques grimaçants de carton. Des mains rugueuses et noires sortaient des dentelles ; les princes relevaient leur barbiche de chanvre, découvraient un menton mal rasé et vidaient leur

goutte; des doigts maladroits introduisaient le verre dans la fente des bouches de papier mâché et les têtes se relevaient pour ne pas perdre une perle de genièvre. Tout ce monde glapissait et nasillait. La femme, la poitrine vivante dans la blouse blanche, se faufilait entre les tables, échappant aux caresses, rieuse et effrontée. Elle soufflait un nom à l'oreille d'un masque ou interrogeait longuement les yeux d'un autre. Mais un personnage grotesque entra tout à coup dans la pièce et sa brusque présence fit s'esclaffer les tablées. Un petit homme sans volume, vêtu comme un paysan : haute casquette de soie, large blouse de toile bleue, vieux pantalon de coutil, gros souliers frottés avec du lard. Un morceau de rideau de tulle, noué dans le cou, masquait le mince visage et de longs gants de dentelle cachaient les maigres mains. Le personnage se taisait et semblait perdu parmi les princes, les pierrots et les dominos. Il était comique et son allure avait quelque chose d'étrangement gauche. Insolemment, la femme se pencha vers lui et ses prunelles de sorcière cherchèrent les yeux de l'arrivant à travers le tulle. Le petit homme impassible but sa goutte sans mot dire. D'un geste de son gant effilé, il écarta princes, pierrots et dominos qui l'entouraient en plaisantant et, soudain, la lampe de cuivre tomba. Puis, dans l'obs-

curité et les rires éclata à deux reprises un immense gémissement de bête blessée. La voix du lutteur hurla : « Qu'y a-t-il? », et d'autres voix répétèrent : « Qu'y a-t-il? ». Des chaises bougeaient, des hommes juraient, des verres se brisèrent sur les dalles, la porte s'ouvrit et ne se referma pas. Derrière le comptoir, le visage blême du cabaretier fut caressé par la lueur d'une allumette et se fendit pour appeler : « Louise! ». Comme la voix attendue ne répondait pas, il hurla : « Que personne ne sorte ou je lui mange la cervelle! » Les masques se heurtaient l'un à l'autre en blasphémant, mais, pour la seconde fois, le visage du lutteur blémit dans les ténèbres : l'homme tenait une bougie à la main et quittait le comptoir. Entre deux chaises, la femme gisait, la face collée au pavé, et sa blouse était toute rouge au-dessous de l'épaule gauche. L'homme donna la bougie à un domino, arracha la blouse et la chemise de la blessée, et les masques se penchèrent vers le dos neigeux souillé par un long filet de sang. Le lutteur poussa un terrible juron et retourna le corps de la femme : les prunelles ne bougeaient plus, elles étaient figées entre les paupières ouvertes, une bave rose mouillait les joues, et les seins et les bras blancs étaient barbouillés de sang. L'homme appela : « Louise! », mais les yeux ne remuèrent pas. Les princes, les

pierrots et les dominos avaient enlevé leurs masques et leurs faces barbues étaient devenues livides. Le cabaretier, bouche ouverte, les dévisageait l'un après l'autre, la bougie à la main : « Qui a fait le coup ? » demandait-il et les masques secouaient la tête au-dessus de leurs collerettes. Un prince rallumait la lampe : le brigadier des fours. Le lutteur demanda encore : « Ce n'est pas vous ? » Les mains noires surgirent des dentelles pour affirmer qu'elles n'avaient pas donné le coup de couteau. Le lutteur chercha quelqu'un sous les tables, se releva, cria : « Où est l'autre ? », s'aperçut enfin que la porte était ouverte et, suivi de deux pierrots, bondit sur la route. Silencieusement, les masques couchèrent la belle Liégeoise sur deux tables, rougissant leurs dentelles au sang qui maculait son torse nu qu'un domino recouvrit d'une serviette, et ils la veillèrent gravement, échangeant un mot de temps en temps. Le jeune fondeur qui avait battu sa mère s'était assis auprès de la morte et pleurait sans retenue. Le brigadier, réfugié dans un coin, se versait une goutte après l'autre. C'était le petit paysan qui avait tué Louise, c'est-à-dire le petit fondeur blond de la villette voisine. Ou bien le joueur. On avait oublié le joueur : c'était lui l'assassin. Précédé des deux pierrots et d'une demi-douzaine d'autres masques au visage découvert, le lutteur

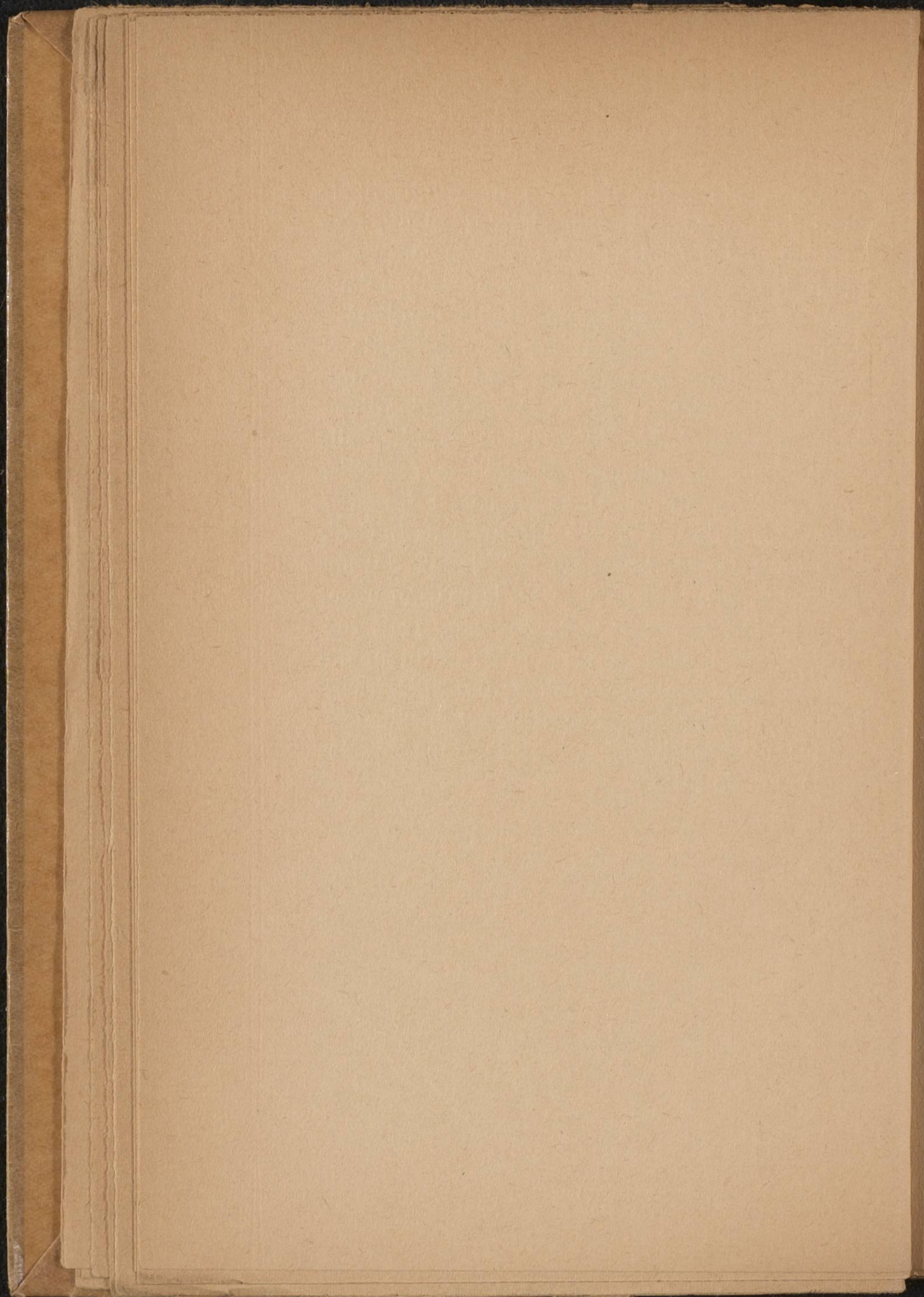
rentra trempé de sueur. Il vint se pencher sur la morte, la regarda longuement, essuya la bouche sanglante avec la serviette, se retourna vers les bizarres visiteurs et dit :

— Je l'aurai. Patience. Je l'aurai.

Il ne l'eut pas, car le maigre paysan au masque de tulle, à la haute casquette de soie et à la blouse de toile bleue resta introuvable. Le petit fondeur blond n'avait pas quitté son four cette nuit-là, que le maigre joueur avait passée dans un tripot à quinze kilomètres du hameau. On n'avait vu le masque rustique dans aucun cabaret du village : il était donc venu tout droit, sage comme un justicier, à l'estaminet tragique. Celui-ci fut fermé et le lutteur disparut. On s'entretint quelque temps, bien entendu, de la belle cabaretière qui fut assassinée un soir de carnaval par un maigre bras couvert d'un long gant de dentelle et armé sans doute d'un large couteau de cuisine. Puis on oublia le drame. Ainsi va le monde. Mais on en reparla brusquement trois années plus tard : lorsque mourut la petite veuve que les malheurs avaient vraiment pliée en deux et qui vivait seule (son mauvais fils travaillait au pays de Liège, disait-on, et il n'était jamais revenu), et qui vivait seule dans sa maisonnette perdue derrière la pépinière, au beau milieu du plateau de scories des anciennes bures. Quatre

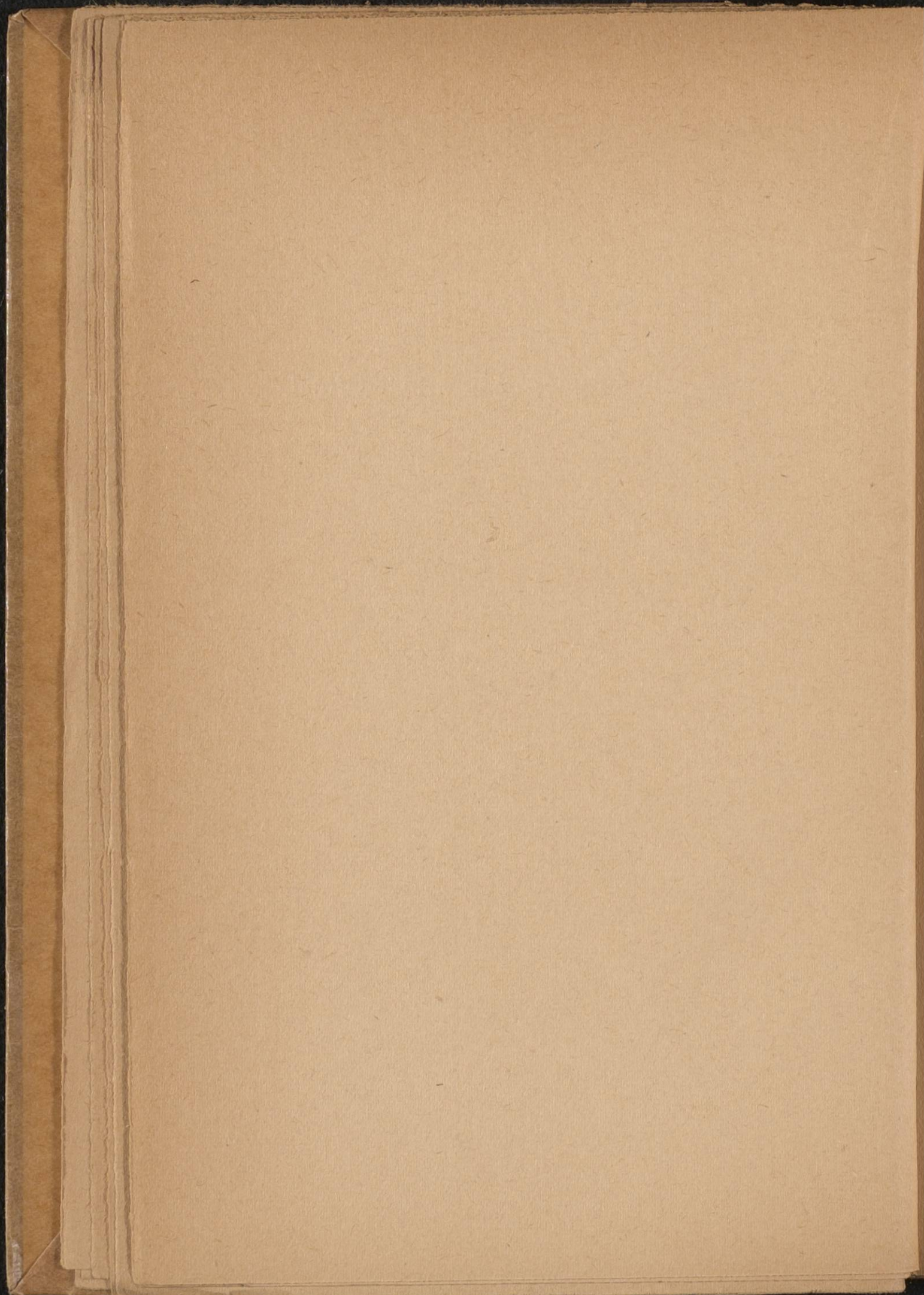
villageois connaissaient, depuis le crime, le vrai visage du masque de tulle. Le matin du drame, peu avant l'aube, deux carriers avaient rencontré sur la colline un drôle d'homme qui s'était déchaussé, portait ses souliers sur une épaule et avait tenté d'échapper à la lueur de leur lanterne; plus haut, deux autres carriers avaient croisé, sous un rayon de lune, un bout de femme affublé d'une blouse de toile bleue. Les quatre s'étaient rejoints sur la route, intrigués, éprouvant un vague malaise bien que ce fût le carnaval. En arrivant au chantier où l'on racontait l'assassinat, ils s'étaient dévisagés, dirigés aussitôt vers leurs « tailles » et promis de ne rien dire. Ils étaient du pays après tout, comme cette pauvre vieille, et l'affaire ne les concernait pas. Ce ne fut donc qu'après la mort de la veuve que le mystère fut éclairci. Le vieux maître d'école qui, un soir, racontait l'histoire chez le maieur, ajoutait quelques réflexions à son récit. La femme appartenait à l'une des plus honnêtes familles du village. De mémoire d'homme, on ne lui avait jamais rien reproché. Les ancêtres avaient peiné lourdement dans les bures de la colline et leurs loyales épouses trouvaient le temps, entre deux délivrances, de travailler la terre. Donc nulle tache de sang, sauf celles des tragédies de la mine et des carrières, des maternités et des in-

vasions, nulle tache de sang ne rougissait le passé de la race. Des gens simples, pieux, résignés, ne se défendant jamais contre le sort, parce qu'on leur avait prêché que tout irait mieux après cette vie. Et voilà qu'une vieille grand'mère, chaînon usé de la race, une paysanne timide et branlante, avait, presque au seuil de la mort, amoncelé les péchés : elle s'était masquée, divertissement ignoré des filles de la famille, elle s'était vêtue en homme comme une mauvaise femme, elle avait pris dans un coffre les vêtements sacrés de son époux défunt, dans le tiroir de la table le vieux couteau qui, depuis des ans et des ans, bénissait le pain de la maison avant de le tailler, et, grâce à ce couteau, avait tué. Expliquez-moi, disait le vénérable instituteur qui était un sage, expliquez-moi ces multiples sacrilèges, ce sang-froid, cette vigueur extraordinaires, et vous aurez déchiffré le vrai, l'unique mystère du masque de tulle.



à Monsieur Ernest Godefroid.

LA ROMANCE



L'été n'avait pas embelli le pays qui était d'ailleurs miné par la sécheresse. Seuls, des peupliers du Canada luisaient à l'horizon morne et les chemins devenaient livides vers le soir. Lorsqu'au lendemain de son arrivée, la vieille avait plongé sa bêche dans le jardinet, elle s'était extasiée devant la pureté du sable et elle avait voulu garder cette première pelletée pour nettoyer la vaisselle, mais elle fut bientôt saisie de stupeur en constatant que le jardin ne contenait rien d'autre. Après un siècle de culture, les paysans flamands avaient pu tout de même noircir cette terre ingrate; malheureusement, la petite maison des étrangers semblait abandonnée sur un monceau jaune et stérile. La vieille s'acharnait chaque jour à désaltérer ses géraniums et ses lavandes et à renouveler l'eau d'une terrine sur le bord de laquelle se succédaient sans fin un chapelet de moineaux au bec ouvert et aux ailes écartées. C'était tout ce qui l'attachait à ce pays plat et monotone : les fleurs qu'elle avait apportées des berges de la Meuse et les passereaux auxquels

sa silhouette menue, sombre et voûtée était devenue familière depuis la fin de l'hiver. Elle avait veillé sur eux durant la mauvaise saison, les appelant d'un bruit des lèvres qui les décrochait magiquement des peupliers et du toit et les collait au sol. Elle les reconnut bientôt et les baptisa : « Tête-Noire, Grisette, Mérette, Pousin... » A ses pieds, ils picoraienent avec confiance, sans relever le bec. Ils la suivaient au fond du jardin, le long du pignon, signalant, d'un petit cri amical, leur présence à la providentielle semeuse et lorsque leurs pépiements répétés et craintifs s'égreuaient sur la clôture, la vieille ostensiblement se mettait à la recherche du chat qui avait effrayé ses protégés et elle chassait la méchante bête. Bientôt, les couples amenèrent leurs jeunes au plumage clair et aux ailes frémissantes et tout ce petit monde vécut désormais autour d'elle. Elle en éprouvait une joie puérile et les oiseaux avaient peut-être débarrassé son esprit de pensées funèbres : elle s'ennuyait à mourir, car elle restait seule toute la journée dans cette maison étrangère et ce mobilier neuf, luisant, fragile, sans âme. Pourtant, il ne lui manquait plus rien après des années de gêne anxieuse sur le bord de l'eau où les carrières étaient vides, et elle pouvait même donner du pain aux oiseaux, de ce pain blanc dont chaque miette eût été

sacrée autrefois. Mais elle n'était pas heureuse. D'abord, elle ne connaissait personne dans ce pays où l'on ne comprenait pas son patois traînant du Condroz, elle n'osait plus aller à la messe (le gigantesque curé avait une voix rude et prêchait en flamand); dans les boutiques, elle devait désigner du doigt les marchandises (elle n'y mettait plus les pieds depuis trois mois); elle ne savait où menaient les chemins; elle ne sortait plus de son jardin. A soixante-huit ans, elle s'était courbée dans l'exil, loin des visages familiers qui composaient sa vie, eux aussi, loin de ses morts, loin du décor où elle était née, où elle avait grandi, aimé, souffert, et qui, à cause des joies et des deuils, lui était doublement cher. Mais la faim l'avait chassée jusqu'ici : une sorte de pays maudit où les herbes mouraient de soif et où les mauvaises odeurs des usines alourdisaient le vent qui venait de la mer. Puis, une après-midi, la pompe de la cuisine ne donna plus rien. Ce fut presque un drame. La vieille n'oserait jamais se rendre à la source de la lande et comment remplirait-elle la terrine des oiseaux? Elle leur donna la dernière pinte d'eau qui restait à la maison et l'avoua craintivement à sa belle-fille lorsque celle-ci rentra de l'usine vers cinq heures:

— Il ne faut pas me gronder... Voyez : la pompe est morte.

Et la grande femme, avec un sourire rouge, était repartie vers la lande. C'était une belle femme : le visage désormais sans finesse, mais de longues jambes nerveuses, la croupe ferme et mouvante, la poitrine haute et dure encore. Depuis tout un temps, environ deux mois, la vieille avait peur de sa belle-fille. Celle-ci avait changé d'allure, elle s'habillait avec trop de coquetterie pour se rendre à la fabrique où les ouvrières travaillaient jambes et bras nus sous les toits chauds, et elle revenait de là-bas un défi sur ses lèvres trop rouges et dans ses yeux au cerne violet, et sa démarche, ses hautes jambes, ses hanches mobiles, ses longs bras pâles étaient hardis, provocants et victorieux. Que se passait-il ? La femme avait toujours été très fière (elle tenait cela de sa famille qui était presque riche autrefois et que les malheurs avaient ruinée), fière, certes (la vieille en était intimidée), mais aussi très honnête, Que se passait-il ? Chaque soir, après le souper, la femme coiffée en coup de vent (elle avait de beaux cheveux noirs et bouclés qui s'argentaient déjà) la femme se rendait dans une boutique du village, mais venait reprendre aussitôt ses silencieux travaux de couture. On ne pouvait donc rien lui reprocher. Cependant la vieille l'avait parfois surprise rôdant le long de la route qui dominait la lande

au fond de laquelle s'étalait l'usine. La femme ne faisait pas un geste, elle restait immobile comme une statue, mais son visage fané rayonnait d'un mystérieux orgueil lorsqu'elle rentrait. Au début, elle parlait de la fabrique de carreaux, des Italiens affairés autour des presses, des filles joyeuses dont les chansons couvraient le bruit des polissoirs, du jeune contremaître aux yeux hardis. Puis ce fut le silence : on eût dit que l'usine s'était transformée en une sorte de nécropole. La femme vivait à l'écart dans la maison, les doigts fiévreusement occupés et les regards fixés sur ces doigts qui semblaient tisser des images lointaines ou défendues. Cela durait depuis deux mois. Elle avait finalement délaissé ses travaux de couture parce que ses mains usées par le ciment et amollies par l'eau lui faisaient mal : elle s'était mise à lire des livraisons qui dormaient depuis des ans dans une malle d'osier. Elle se sentait fatiguée, disait-elle, mais on devait gagner de l'argent pendant quelques mois encore. Au fond, elle était redevenue une étrangère, intimidante et peut-être redoutable. Certes, ce pays était maudit, sans Meuse, sans eau, sans pierre, sans terre, sans verdure, sans surprise, sans marchand, sans mendiant : seuls, les oiseaux avaient une allure confiante et amicale. Pendant la journée, la vieille restait de longues heures dans

l'unique fauteuil de la maison, immobile, silencieuse : elle repartait fidèlement chaque après-midi au village natal, et, la nuit, dans son lit, quand le vent marin soulevait le sable des campagnes et le lançait par poignées contre la fenêtre, elle se pelotonnait sous les couvertures et regagnait de nouveau le bord de l'eau où leur pauvre maisonnette n'avait jamais eu de secret... La femme était retournée vers la source de la lande quand l'homme rentra :

— Bonjour, Man.

Il travaillait aux nouvelles routes de la commune. Un bon fils, bien qu'il ne parlât guère et que son visage restât fermé; déjà grisonnant, mais solide encore à quarante ans : l'un des plus rudes casseurs de pierre des chantiers meusiens. Un homme étrange (son père tout craché); des allures de chef qui n'avait jamais voulu commander personne (on lui avait offert à trois reprises un poste de contremaître, il avait haussé les épaules et repris le chemin de sa « taille »); un regard fatigué de lutteur sur qui la malchance s'est acharnée. Le soir réunissait donc les trois étrangers dans la maison solitaire des sables, mais on eût dit qu'ils n'en éprouvaient plus aucune satisfaction. La vieille allait et venait, le visage penché pour dissimuler son inquiétude. L'homme, abattu par son dur travail sous un soleil infernal,

s'étendait dans le fauteuil d'osier et buvait une bouteille de bière, capiteuse et lourde, qui l'engourdissait. Parfois, son regard s'attardait sur sa femme et ce regard serrait le cœur de la vieille. Le ménage s'était tant aimé autrefois. L'homme traitait son épouse comme l'eût fait un frère aîné, attentif et tendre, et la nerveuse orpheline l'avait récompensé de toute l'ardeur reconnaissante de sa jeunesse. Deux ans après leur mariage, ils avaient perdu un tout petit enfant dont la mort les chagrina longtemps. Désormais, la vieille craignait de se trouver seule avec l'un ou l'autre : les mots pouvaient être redoutables, elle aimait mieux ignorer ce qui se passait. L'homme songeait dans son fauteuil en suivant des yeux la fumée de sa pipe. A quoi pensait-il? Revoyait-il le chantier lointain rafraîchi par le brouillard ou devenu brusquement sonore un matin de gel? les guirlandes de corneilles s'effaçant dans les rochers ou surgissant de leurs nids au signal du corneur? les lourds abris où l'on mangeait en bavardant, le bidon serré entre les cuisses? Se souvenait-il de la pêche au bord du fleuve rougi par l'aube ou doré par le crépuscule? des parties de cartes dans un nuage de tabac de la Semois? du cruchon de clair genièvre dont la piquante odeur emplissait toute la pièce? du crépitement des marteaux, de la musique des bennes métal-

liques aboyant sous les fourchées de moellons? Ici, on creusait la terre droit devant soi, sans rien dire et sans savoir où l'on allait. Quelques manœuvres wallons égarés dans une bande de terrassiers flamands, pas un seul carrier. Du sable indocile qui, pareil à de l'eau, s'écoulait de la pelle. L'homme avait dit un soir qu'il donnerait volontiers cinq francs pour trouver sous sa pioche une seule pelletée d'argile sur laquelle, sans songer à la soif, il verserait le contenu de son bidon et qu'il pétrirait dans ses mains brûlantes. Ce soir-là, la vieille devina que son fils était aussi malheureux qu'elle. Pourtant, elle n'osait reparler du pays perdu où les chantiers étaient morts, parce qu'on voulait ramasser de l'argent : là-bas, on avait grignoté les murs de la maison et on était redevenu pauvre comme au début de la vie. On essayait de se redresser et de vaincre la malchance. Pourquoi un mystère était-il venu habiter chez eux? Il pesait donc sur la nuque de la vieille, semblait voiler les regards de l'homme et clore le visage autrefois si ouvert, si vivant de la femme. Celle-ci n'était pas heureuse non plus sans doute. Pourquoi gardait-elle fièrement son secret et pourquoi l'homme ne le lui avait-il pas arraché? A soixante-huit ans, la vieille crut comprendre que son fils était timide, qu'il avait peur, lui aussi, de savoir ce qui se

passait... Elle toussa brusquement pour se dénouer la gorge et trottina une dernière fois jusqu'au fond du jardin :

— Tête-Noire, Grisette, Mérette, Poussin!...

Cela durait depuis deux longs mois. Or, le lendemain, vers la soirée (c'était un dimanche), l'homme sommeillait dans son fauteuil d'osier, la femme tricotait dehors dans l'ombre étroite d'un rosier grimpant et la vieille égrenait son chapelet. Soudain son menton s'inclina sur ses mains noueuses : elle avait, une fois encore, regagné la maison du bord de l'eau. En face, voyez-vous, un chaufour se dressait sur le talus. Depuis des années, nulle lueur ne l'animait plus, sauf le jour de la Sainte-Barbe : comme avaient fait sa mère et sa grand'mère, la vieille allumait une chandelle à côté de la fragile statuette qui montait la garde dans la niche en ogive. Mais les gueules du four étaient vides et froides et la maçonnerie ne servait plus que de refuge aux passants surpris par une pluie torrentielle. Elle recevait à l'occasion d'autres visiteurs : des vagabonds que la nuit avait arrêtés en chemin et qui faisaient flamber une poignée de bois en attendant l'aube. Au fond, la vieille bâtisse inhospitable était plus sûre que les fours brûlants de la colline au bord desquels, un matin d'hiver, on découvrait un malheureux asphyxié qu'on enter-

rait le lendemain dans un coin du cimetière où il n'y avait pas de croix : le coin où reposaient les inconnus noyés en Meuse et recueillis dans les osiers de la berge. Pourtant le chaufour avait eu ses morts : toute une maisonnée au temps de la grande famine, disaient les anciens (le père, la mère et deux garçonnets) et on se souvenait encore au village d'un vieillard mort d'inanition, ramassé sur lui-même au fond de la maçonnerie, et surtout d'une fillette, jolie comme un ange, qui s'était sagement endormie sur le seuil du four et qu'on tenta vainement d'éveiller un matin où il y avait deux pieds de neige sur le coteau et un pied de glace sur la Meuse. D'où venait-elle? Elle tenait encore un léger panier d'osier verni à la main, mais il était vide. Six ans? Elle eut de belles funérailles, bannières bleues de la Sainte-Enfance claquant à la bise, et la dame des carrières, de qui le premier bébé venait de mourir, fit placer sur la tombe de la petite inconnue une dalle de marbre blanc. La vieille demeurait donc à cent pas du chaufour et, parfois, les soirs d'hiver, déposait à l'entrée de la maçonnerie quelques tranches de pain enveloppées dans un journal. De temps en temps, lorsqu'une mine faisait trembler la terre et frissonner le fleuve, une pierre entraînait dans le toit de tuiles et martelait le plancher du grenier; quelquefois aussi, une civière

couverte d'une toile cirée ramenait chez lui un cadavre sanglant; quelquefois encore, la Meuse grossissait brusquement et envahissait les maisons. Un pays de malheur et de charité, où dormaient les vieux morts, où chaque pierre du chemin, chaque osier du fleuve rappelait un souvenir, doux ou tragique, toujours cher. Puis la guerre était venue, rougissant l'horizon, aboyant dans la vallée autour de Namur affolée, plongeant ensuite, durant plus de quatre années, la région dans une sorte de torpeur : les rochers se laissaient à peine toucher par l'écho des lointaines canonnades. Ce fut alors que le visage du fils aîné se durcit. Quant aux deux cadets : le blond, caressant comme une fille, et le trapu, espiègle comme un gamin, ils étaient restés dans les Flandres. On ne les avait jamais retrouvés et leurs veuves avaient mal tourné. Ainsi va le monde. On avait eu faim : mauvais pain, mauvais lard, mauvais saindoux, plus un dé de beurre, mais on s'aimait bien, on se serrait autour du feu avaricieux... Mon Dieu! que faisait-on aujourd'hui dans ce triste pays de sable? Là-bas, au bord de l'eau, en cette saison, les arbres et les buissons étaient peuplés de vers luisants... La vieille sortit en courant, donna à boire aux lavandes et aux géraniums et appela ses oiseaux :

— Tête-Noire, Mérette, Grisette, Poussin!...

C'est alors que semblèrent sourdre de la campagne silencieuse et morte un air d'accordéon et une voix fatiguée qui pâlirent brusquement le visage de la vieille. On ne voyait pas le chanteur, venu sans doute de la grande ville et stupidement égaré dans ce village flamand. Il chantait la chanson d'amour de la femme, une chanson qu'elle avait entendue dans une maison riche où elle faisait la lessive avant de se marier, une chanson qu'elle aimait entre toutes, qu'elle murmurait du matin au soir parce qu'elle était devenue la chanson de son amour et celle de sa chaumière, et celle de son homme, et celle de sa vie, de ses joies et de ses chagrins, de sa maternité et de sa typhoïde, de la jambe brisée de son époux, de la mort de son petit enfant. Les deux autres la connurent bientôt par cœur : l'homme la bourdonnait au fond du chantier et la vieille la chevrotait lorsqu'elle était seule. Ils en avaient entendu d'autres, mais celle-ci était devenue leur Chanson. Et voilà que la romance venait vers eux, inattendue, extraordinaire, prodigieuse, poignante, rasant les herbes assoiffées, apportant aux trois exilés une cruelle tempête de souvenirs : des images, des parfums, d'autres musiques, des visions claires ou sombres, mais toutes de là-bas et d'une époque où la maison n'avait pas de secret, où des centaines de visages familiers vous

regardaient vivre, où l'on n'avait pas, pour tout dire, un goût de sable dans la bouche. La voix fatiguée et lointaine se plaignait : « *Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse...* » La vieille gagnait le fond du jardin, sans doute pour aller à la rencontre du chanteur, et, dans la maison, l'homme serra fortement les bras du fauteuil d'osier pour ne pas le quitter. La voix disait : « *Pourquoi ne se peut-il que notre âge renaisse?...* » L'accordéon doucement pleurait et toute la campagne morte semblait se lamenter. Mais une autre voix plus proche, chevrotante et cassée, vint du courtil. Raidie comme une statue de bois, la vieille s'était mise à chanter, elle aussi : « *Que ne t'ai-je trouvée au revers du chemin...* » L'osier craqua sous les mains puissantes de l'homme. La vieille changeait de place et rôdait comme une captive le long de la haie : « *Sur la route perdue et de tous rebutée, Lentement, dans mes bras, je t'aurais emportée...* » Somnambulique, la femme se leva, passa à côté de la navrante chanteuse, entra dans la maison, vint s'agenouiller aux pieds de l'homme, posa son visage sur les jambes osseuses, et les longs bras blancs serrèrent les reins puissants de l'époux. Au pignon, la vieille chevrotait : « *Un baiser sur le front et des fleurs dans la main...* » et une voix sourde sembla lui répondre :

— Nous partirons cette semaine. Voulez-vous bien ?

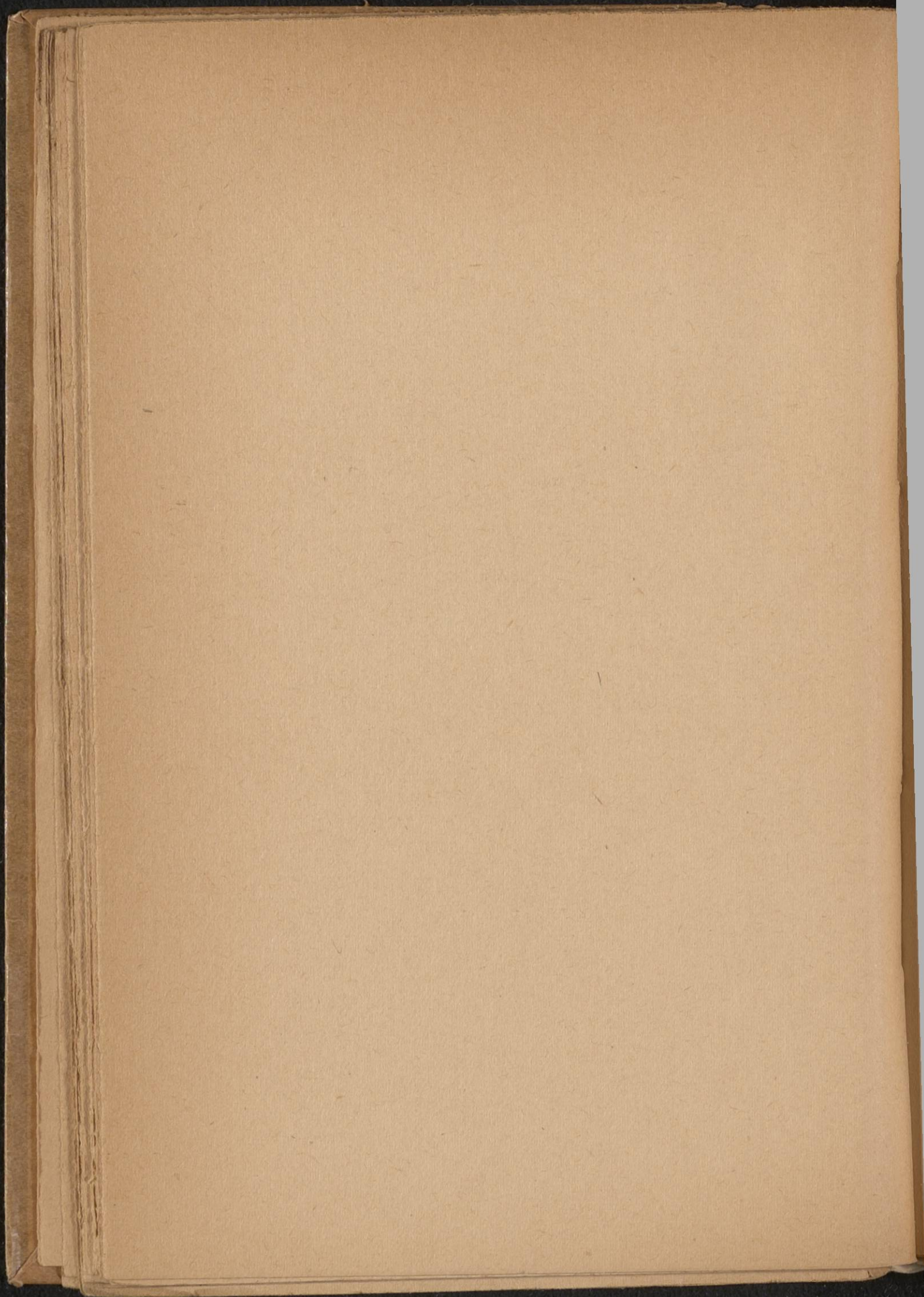
L'homme caressait la tête de son épouse et ses doigts tordaient doucement les fils d'argent perdus parmi les beaux cheveux bouclés, et sa main rugueuse s'élargit sur l'épaule ronde et neigeuse qui venait de sortir de la blouse. La vieille était repartie aux écoutes et chantait : « *Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie...* » Le visage orgueilleux tressautait sur les genoux de l'homme qui roulait toujours entre ses doigts les fils d'argent des lourds cheveux. La voix fêlée disait dans le jardin : « *Ce que m'ont pris les rêves et les baisers vendus...* » Les yeux noirs se levèrent vers l'homme : ils étaient humbles dans la figure brusquement fatiguée; mais l'homme tenait les paupières fermées et il ne vit point la muette prière de la femme. La vieille repartait vers la musique ensorcelante : « *Dans un rêve d'amour, j'aurais su t'enfermer...* » L'homme dit, la voix lointaine, sans ouvrir les yeux : « Vous n'avez rien fait de mal ? » Les lèvres décolorées s'ouvrirent : « Sur la tombe de notre petit Eloi, je n'ai pas encore fait le mal. » Alors, il la regarda, la releva et la prit sur ses genoux. Dehors, la vieille chantait, confondant les couplets : « *L'or fragile et vivant de mes bonheurs perdus...* » La femme se blottit comme elle put dans les bras de l'époux et le visage blême

se frotta aux joues mouillées et mal rasées : « Elles riaient de mes rides et de mes cheveux gris, vous comprenez... Le contremaître me suivait partout... Je n'irai plus à la fabrique... » L'homme secoua la tête, ramassa tout le corps de la repentie dans ses bras, comme un père eût fait d'une petite fille, et sa voix devint grave et triste : « Un caprice, vingt bonnes années perdues et vingt autres meilleures à perdre. » La musique de l'accordéon n'était plus qu'un songe et la vieille s'était tue. Lorsqu'elle rentra, la grande femme aux longues jambes et aux longs bras blancs était toujours blottie sur les genoux de l'homme qui, doucement, tordait encore dans ses gros doigts les boucles argentées. « Le pays est mauvais, disait le visage enfoui sous les lourds cheveux : on s'y plaît mal, on y pense à de mauvaises choses; nous partirons la semaine prochaine. » La vieille ressortit sur la pointe des pieds, un sachet à la main, et l'appel de ses lèvres rallia de nouveau les moineaux qui, pareils à des souris, sautillèrent autour d'elle, picorèrent le pain, le déchiquetant comme de l'ouate. Quand elle se retourna, la femme et l'homme étaient sur le seuil : ils se tenaient par la main et la repentie reposait sa tête grisonnante sur l'épaule de son époux. La vieille s'aperçut, pour la première fois, lui sembla-t-il, que son fils était plus grand que

tous les hommes qu'elle avait rencontrés. Comme la femme était petite ce jour-là aux côtés du pardonneur! La vieille eut pitié de la repentie, cueillit vite quelques épis bleus de lavande et courut les lui porter.

à Monsieur Walter Ravez.

LA FUGUE DE JEAN-LOUIS JAMOUX



Chaque matin, sauf les aubes de frairie, Jean-Louis descendait le premier dans la fosse à derle. Ses belles mains serrant le câble, un pied dans le crochet, la pointe de l'autre touchant doucement les cerceaux de charme et de noisetier, sa solide silhouette s'effaçait peu à peu dans le trou au-dessus duquel le treuil grinçait et la tente de paille ressemblait à une feuille de papier gris. Puis les autres mineurs venaient le rejoindre et, à la lueur des lampes, leurs ombres se cassaient ou s'allongeaient dans les galeries violâtres. Les troncs d'arbres et les paillassons qui retenaient le sable étaient couverts de champignons et une odeur d'œuf gâté emplissait la fosse. Jean-Louis gagnait sa « taille » : un demi-dôme de terre blanche soutenu par des piliers. Parfois, des miettes de glaise se détachaient du plafond ; parfois aussi, la mauvaise haleine du grisou rôdait le long des parois luisantes. Mais Jean-Louis travaillait sans trop penser, trempant son couteau dans le baquet d'eau, taillant la derle, y enfonçant sa baguette de fer, détachant le bloc de terre

à coups de houe, le déposant dans le panier aux larges tresses de ronce, le brouettant jusqu'au trou. Il allait et venait toute la journée en bourdonnant une danse entre deux efforts. Il était jeune et robuste, et la fraîcheur de son visage étonnait les gens qui ignoraient son histoire, car, à vingt-deux ans, Jean-Louis était chenu et blanc. Un soir d'hiver, en regagnant sa maison du bord de l'eau, il avait vu luire un point rouge au pied de la colline : un incendie. Le feu avait pris chez lui ! Et sa mère ? et son père ? et sa sœur ? Il s'était mis à courir comme un perdu, enlevant sa vieille capote de soldat qui lui venait d'un cousin, puis son veston, dévalant les roches couvertes de broussailles, reprenant sa course, voyant enfin se dessiner sur l'écran rouge et tremblant le triangle noir de son pignon : c'était une meule qui brûlait sur la berge. Il avait modéré son galop, remis son veston, puis sa capote, et réclamé une goutte en rentrant : il gardait la bouche ouverte et fumait comme une lessive. Son père dut tailler de haut en bas l'empaigne de ses souliers neufs pour le déchausser et, le lendemain, en l'éveillant, sa mère crut qu'un étranger occupait le lit : Jean-Louis avait des cheveux blancs. Mais il se remit tout de suite et resta le plus hardi mineur de la fosse et le plus fort accordéoniste du canton. Les villages de la colline se

le disputaient deux mois avant les frairies et on le réclamait parfois pour un pardon ou une neuvaine de l'autre côté de l'eau. Les Jamoux étaient très fiers de leur fils. On disait que le meilleur artiste de la villette ne lui venait pas à la cheville du pied et l'on ne s'en étonnait point lorsqu'on se souvenait que le fameux bossu de Nalamont lui avait donné des leçons. La tête ronde et blanche penchée sur l'instrument, la bouche mobile, Jean-Louis avait l'air de mâcher la musique. Il devenait ainsi, les nuits de fête, une sorte de sorcier. Devant lui tournoyaient les adolescentes et les jeunes femmes, aussi fraîches, aussi belles, aussi amoureuses que leurs arrière-grand-mères dont le souvenir et les prénoms s'étaient effacés sous l'amoncellement des brumes du temps et qui avaient dansé, elles aussi, aux sons de la viole entre deux invasions. Lorsque Jean-Louis relevait son visage naïf ou frottait enfin l'une contre l'autre ses belles mains de mineur de derle, les danseuses lui souriaient, et, s'il n'avait pas été un grand enfant, il eût senti qu'elles le remerciaient de la langueur qui amollissait leurs corps et de la douceur qui noyait leurs yeux. Mais il échappait à l'ensorcellement qu'il créait, il ne songeait qu'à son accordéon et, d'ailleurs, il avait fait probablement son choix : on savait qu'il s'attardait volontiers au pied de la Croix-

Monet où Marie, la fille du garde champêtre, l'attendait, sans en avoir l'air, en paissant la vache de la maison. L'adolescente était blonde : visage rond, larges yeux qui faisaient songer aux pervenches du cimetière, lourds cheveux couleur de blé mûr, gorge pleine sous la blouse à pois, hautes jambes sans doute sous la jupe claire, petits pieds à coup sûr dans les menus sabots coloriés. Dix-neuf ans. Un frais gâteau tout doré de miel. Et si douce, si simple, ne disant pas grand'chose, rougissante, gauche, bégayante. Son rire discret (trois notes, parfois quatre) doucement, doucement faisait trembler sa blouse. Jean-Louis riait aussi, caressait le cou de la Blanche, changeait son bidon d'épaule, cueillait quelques fleurs au bord du fossé, parlait du temps, remontait la bandoulière de son bidon, offrait son bouquet à la jeune fille et s'en allait aussitôt non sans se retourner, tout d'une pièce, au croisement des chemins, Un soir du mois de septembre, sous un ciel clair peuplé d'hirondelles bavardes, et nombreuses comme une pluie de flèches, un soir, Marie avait dit en s'appuyant contre la Blanche et en regardant le bout de ses sabots coloriés :

— J'ai parlé à maman. Vous viendrez à la maison, mais il faudra, pour nous marier, que j'aie vingt ans.

Jean-Louis avait oublié de cueillir un bouquet, mais il caressa la Blanche, puis il courut annoncer la nouvelle aux vieux. Un an? Un an ne compte pas lorsqu'on est resté sage. On n'a besoin de rien ni de personne. Un an? Juste le temps de mettre deux cents francs de côté. Jean-Louis savoura ses fiançailles exactement trois semaines, car, une nuit de frairie à la villette voisine, il s'enfuit en compagnie d'une femme mariée et l'in vraisemblable histoire fit du bruit. Son accordéon était resté chez le cabaretier : le père alla le reprendre un soir. Jean-Louis avait bu, disait-on, il n'était pas dans son assiette ordinaire, lui et la paillasse avaient dansé une valse qu'un arrivant jouait sur l'instrument de Jamoux, les deux danseurs étaient sortis ensemble et n'avaient pas reparu. Déjà fanée, de mauvais renom, elle ne valait pas d'être enlevée par un brave garçon tel que Jean-Louis. On n'y comprenait rien. Cependant on se rappela souvent l'explication du vieux maieur, un homme tout en dehors : « Si ce garçon n'avait pas été aussi sage, la première garce venue ne l'eût pas ensorcelé. » Enfin, les Jamoux reçurent une lettre de Liège : « Mes chers parents, Je vous envoie ces quelques lignes pour vous demander de ne pas m'en vouloir et pour vous faire savoir que je me porte bien. J'espère qu'il en est de même à la maison. Votre fils qui

vous aime, Jean-Louis. » Il ne donnait pas son adresse. Le temps passa. Trois mois après sa fugue, la paillasse rentra à la villette, mais le jeune mineur ne revint pas. On sut plus tard au village que la sœur de Jean-Louis, mariée depuis un an, était allée voir la revenante, mais les Jamoux ne dirent jamais ce qu'elle avait raconté. Les vieux reçurent des lettres des quatre coins de la Wallonie : elles rassuraient les parents sur la santé de leur fils, mais ne parlaient pas de ce qu'il faisait. Le père Jamoux était un pauvre homme que l'asthme avait chassé de la fosse à derle et qui gagnait sa vie chez l'un ou l'autre à bêcher doucement un jardin, à rejointoyer un mur, à blanchir une façade. Il était naïf et timide (un vieux Jean-Louis, tout simplement) et Julie, sa femme, lui ressemblait comme une sœur. Le chagrin les courba tous deux. Ils auraient largement ouvert leur porte à l'enfant prodigue, mais celui-ci ne rentrait pas. Où lui écrire ? Où le chercher ? L'aventure lui avait sûrement dérangé l'esprit, d'autres que lui commettaient des sottises, regagnaient leur toit et se rachetaient. Où lui écrire ? Or, un dimanche, on lut dans un journal de la capitale que Jean-Louis était en prison pour un vol de cuivre. La nouvelle fit le tour du village, les Jamoux furent les derniers à l'apprendre, mais elle arriva jusqu'à leur haie, et, durant des

jours et des jours, les vieux n'osèrent plus se montrer. Les voisins les prirent en pitié, vinrent souvent les voir, parlèrent de mille choses sauf d'une et replongèrent les malheureux dans la vie de la commune. Une longue zone de silence (au moins deux années) enveloppa le vagabondage du fugitif. Puis un charretier de la Fosse-Reumont le revit dans une villette d'aval, à vingt kilomètres du hameau : Jean-Louis, minable et barbu, jouait de l'accordéon au coin d'une rue et accompagnait une chanteuse sur le retour, mais belle encore et effrontée comme une bohémienne. « Ça va, Jean-Louis ? », cria le charretier. L'autre, après avoir pâli sous sa barbe de huit jours, baissa les yeux sur son instrument comme il le faisait aux frairies du Condroz. Le charretier se rapprocha du couple. Pareil à un somnambule, Jean-Louis achevait une romance que l'espèce de bohémienne chantait d'une voix dure, et, entre deux élans de l'accordéon, tendant l'oreille, il demanda : « Comment vont la maman et le papa, Félicien ? » L'homme dit : « Ils vont bien, mais ils se font vieux et ils t'attendent, Jean-Louis. » Entre deux longs soupirs du soufflet, le fugitif répondit : « Plus tard, Félicien : quand ça ira mieux. Allez-vous-en et dites-leur que je les vois toujours volontiers. Allez-vous-en, Félicien. » Voilà comment le charretier raconta l'histoire au

village : il ne savait s'il fallait en rire ou en pleurer. Le couple était comique, mais Jean-Louis avait l'air si triste, si triste. On plaignit à la fois les vieux et Jean-Louis. Sans rien dire à personne, le père se rendit à la villette et y fit d'humiliantes démarches. Misère ! Dans l'auberge sordide où le fugitif avait passé trois nuits, on ignorait de quel côté il était allé. Quel monde ! Le logeur était énorme et soûl, la logeuse, maigre comme du bois et soûle, et, à une table crasseuse, quatre rouleurs jouaient silencieusement aux cartes. Le paysan ne fut cependant pas trop mal accueilli, parce qu'il offrit timidement un verre à tout le monde et lui raconta l'histoire de Jean-Louis. Les logeurs ne l'écoutaient pas, un des joueurs qui tournait le dos au père Jamoux ricana, son voisin avait l'air de sommeiller, mais un autre, un vieux qui peignait sa barbe avec ses doigts, dit : « On a ça dans le sang », et le dernier, un petit aux épaules pointues et aux yeux morts qui dévorait un morceau de boudin rouge, râla : « La femme est de Seraing, vieux frère. Va jusqu'à Seraing. » Le père sortit de l'auberge brusquement affaibli par ce qu'il y avait vu et revint au village, les reins descendus. Une nouvelle zone de silence fit oublier, sauf chez les Jamoux, la réapparition du fugitif et les saisons collèrent des images diverses à la morne fenêtre contre

laquelle la mère attendait, en tricotant, la venue de quelqu'un dont la silhouette emplirait soudain le trou que le sentier creusait dans la colline. Un matin, les Jamoux reçurent une lettre qui les rajeunit de cinq années : elle n'annonçait pas le retour de l'enfant, mais elle donnait enfin son adresse. Il se trouvait dans une ville d'aval et réclamait des nouvelles de la maison. Il disait : « Je travaille dans la mine et je reviendrai un soir quand j'aurai un nouveau costume. » La mère, aidée du vieux qui trouvait toujours de nouvelles phrases, la mère lui écrivit quatre pages et tous deux se redressèrent un peu. La vieille mettait de l'ordre dans le ménage, le père, bien qu'il souffrît des intestins et qu'il n'osât plus monter sur les toits, se hâta d'achever quelques légères besognes au village. On enverrait un costume à Jean-Louis : le pauvre garçon était si fier et si propre autrefois. Mais, une après-midi, de violentes douleurs au ventre retinrent Jamoux à la maison. Comme il gémissait sourdement, les voisins parlèrent du miséréré et conseillèrent au vieux d'avaler une boule de plomb. Il se contenta de se mettre au lit et le médecin traversa le hameau, par hasard, le lendemain matin. Il resta longtemps auprès du malade, l'auscultant, l'interrogeant, puis, brusquement, il releva une manche de la chemise de Jamoux jusqu'à l'épaule et

demanda à Julie si la peau avait toujours été aussi grise. Naïvement, la vieille affirma que son homme était autrefois blanc comme de la neige. « Ah! ah! », fit le médecin en mordillant nerveusement ses courtes moustaches. Puis il griffona son ordonnance. « Nous arrangerons cela, Jamoux. Du repos, des forces. Nous arrangerons cela. » Mais, dans la cour, à la vieille inquiète qui parlait de l'absent, il avoua :

— Cela durera longtemps encore, notre dame. C'est une bonne idée : écrivez à votre fils de revenir. Vous aurez besoin de lui.

Un soir pluvieux, au moment où la colique faisait gémir le père, Jean-Louis entra. Maigre, barbu, un peu voûté, les yeux absents, minable et mouillé, il s'essuya les lèvres du dos de la main pour embrasser ses vieux. Il dit : « Je voudrais bien enlever mes souliers. » La vieille lui donnait des chaussettes en murmurant : « Bonsoir, mon fils. Il faudra vous changer : vous êtes trempé », et le vieux lui remettait ses sabots bien chauds : « Ah! c'est vous, Jean-Louis. Je suis content. » Voilà comment l'enfant fut accueilli et, lorsqu'il eut revêtu ses habits d'autrefois, il vint s'asseoir au coin du feu. Il ne soufflait mot : ce fut le père qui parla tout le temps avec une exaltation de convalescent fiévreux. Il décrivait sa maladie, estropiait les noms des médicaments,

s'excusait de ne plus pouvoir travailler : « Il ne faut pas m'en vouloir, Jean-Louis. » La mère s'était assise en face du revenant pour bien le voir de la tête aux pieds, pour s'assurer qu'il était là, à la même place que jadis. Elle regardait surtout les mains de Jean-Louis : les mineurs de derle ont de si belles mains et celles de son fils étaient devenues si noires, si sales. Pas un mot de reproche ne fut adressé au vagabond (et lui-même ne parla jamais de sa fugue, à personne). On eût dit que toute cette mauvaise histoire était oubliée ou plutôt que Jean-Louis n'était jamais parti, qu'il venait de rentrer de la fosse, très fatigué, certes, si fatigué qu'il n'avait pas le courage de se raser. Comme le vieux ne souffrait plus, que ses nerfs se calmaient, on alla se coucher. Deux jours après, Jean-Louis redescendit dans un puits de la colline. Il y gagna sa vie, mais il n'était plus le fort et gai mineur d'autrefois. Il semblait travailler machinalement, ne parlait guère et, le soir, faisait un long détour pour ne pas traverser le village. Le père l'attendait, l'intestin sourdement rongé par le cancer : son visage était devenu mince et jaune, un visage de gamin. Souvent, le malade se tordait de douleur, puis, la crise passée, il réclamait puérilement, d'une voix de fausset, quelque chose de nouveau : une pipe, un foulard, un petit pot de miel, un parapluie, des

fruits. En cachette, il faisait une provision de tabac. Depuis que les anciens loyers étaient payés, Jean-Louis souriait chaque soir de quinzaine en ouvrant sa musette : « Maman ira vous chercher une casquette demain... » On devait parfois y aller tout de suite. Puis, un dimanche, le vieux demanda à son fils un air d'accordéon et le repentî joua désormais, au cours des longues soirées d'été, les vieilles danses d'autrefois, la bouche mâchant largement les notes, et les gens disaient en passant devant la haie : « Tiens ! Jean-Louis joue une valse au vieux Célestin qui va mourir. » Il mourut en effet un matin d'octobre : il ne pesait pas plus qu'une plume, Le fils endossa les meilleurs vêtements du mort (ils étaient raides et luisants) pour suivre le cercueil et, le lendemain, il reprit le chemin de la fosse où il continua à travailler comme un somnambule : on eût dit qu'un second homme vivait en lui et que Jean-Louis luttait contre cet intrus toute la journée. Au printemps, il nettoya et sema la jardin, mais avec des gestes machinaux. La petite maison blanche, les rochers rouges de l'autre rive, la Meuse lente ne le rattachaient sans doute pas au pays : l'intrus l'appelait ailleurs. L'accordéon se tut pendant un an. Un cabaretier demandait parfois à Jean-Louis qu'il rencontrait dans la campagne de jouer les danses de la frairie prochaine,

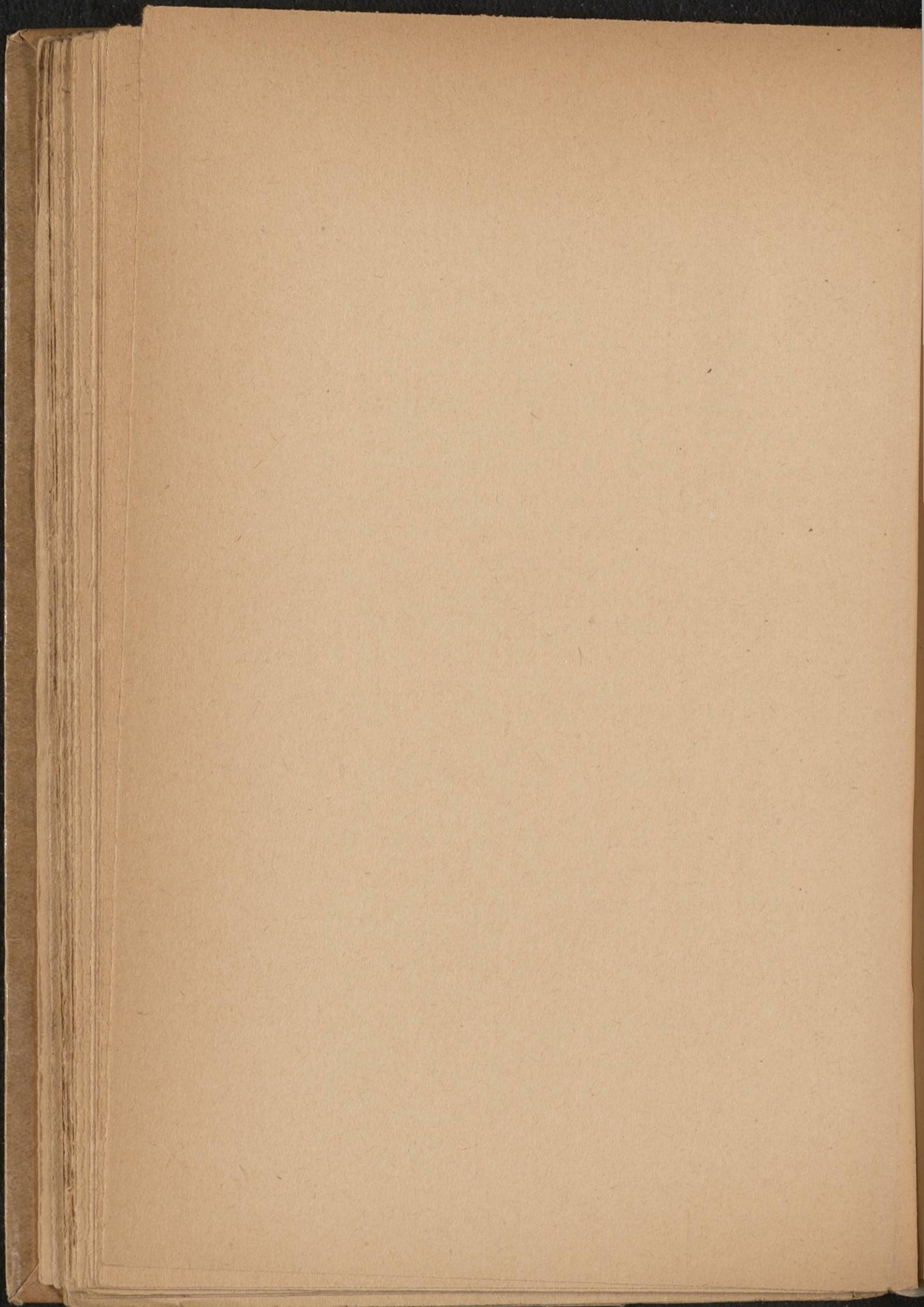
mais le repentir n'y consentit jamais. Cependant, lorsque les Jamoux sortirent de deuil, l'instrument revécut en sourdine dans la maison encadrée d'une haie d'aubépine : à la demande de sa mère, le mineur choisissait les airs qu'aimait le mort. La musique ne dépassait guère les limites du jardin, elle était secrète et pieuse, et, au fond, personne n'avait le droit de l'entendre. On disait au village que les Jamoux avaient l'esprit dérangé. Au vrai, leur manière était assez étrange : assis tous deux sur le seuil, pendant que la vieille tricotait, le menton du fils ne quittait pas l'instrument et ses doigts, redevenus blancs, dansaient avec ferveur sur les touches. Les gens n'ouvraient jamais la barrière (on laissait les Jamoux à leur étrange concert), mais les enfants étaient moins discrets : c'est ainsi qu'un dimanche Jean-Louis emplit de poires le petit tablier d'un garçonnet dont le menu visage rappela brusquement au vagabond un ciel de septembre peuplé d'hirondelles et une silhouette (on n'en rencontre jamais deux pareilles en sa vie), une silhouette devenue violette dans le creux doré du chemin. « C'est le deuxième, avait dit la mère. Elle a une petite fille de cinq ans. Elle demeure du côté de Dinant. » Les paupières brusquement refermées sur d'anciennes images à demi effacées, Jean-Louis jouait la valse que le père aimait entre

toutes. Le repentî vécut ainsi trois ans dans la petite maison du bord de l'eau, allant de son seuil à la fosse et de la fosse à son seuil, puis la vieille prit froid en lessivant un jour d'hiver et elle mourut d'une pneumonie — miraculeusement réfugiée dans le délire qui la combla durant des jours et des jours de ses plus doux souvenirs de petite fille. Les voisins s'empressèrent autour de la défunte et de son fils qui restait assis à son chevet, sans bouger, sans parler, hébété, pareil à un homme prématurément tombé en enfance. Il recouvra ses esprits lorsque sa sœur, accourue du Plat-Pays, lui demanda d'aller vivre chez elle. Il dit : « Je serais bien content, Marguerite : personne ne me connaît là-bas. » Comme un gamin, il ne quittait plus la jeune femme de peur qu'elle ne l'oubliât dans la mortuaire. Puis le beau-frère arriva : un gringalet avare et fier, et les voisins devinèrent que les choses se gâtaient. Au fond du jardin, après les funérailles, le petit sabotier gesticula longtemps, Jean-Louis baissait la tête, le visage de la sœur était invisible sous le long voile de deuil. Bref, le mineur resta seul dans la maison morte. A une voisine qui, le soir même, lui offrit de faire son ménage, il dit :

— Vous êtes bien bonne, notre dame. Je vous remercie : je vais reprendre mon accordéon.

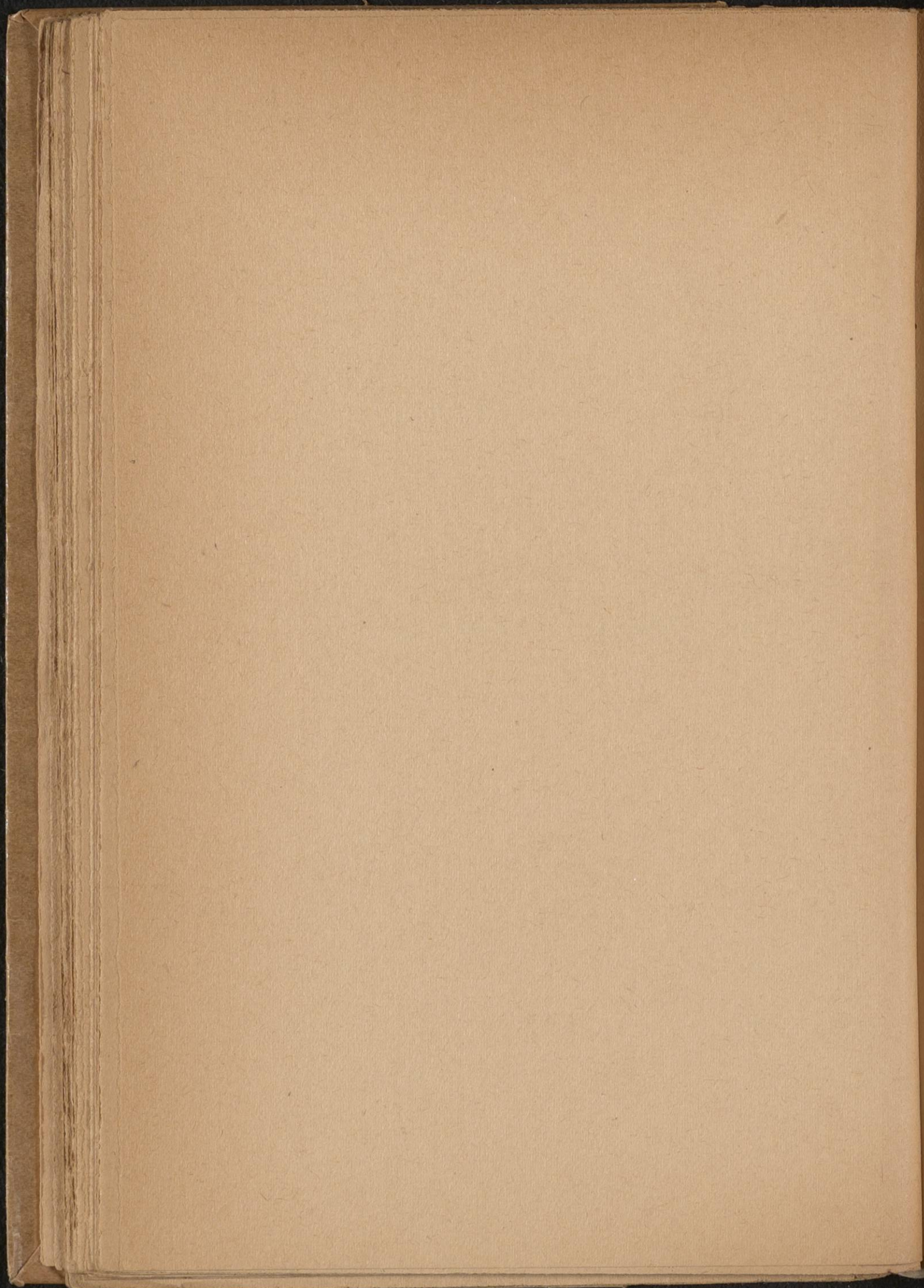
Elle le crut vraiment fou, mais, le lendemain,

la maison était vide, et la porte entr'ouverte. Des gens avaient rencontré le vagabond sur la levée, son instrument sous le bras et au dos une taie rouge pleine à se découdre. On n'eut jamais plus de nouvelles du pauvre Jean-Louis, le meilleur accordéoniste du Condroz, que tout le monde aimait bien dans le canton, mais que son ancien péché, pareil à un mauvais vent, avait chassé pour toujours sur les grandes routes du pays.



à Monsieur Albert Lergon.

LA DAME DE LA FALAISE



On savait au village que les Larsinois étaient ruinés, mais les malchanceux se tenaient sur le fier et ne confiaient leurs soucis à personne. Un quart de siècle plus tôt, un partage les avait emprisonnés dans un pauvre petit chantier où il y avait plus d'argile que de calcaire, et le reste des biens, amassés en deux cents ans par la famille, était tombé dans des mains étrangères. Les autres Larsinois (des Coulson : ils appartenaient à la branche de Martin Coulson-Larsinois) gaspillaient les débris de leur héritage dans des besognes indignes d'anciens carriers. Seul, Jean-François était resté fidèle à son ingrat chantier d'où il ne retirait plus que des pierres de route. En amont, les fours à chaux fumaient et les moulins à calcaire emplissaient les nuits de leur bourdonnement, mais toute cette vie que les Larsinois avaient dirigée avec tant d'orgueil, toute cette vie familière dont dépendait celle du village, s'élargissait sous l'œil de nouveaux maîtres, des étrangers qu'on ne voyait que deux ou trois fois l'an. Ainsi mourait l'âme ancienne du bord de l'eau

et les quatre derniers Larsinois y pensaient chaque jour. L'un d'eux, le fils, avait finalement déserté la maigre falaise(1). Il était géomètre dans une localité du pays de Liège et ne revenait qu'au premier janvier, pour les vivants, et à la Toussaint, pour les morts. Les trois autres tenaient : le père, la mère et la fille. Tout racontait leur malchance : leurs vêtements mûrs, leurs chaussures sans finesse, leurs menus achats de provisions, le morne visage de la maison. Mais on les respectait et on les nommait : « maître, madame et mademoiselle » par habitude, certes, mais aussi parce que les vêtements et les chaussures étaient propres, la maison bien tenue et que la famille ne devait pas un patard aux boutiquiers. Comment se tirait-elle d'affaire ? C'était un mystère pour tout le monde. Cependant les regards des Lardinois avaient gardé l'orgueil de la race. Le père, trapu et large, une grosse figure rasée et des yeux gris et froids ; la mère, grande et belle encore malgré ses cinquante ans, toute droite dans sa longue robe sombre, de larges yeux noirs, de lourds cheveux blancs (c'était une Polet : son ancêtre avait précédé les Larsinois sur les fabuleux chantiers du bord de l'eau au temps de la construction des collégiales mosa-

(1) Falaise signifie ici carrière de pierre : *falise* ou *falige* en patois de la région.

nes); Françoise ressemblant à sa mère, la beauté brune et robuste de ses vingt ans un peu distante, mélancolique. Lorsque, le dimanche, devant la maison, entre les lilas, la jeune fille s'immobilisait dans sa robe blanche, on eût dit qu'une belle statue de pierre ornait le jardinet. C'était elle qui tenait le livre de compte de la falaise. La mère avait eu un cocher et deux servantes au temps de son adolescence, refusé un riche parti et choisi le fier Larsinois, un authentique maître de carrières. La fille était restée au pensionnat jusqu'à l'âge de seize ans. On faisait contre fortune bon cœur, on vendait secrètement, chaque année, quelque bibelot ancien pour réunir la quinzaine des ouvriers (la maison se vidait ainsi peu à peu) et souvent, lorsque le chantier était désert, Françoise allait rôder sur la falaise et s'attardait dans les robiniers à l'abri desquels elle pouvait songer à son aise. Les trois Larsinois souffraient de l'agonie de la carrière. Le dernier banc de pierre serait bientôt épuisé, on devrait vendre les deux chevaux et les tombereaux et offrir le matériel aux spoliateurs d'amont. Que ferait-on après? On n'en parlait pas, comme si on avait espéré la clarté d'un miracle. A l'intérieur de la maison sonore et grise où de rares vieux meubles et quelques portraits ternis semblaient méditer sur la malchance de la race, les heures s'écoulaient avec

lenteur dans l'attente de la mort du chantier. Aussi, chaque soir de ce printemps sec, Jean-François quittait-il la table après le souper et revenait-il s'asseoir au sommet du cirque et contempler le trou d'argile, nu et morne, où sifflaient encore quelques oiseaux perchés sur les robiniers. Les trommels des moulins d'amont railaient ses songeries et le vent du nord rabattait sur la vallée la fumée fade, et grisante pour un Larsinois, des fours à chaux. Jean-François ressemblait à un homme traqué cherchant une issue dans la colline d'argile : une issue de pierre, à droite, à gauche, dans le fond. Tous les sondages se perdaient misérablement en terre... Ce fut un de ces soirs-là que vint le miracle, c'est-à-dire que le cousin Jacques Polet vint déranger le carrier et s'asseoir à ses côtés sur un bloc de calcaire travaillé par un siècle de pluie :

— Bonsoir, cousin. On a sans doute cuit dans le cirque aujourd'hui...

Leurs ancêtres étaient des cousins germains, mais les familles s'étaient séparées : les unes s'accrochaient aux falaises qu'elles avaient toutefois désertées avant les Larsinois, les autres bataient et s'étaient fixées au pays de Liège; la branche de Jacques, le dernier de la race, avait alimenté de houille les foyers du Plat-Pays. Bien que le vieux vînt, depuis quelques années, rôder

autour de la maison des Larsinois et du chantier, on ne se fréquentait plus à cause d'une affaire qui ne s'était pas arrangée quelques années plus tôt et qui eût assuré le salut de Jean-François et des siens. On se saluait lorsqu'on se rencontrait, poliment, comme on l'eût fait entre étrangers, et si les deux hommes se tutoyaient encore, c'était parce qu'il en fut toujours ainsi entre ces hardis mangeurs de pierre. Mais ce tutoiement n'était ni cordial, ni même familier. Or, ce soir-là, le cousin Jacques avait donc traversé le hameau et, raidi dans son habit noir de veuf, son gros visage d'enfant luisant sous le chapeau de paille vernie, sa belle canne, à l'énorme pommeau d'argent capable d'assommer un bœuf, serrée sous l'aisselle, alerte encore malgré ses soixante-deux ans, il était venu directement à la carrière et avait gravi le sentier qui menait à la silhouette de Jean-François découpée sur le ciel clair. Larsinois ne l'avait pas aperçu et le bonjour de l'arrivant le saisit. Le cousin Jacques rattrapa son haleine en parlant de la baisse des eaux de la Meuse, prit une pincée de tabac dans sa minuscule boîte en écaille et, le nez penché, la prise entre les doigts, il offrit enfin le salut à Jean-François : les dix hectares de prairie qui couvaient cent années d'extraction de la plus belle pierre de la région, ces fameuses Comognes que, depuis vingt ans, il refusait de

vendre aux étrangers et dont il avait refusé l'exploitation à Larsinois, cinq ans plus tôt, avec un entêtement incompréhensible. On pouvait enfin s'arranger, assurait le cousin. Mais, comme il avait l'air de demander une grâce au carrier, qu'il ne levait pas le nez, qu'il semblait chercher les reflets de sa face de pleine lune dans la nacre de sa tabatière, Jean-François se tenait sur ses gardes. Que pouvait donc lui offrir ce bonhomme douillet, toujours tiré à quatre épingles, faux col neigeux et grosse cravate de faille noire, belles mains fines, qui avait passé sa vie à encombrer sa maison de meubles et d'orfèvreries hétéroclites? Des conditions bizarres, à coup sûr. En tout cas, le carrier ne s'attendait pas à l'unique demande du vieux cousin et ce fut parce qu'on ne riait plus depuis longtemps chez les Larsinois que Jean-François n'éclata point. En se frottant le nez à la tabatière, le vieux Polet demandait en effet la main de Françoise. Il avait l'air ridicule, le buste arrondi sur ses genoux et la canne sous l'aisselle. Il bredouillait, un peu de salive au coin de ses lèvres énormes et pourpres, et une grosse veine de son cou battait à se rompre. Il avouait avoir été intraitable cinq ans plus tôt, malgré les conditions avantageuses que lui faisait le carrier, mais il les avait refusées par honnêteté, car il savait, déjà à cette époque, qu'il ferait un jour

sa demande. Or il était veuf depuis un an : il avait donc enfin le droit de parler. Certes, il n'avait jamais souhaité la mort de sa femme (paix à son âme), mais chacun la savait condamnée : on n'a jamais guéri personne d'une angine de poitrine. Jean-François se taisait et tirait de sa pipe de rageuses bouffées et Polet n'osait pas se tourner vers lui. Le prétendant poursuivait donc timidement son monologue. Le cousin ne devait pas le prendre pour un vieux sot : on connaissait son âge, on ne songeait pas à humilier Françoise (on s'en irait un jour ou l'autre d'un coup de sang), elle serait plutôt chez lui comme une belle image vivante, au milieu des meubles, des dentelles et des orfèvreries, on ne la toucherait pas pour tout dire. Le visage de Jean-François se releva : un visage grave mais sans dureté. L'humilité du cousin était à la fois comique et pitoyable. Voilà, songeait le carrier, à quelle sottise conduit l'oisiveté. Polet murmurait encore qu'il pouvait prendre Françoise chez lui comme sa jeune parente, mais il voulait qu'elle fût à lui, pareille à son beau reliquaire en argent repoussé et ciselé ou à sa belle tapisserie de Bruxelles représentant les Israélites à la recherche de la manne dans le désert. Il vêtirait Françoise de riches étoffes et de dentelles et elle serait ainsi la merveille de la maison. Jean-François, qui sem-

blait suivre des yeux une volée de sansonnets menus comme de petites croix de chapelet, Jean-François pensait que le cousin était toqué et il en fut convaincu lorsque le sexagénaire répondit en tremblant au carrier qui l'invitait, avec une lueur de malice dans ses yeux gris, à raconter toutes ces histoires à Françoise :

— Non, cousin. Je veux que quelqu'un aille devant pour m'éviter un coup de sang.

Le mariage fut célébré deux mois plus tard selon le désir de Françoise. Les Coulson en blémirent de rage, car ils comptaient sur l'héritage du cousin Polet; les spoliateurs d'amont firent la grimace, car, chaque jour, Jean-François, sa fille et deux vieux ouvriers sondaient les Comognes de long en large pendant que le fiancé emplissait de champignons le panier de madame Larsinois; les gens de la commune en rirent (discrètement, car on ne sait jamais de qui on peut avoir besoin). Railleur, cruel, révolté contre la malchance, le père avait raconté aux siens, le soir même de la rencontre, la comique démarche du cousin : le visage de la mère était devenu aussi rouge qu'une pivoine sous ses cheveux blancs, les belles lèvres mûres de Françoise, qui avaient frémi et pâli, s'étaient ouvertes pour dire : « C'est entendu » et, à toutes les objections qu'on lui énuméra très tard dans la nuit (le père blessé,

la mère effrayée), elle répondit par un hochement de tête : « Tout s'arrangera, tout s'arrangera ». On ne savait s'il s'agissait de la bonne entente conjugale ou de l'exploitation des Comognes. Deux jours après, à son frère qui lui avait adressé une lettre sarcastique, elle envoya quelques lignes mesurées et fermes. Au lendemain de la noce à laquelle n'assistaient que Jean-François, l'air faussement impassible, sa femme, l'air absent, le fils, l'air gêné, et des parents d'aval dont on avait perdu le souvenir dans la région, les villageois virent une scène dont on parla longtemps. Après une messe en l'honneur de sainte Barbe, Françoise vint donner les premiers coups de pioche au pied de la colline : son visage était beau et grave comme celui d'une statue de marbre, son corps souple mit une telle grâce et une telle ardeur à découvrir le banc de pierre que les quarante-deux ouvriers, qui attendaient le signal de l'attaque, ôtèrent leurs chapeaux et leurs casquettes, et la pioche rebondissant enfin sur le calcaire leur arracha les premières phrases du cantique dédié à la patronne des carriers. Le vieux Polet n'eut jamais à se plaindre de sa jeune femme. Au contraire, elle le gâta comme il ne l'avait jamais espéré à son âge : au bout d'un an, elle mit au monde un enfant, mort-né, bâti de mauvais ciment, dit le gros

médecin roux qui était d'un dévouement admirable, mais qui ne mâchait pas ses mots. Et pourtant Françoise eut un amant qui la disputa âprement à son époux : chaque jour en semaine, elle désertait la vieille maison, chaude ou fraîche selon qu'il faisait froid ou étouffant dehors, et répondait ainsi à l'appel de l'amant fascinant et insatiable : le chantier. Enfin, le dimanche, sa grâce robuste rôdait curieusement, puérilement, autour des meubles, des faïences et des orfèvreries, ses mains déroulaient les coupons de guipure et de dentelle, feuilletaient un vieux livre, caressaient une tapisserie ou une boîte de riche métal. Jacques Polet était parfaitement heureux : le souvenir dolent de sa première femme avait déserté la demeure et la nouvelle épouse était, en vérité, plus belle que l'impériale Velléda de marbre qui dormait debout, sous un châle fleuri, dans le coin le plus obscur du salon. Là-bas, les piocheurs dégagèrent bientôt tout le pied de la colline, et la poudre le fissa sur toute sa longueur. Jean-François allait et venait, le regard froid et la voix nette, donnant des ordres à une équipe ou un coup d'épaule à un wagonnet. On se hâtait : « C'est entendu, maître. » Mais lorsque Françoise arrivait, le visage fier et pur sous son chapeau de paille, tout le corps en mouvement dans sa robe claire, ou bien la démarche hardie

dans son caban de ratine, les hommes s'affairaient, et, aplatissant la joue où fondait une chique, disaient : « Oui, notre dame. Tout de suite, notre dame. » Le fils, rentré au village, voyageait tout le long de la Meuse, en amont et en aval, pour reconquérir les vieux clients perdus, et la mère sortait chaque soir, un lourd panier au bras, pour visiter les maisons des ouvriers, reprenant ainsi les saintes traditions des vieilles dames des falaises Polet (les autres, les Larsinois, avaient le cœur fermé et une âme de boutiquières). Le miracle avait rapproché les pauvres et cette famille dont l'orgueil révolté s'était brusquement effacé. Le père était bourru, mais aucun des anciens Larsinois n'avait jamais souri de sa vie. La jeune dame ne souriait pas, non plus que le père; en revanche, il fallait voir avec quelle douceur elle lavait, dans la baraque de planches, où l'on pesait les wagonnets, une main ou des cheveux rougis par le sang. Un jour, avec des gestes de maman qui baigne son nouveau-né, elle soigna un vieux qui portait une plaie affreuse au crâne et qui râla durant une demi-heure. Lorsqu'on lui fit remarquer que le blessé venait de mourir, elle croisa ses mains sanglantes sur son ventre tendu (c'était peu avant sa délivrance), s'en alla en titubant comme si elle avait bu le genièvre dont elle avait rafraîchi le visage du

moribond et dit quelques mots dont les carriers ne saisirent pas le sens :

— Mon Dieu! comme la pierre est dure!

La colline béa bientôt au pied de l'ancienne pâture et, comme on ne voulait rien perdre, les carriers progressaient lentement : on creusait le sol avant d'aller plus loin. Désormais, le cousin Polet resta de longues heures en compagnie de ses vieux meubles et de ses dentelles jaunies. Dans le chantier sans vie de Jean-François, des maçons condruziens bâtissaient le premier four à chaux des Comognes, et, après l'avoir fleuri et allumé, avec la grâce de quelques cruchons de genièvre cristallin du pays, on maçonna le second. Françoise ne quittait guère la falaise de toute la journée. En revanche, le soir, la jeune femme rentrait, riieuse, câline, fleurant la peau fraîche et le grand air de la Meuse. Jacques Polet vécut encore six ans (il mourut d'un coup de sang, comme il l'avait prévu) et son épouse fut admirable jusqu'au bout : jamais une Polet ne trompa son homme, disait-on dans le pays. Pendant un an, on la vit circuler du matin au soir, vaillante dans ses vêtements de deuil, une espèce de toque de laine noire sur ses lourds cheveux, dans l'argile boueuse ou sur le sol du chantier durci par le gel, gravissant la colline pour s'entretenir avec les mineurs du sommet, passant comme le

vent dans les fours, allant caresser la tête d'un cheval qui traînait son chapelet de wagonnets. Depuis tout un temps, Jean-François, raidi de rhumatismes, venait en boitillant jusqu'à la falaise, mais se bornait à s'asseoir dans la forge, dans un abri et surtout dans la baraque du pétardier d'où l'on voyait tout le cirque. Quant à Françoise, elle s'attardait plus volontiers dans la forge où un maçon, qu'on avait gardé pour son étonnante intelligence, dressait le plan des tractions nouvelles et dessinait des treuils ingénieux. Elle voulait bâtir des moulins dont la farine de pierre alimenterait les verreries du pays de la Sambre. Le maçon (une trentaine d'années, ni beau ni laid, ni grand ni petit, le front haut, le nez pointu et la courte barbe rousse) hésita quelques jours, fit enfin appel à ses souvenirs (il connaissait toutes les carrières du bord de l'eau), lâcha sa veste de velours aux boutons de métal pour une courte blouse de molleton et ne quitta plus la forge. Une après-midi de novembre où déjà la lueur du foyer luisait dans le petit bâtiment obscur, il dit à l'arrivante : « Je crois que j'ai réussi, notre dame. » Il commençait à faire froid. Elle l'emmena dans les fours et, à la lueur d'une gueule où vivait la chaux incandescente, il parla, sans vanité, ses longs doigts courant sur le papier. Autour d'eux, la poussière chaude voya-

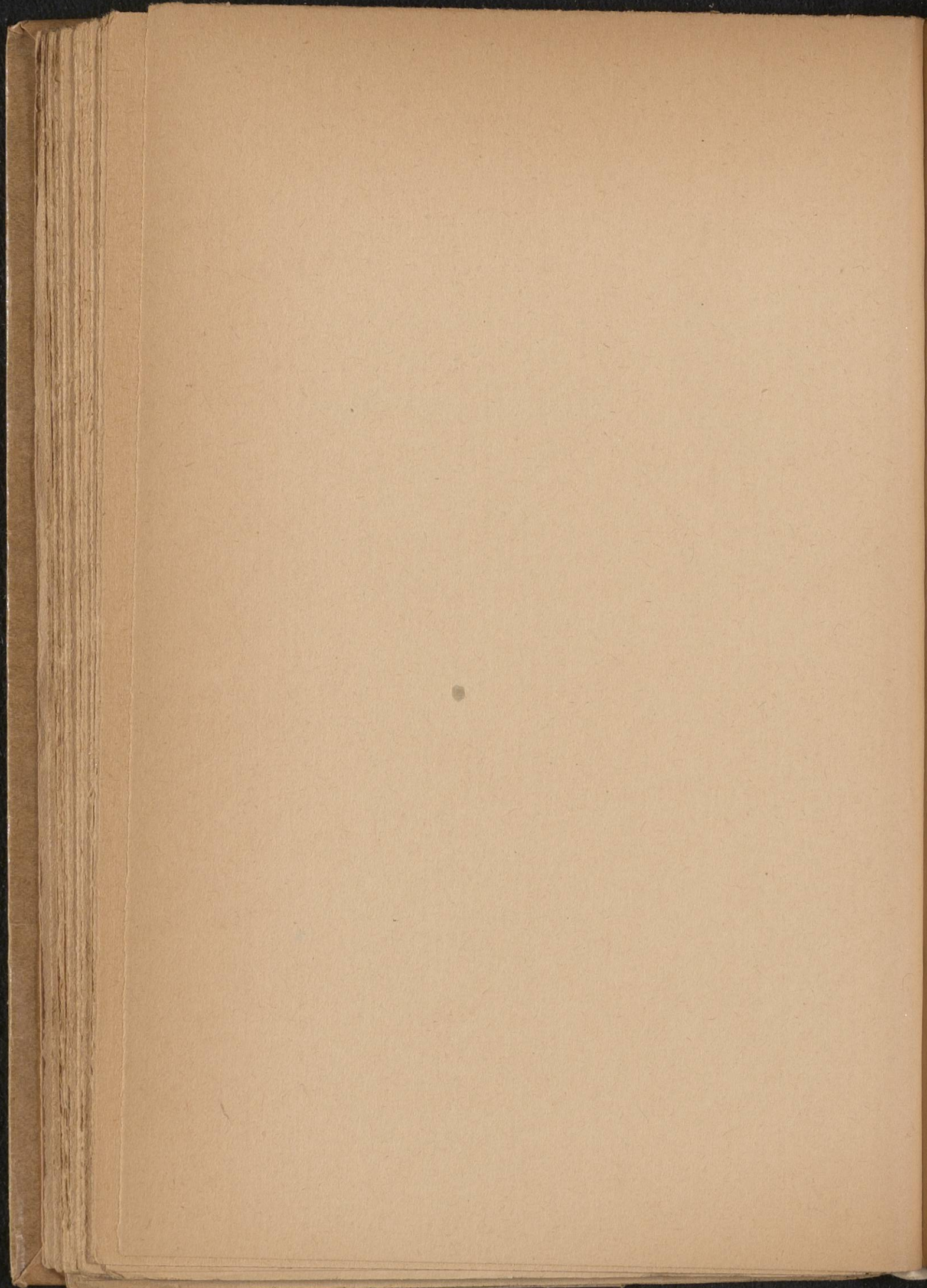
geait d'une nef à l'autre et le caban de ratine noire de Françoise fut bientôt gris. La jeune femme réclamait des explications, multipliait les accroc, s'informait de la production possible, des voies de transport dont le placement lui paraissait embrouillé. L'ouvrier (il se nommait Pierre Vidal) avait tout prévu. Ce fut alors que, dans le va-et-vient des chafourniers suants et de leurs brouettes de tôle, Françoise lui demanda : « Avez-vous déjà pensé au mariage, Vidal ? » L'autre crut avoir mal compris parce que les Larsinois ne parlaient jamais que du travail et il se borna à arrondir les yeux. Mais la jeune femme répéta doucement sa question et, stupéfait, il secoua la tête. Elle lui demanda encore, avec la même douceur, s'il épouserait une veuve. Cet homme, si intelligent lorsqu'il s'occupait de la carrière, ne saisit pas où elle en voulait venir, et se borna à hausser les épaules pour reconnaître qu'il lui serait indifférent un jour d'épouser une veuve. Elle lui demanda enfin, plus doucement encore, s'il la voulait pour femme. L'autre se gratta la joue avec une pointe de son compas et eut enfin un sourire décoloré. « Notre dame, notre dame », disait-il en essuyant gauchement, à l'aide de son grand mouchoir à carreaux, son front trempé de sueur. Un affaisement du four ranima la lueur des foyers et leur lumière caressa

brusquement les deux visages : celui du maçon était blême et les belles lèvres de Françoise tremblaient. Un chauffournier les sépara avec sa brouette pleine de chaux rouge et d'autres silhouettes arrivèrent, penchées sur leurs bennes bruyantes. La jeune femme cria : « Vous me direz demain ce que vous en pensez, Pierre Vidal ». Elle sortit de la chaude maçonnerie et enfila le sentier qui, chaque soir, la ramenait dans le musée de Jacques Polet où l'attendaient la vieille bonne qui l'avait bercée autrefois et un vieux manchot (il avait laissé un bras dans la corde du grand treuil) qui faisait les courses de la famille. Françoise et le maçon se marièrent après le nouvel an : aux Larsinois, le père radieux, la mère attendrie, le fils stupéfait, se joignit une petite vieille au patois traînant, aux yeux étonnés, timide, perdue, sur qui Jean-François dut veiller tout le temps et qui crut rêver non seulement durant la journée et la soirée, mais presque un an, c'est-à-dire jusqu'à sa mort qui arriva peu après la naissance de son petit-fils. Elle alla dormir dans le beau caveau des Larsinois, car l'histoire de cette fragile paysanne condruzienne était bien triste : elle n'avait pu se marier à temps, son galant, un maçon toujours en route, étant mort au loin, du typhus, avant de l'avoir épousée. Les Larsinois allèrent la retrouver et leur nom

s'est perdu chez nous. Mais plus de cent ouvriers se démènent encore dans la riche et inépuisable carrière des Comognes que la « bonne vieille dame de la falaise », dont quelques anciens ont entendu parler au temps de leur jeunesse, que la dame amorça, vers sa vingtième année, un matin clair d'été où le brouillard s'était retiré très tôt sur la Meuse pour que tout le village vît la cérémonie.

à Monsieur Raoul Ruttiens.

JACOB



C'était pendant la grande guerre. La neige avait nivelé la région et, depuis quinze jours, Donat Limotte n'avait plus vu âme vivante. Au village, l'échevin hersait les routes, mais, puisque les mines et les forges étaient mortes et qu'il ne passait plus personne, le plateau restait tout blanc. Les journées étaient mornes, le canon grondait sans interruption dans les Flandres (on l'entendait nettement par vent d'ouest) et les deux Limotte, le père et la fille, n'avaient pas de nouvelles du dehors. D'ailleurs, leur soldat était resté dans une tranchée du pays de Liège la première semaine de la tourmente. Durant deux mois, le vieux (septante ans) était descendu au village, vidant une goutte à droite et à gauche, traçant des cartes du bout de son bâton dans la poussière des chemins au milieu des paysans attentifs, puis, ayant brusquement compris que les journaux se moquaient des gens, il n'avait plus quitté son courtil, travaillant le plus qu'il pouvait avec une résignation qui n'était peut-être qu'une sorte de révolte. Sa fille, une maigre femme taciturne,

s'était mise à jardiner, elle aussi. Grande, la démarche souple malgré la quarantaine, le visage allongé, pâle et clos, d'impénétrables yeux d'ambre, elle restait des journées sans dire un mot. Son époux, le soldat mort, était surveillant dans une forge de la vallée : il y gagnait beaucoup d'argent, mais il buvait comme un trou et passait souvent la nuit dehors. La femme ne se plaignit jamais : elle méprisait visiblement l'ivrogne, mais elle estimait sans doute que leur histoire ne concernait pas le public. Elle éleva son gamin sans lui témoigner beaucoup de tendresse, l'envoya au collège et, depuis la guerre, n'allait le voir qu'une fois tous les trois mois. Le vieux s'effaça et se laissa vivre. Il remettait à sa fille sa maigre pension de facteur des postes et recevait en retour le tabac qu'il fumait avec gourmandise du matin au soir. Sa femme était morte depuis longtemps déjà. Une vraie délivrance. La malheureuse ne quitta plus son fauteuil durant les six dernières années de sa vie : le facteur l'y trouva définitivement raidie une après-midi où sa fille s'était rendue à la pharmacie du village. La maison garda le silence que réclamait l'infirmes : seuls, la nuit, les souliers de l'ivrogne grinçaient sur les scories de la cour. On ne parlait plus jamais de lui. L'habitation (un directeur des bures abandonnées l'occupait autrefois) était la seule qui

restât sur le plateau que dominait une minuscule chapelle : on avait abattu les ruines des bureaux peu avant la guerre. Elle était triste, vieille et grise. Mais Donat Limotte vivait dans son jardin pendant la bonne saison, assis sur un banc, son bâton de ronce serré entre ses genoux, se contentant de rouler sa barbe entre ses doigts ou bien relisant, pour la dixième fois, un roman d'Henri Conscience : un neveu venait bêcher le courtil vers la fin de l'automne. La femme ne perdait pas une minute, elle lavait les larges dalles bleues, essuyait le lourd mobilier, lessivait, cousait, courait à la boutique du village, repassait par la ferme où elle achetait le lait et le beurre, rentrait comme le vent et préparait le repas. Elle aimait bien son père, s'accommodait de son inaltérable bonne humeur ou de ses plaintes, lorsque le rhumatisme lui piquait les jambes. S'ils avaient commencé leur vie ensemble ou chassé de mauvais souvenirs, ils eussent peut-être connu la sérénité, car le vieux était facile et la fille très sage : un corps tout de glace, songait Donat en évoquant le souvenir de sa sœur aînée qui était devenue veuve très jeune, elle aussi, et avait horreur des hommes. Bref, ils s'entendaient bien, mangeaient encore à leur faim et pouvaient encore chauffer la cuisine. Depuis deux semaines, la neige avait donc emprisonné

l'homme et la femme dans leur maison isolée. Pour la ravitailler, la fille endossait son caban, chaussait les souliers du mort et s'aventurait dans les traverses familières. Son père l'attendait patiemment à la fenêtre grillée, suivant des yeux le vol indécis des corbeaux ou les bandes bruyantes de sansonnets qui s'effaçaient dans les buissons du plateau. C'est ainsi qu'un dimanche, vers la tombée du jour qui s'attardait sur la neige livide, Donat vit surgir du bord de la colline, non loin de la chapelle, une tache qui grossit bientôt, grandit et vint droit vers la maison. Un homme : gabardine jaune, chapeau de feutre. L'arrivant boita brusquement dans une fosse, hésita, interrogea le terrain, se remit en route, s'arrêta devant la haute barrière de fer, aperçut le vieux et le salua d'un geste sec de la main : une sorte de salut militaire. Donat ouvrait la porte en boutonnant son gilet de laine, mais la femme déboucha d'un sentier secret, et l'étranger se découvrit et dit en patois :

— Bonsoir, Madame.

Le visage distant de l'arrivante retint brusquement toute son attention, puis, se tournant, vers la figure souriante du vieux, il mendia une tasse de café. D'un signe qu'il vit aussitôt, la femme l'invita à entrer. Ce soir même, il conquit Donat par sa soif, sa faim et son pantalon mouillé jus-

qu'aux genoux, mais surtout par sa bonne face ouverte et ronde, ses yeux clairs, son sourire timide et mélancolique. Trente ans? Il essaierait de trouver un logement au village, disait-il, car il devait reprendre la route le lendemain. Un mystère alourdissait les rares explications qu'il donnait à ses hôtes et il se tournait volontiers vers le vieux Donat dont le visage naïf le tranquillisait. Mais l'allure de la femme l'intriguait visiblement. La veuve s'empressait pourtant autour de la table et il mangea jusqu'aux oreilles, hésitant entre deux assiettées de pommes de terre, s'excusant, dévisageant timidement les deux Limotte l'un après l'autre. Donat lui avait remis un pantalon trop court, des chaussettes et des galoches un peu étroites. L'étranger se nommait Jacob, il voulait gagner la frontière hollandaise. Y avait-il beaucoup d'Allemands au village? S'entendaient-ils avec les gens? Il regarda la figure allongée de la femme et les yeux d'ambre restèrent fixés sur lui. Quant au vieux, il racontait déjà les drames atroces de l'invasion : femmes, enfants, vieillards tués à coups de fusils, de baïonnettes, brûlés vifs dans l'incendie des maisons. Il en bavait dans sa barbe. Les gens d'ici ne s'entendraient jamais avec des brigands. Il n'y avait d'ailleurs pas de poste allemand dans les environs, sauf au bord de l'eau, c'est-à-dire à

près d'une heure du plateau. Jacob essaya de lire dans les étranges prunelles que la caresse de la lumière (une petite mèche piquée dans un pot de graisse) que la lumière adoucissait. Il se tourna ensuite vers le visage du vieux brusquement ridé par la colère, revint aux yeux mystérieux, dit deux mots à voix basse et attendit. Il y eut un long silence : la veilleuse crépita et Donat se mit à tousser. L'étranger regardait les mains longues et pâles de la femme appuyées sur la table, les aiguilles du tricot soudain immobiles. Puis il demanda : « Osera-t-on me recevoir au village ? Connaissez-vous des gens sûrs ? Je repartirai demain. » Le vieux, devenu méfiant, demanda à son tour d'où venait ce patois singulier et l'homme dit d'où il venait lui-même : d'une petite ferme du bord de la route où vivaient sa mère et sa sœur. D'un doigt robuste et propre, il dessinait sur la toile cirée de la table les limites des provinces et des pays. Il baissait la tête et son front luisait de sueur. La vieille horloge sonna huit heures. « Je m'en vais, dit-il en tâtant son pantalon qui séchait au dossier d'une chaise. J'étais si malheureux. Je n'en pouvais plus. J'aurais dû me trouver de l'autre côté. Je n'en pouvais plus. » Le vieux regarda sa fille. Les yeux d'ambre s'éteignirent une seconde, se rallumèrent, fouillèrent les yeux ronds et clairs de l'étranger dont

le visage rougit et pâlit, et la bouche mince et froide de la veuve s'ouvrit : « Vous logerez ici cette nuit. Demain, nous verrons ce qu'on pourra faire. » Jacob se leva, s'inclina, baisa la main de l'hôtesse et voulut lui remettre un billet de dix marks qu'elle refusa d'un geste de muette. Alors le vagabond dit tout son secret qui devint celui des Limotte et qui fut bien gardé quoique le vieux facteur aimât de remuer la langue. On n'en parla plus durant toute la semaine au cours de laquelle la neige ne cessa de tomber. Donat, qui détestait la solitude et le silence, écoutait, en fumant des pipes, bavarder le fugitif que le mauvais temps retenait à la maison. Jacob venait d'un pays étrange, infini, farouche, où, dans la lande qui dominait l'horizon, chaque pas d'homme remuait un demi-mètre carré de terre. Là-bas, la neige arrivait dès le mois d'octobre et ne quittait les bruyères et les buissons qu'en avril. Dans les bois de sapins, il n'y avait pas d'oiseaux; en revanche, on y découvrait les vieilles pierres effritées des vieux cadastres, et des croix funéraires : gens égarés dans la lande, assassinés. De là-haut, on voyait, dans la brume des lointains, le pays de Liège et les volcans éteints de l'Allemagne. On se chauffait avec de la tourbe. Parfois, l'incendie rongait hypocritement la garigue puis se ruait dans les sapinières qu'il dévorait, chassant devant

lui les chevreuils. Mais, peu de temps après, les herbes reprenaient leur bien entre les squelettes des arbres et des buissons... L'étranger décrivait son pays lentement, le façonnant, eût-on dit, dans ses mains fortes. Parfois, ses doigts cherchaient des moustaches absentes et il souriait en rappelant à ses hôtes, pour la dixième fois, qu'il se rasait la lèvre supérieure seulement depuis un mois. Il était très propre, timide, prévenant. Il n'avait que vingt-deux ans. Pendant la journée, il fendait du bois dans la grange. Il ne s'enhardissait pas. Au contraire. Lorsqu'il racontait ses histoires et que les yeux d'ambre le regardaient, il baissait les siens, se troublait, perdait le fil de ses souvenirs, se taisait. Mais la voix lointaine de la femme (on eût dit que celle-ci se trouvait à vingt pas et non à l'autre bout de la table) réclamait un détail :

— Vous parliez des cônes de tourbe, Jacob...

Le fugitif, dont le visage s'éclairait, reprenait son monologue. Le vieux ne soufflait mot, l'oreille au guet dans sa main arrondie. Jacob narrait les drames de la lande : fiancés ensevelis sous la neige, contrebandiers disparus dans les tourbières, douaniers assassinés... Dehors, la rafale collait les flocons aux volets grinçants. Il faisait chaud, on était presque heureux malgré la guerre. On ne parlait jamais de celle-ci. A quoi bon ?

Nul des trois hôtes de la maison solitaire du plateau ne l'avait désirée et ne pouvait en hâter la fin. Le vieux Limotte se croyait dans une amicale chaumière du pays de Jacob où l'on n'eût jamais vu un seul Allemand ni entendu le moindre coup de canon. Toute une journée, l'étranger roula des boulettes de houille mêlées d'argile, puis il répara une échelle, des outils : les mains lui démangeaient. Un soir, il accepta enfin de fumer une pipe et avoua qu'il en mourait d'envie depuis dix jours. Le fragile Donat essaya de secouer les fortes épaules du fugitif : à la guerre comme à la guerre, on sécherait des feuilles de rhubarbe quand on serait à court de tabac. Les yeux d'ambre regardaient l'étranger qui sourit, toussa et s'essuya discrètement les paupières. Un matin de dégel où les oiseaux réapparurent brusquement. Jacob reparla de son départ. En quelques journées, affirmait-il, il atteindrait la frontière hollandaise. Une lourde tristesse plissa tout le visage de Donat, mais la voix lointaine vint de l'autre bout de la table : « Restez ici quelques jours encore, Jacob. Le mauvais temps n'est pas fini. » L'étranger interrogea les yeux d'ambre qui s'éteignirent dans le visage pâle, hésita, fouilla dans la poche de son veston étroit (les yeux se rouvrirent) et tendit un large billet neuf à la femme qui secoua la tête, chaussa ses sabots, mit son

caban, décrocha la cruche qui pendait au mur de la cuisine et sortit. Lorsqu'elle rentra, l'homme lavait les grandes dalles bleues et le vieux lui apportait un seau d'eau propre. L'après-midi, il neigeait à grosses paillettes et, le lendemain, il gelait à pierre fendre. Neige sur boue, gel dans les trois jours, avait dit Donat. L'étranger passa une semaine dans la grange où il scia en menus morceaux toute la provision de fagots : il sortait de là parfumé de la bonne odeur des bois, regaillard, transfiguré. Vers la soirée, il remontait dans sa chambre et recommençait sa toilette avant de descendre pour le souper. Une après-midi qu'il faisait un temps fort clair, Donat se risqua jusqu'au village pour prendre l'air (peut-être une petite goutte) et Jacob resta le visage collé à la fenêtre grillée qui donnait sur le jardin, dont l'accès lui était interdit. La femme se trouvait dans la cuisine, mais le fugitif lui racontait qu'au pays des bruyères d'où il venait, on garantissait les pignons des maisons à l'aide de hautes haies, ajourées là où veillaient les fenêtres, et qu'on tressait des gloriottes d'aubépine aux christs dressés le long des routes en souvenir des morts que la faim, le froid ou un coup de fusil avait abattus. Les fleurs de là-bas étaient vigoureuses, sauvages, splendides, les bêtes à bon Dieu énormes. Les chemins se fafilaient entre les barrières

des pâturages, le bétail cherchait l'ombre des abris d'aubépine. Au sommet de la lande, lorsqu'il faisait sec, on fauchait l'herbe dure, on était seul avec les lézards, à une heure de marche de la première maison, on emplissait sa bouilloire à une source cachée dans les herbes, les pierres et la tourbe. Jacob semblait s'entretenir avec la fenêtre, bien qu'il dît après chacune de ses phrases longues et pesantes : « Voyez-vous, madame Julienne. » Il évoqua enfin le profil arrondi mais alerte encore de sa mère, la voix argentée de sa sœur, son rire dans l'odeur du foin, et il se retourna : la femme se trouvait à ses côtés, regardant le jardin mort, elle aussi. Les lèvres de Jacob se mirent à trembler et, sans trop savoir ce qu'il faisait, sans quitter du regard les yeux d'ambre qui observaient enfin ses lèvres, il éleva jusqu'à sa bouche les mains inertes et les baisa doucement. La femme ne bougea pas, ses paupières se fermèrent et se rouvrirent aussitôt, ses lèvres pâles frémirent et, sans sourire, sans que changeât la couleur de ses prunelles, elle dit d'une voix inconnue, lointaine encore, mais plus grave, plus chaude : « Prenez patience, Jacob. » L'homme parut sortir d'un long rêve, secoua la tête, rougit jusqu'à la racine des cheveux, ses regards demandèrent pardon d'un péché secret, il lâcha les mains au dos satiné (enfin des mains

de femme honnête, depuis des mois et des mois de cauchemar ou de fuite) et il courut jusqu'à la grange où l'on entendit aussitôt travailler la hachette. La femme quitta à son tour la fenêtre, s'arrêta devant la petite glace de la salle à manger et se regarda : un visage allongé et pâle, de beaux yeux, certes, mais si fatigués, si fatigués, et deux plis si amers en-dessous de la bouche, si amers qu'ils dessinaient le menton, et quelques cheveux gris collés aux tempes. Elle vint passer le café avec des gestes d'automate et lorsque son père rentra, un parfum d'alcool dans la barbe, annonçant mystérieusement que tout était arrangé avec le voiturier, elle dit de sa voix la plus lointaine :

— C'est ainsi que vous êtes resté longtemps? Je vous attendais. Voulez-vous appeler Jacob?

Deux journées de soleil craintif verdirent les mousses et, lorsque la nuit tombait, Jacob bêchait le jardin tout contre la haie : le neveu des Limotte était à la guerre. Sans en faire semblant, la femme veillait sur l'étranger, interrogeant les sentiers et le bord du plateau. Le fugitif avait perdu l'appétit, il maigrissait à vue d'œil. Il devenait de plus en plus timide. Cependant, chaque soir il faisait éclater des noix dans ses gros doigts et les offrait discrètement à son hôtesse. Un matin, il annonça en blêmissant qu'il parti-

rait le soir même. Donat leva les yeux vers sa fille : pas un muscle du visage clos n'avait bougé. Après le déjeuner, l'étranger alla tirer un seau du puits et remonta dans sa chambre. La femme sortit d'une armoire les meilleurs vêtements du mort, les déploya et en vérifia toutes les coutures, puis le vieux résigné les replia sur son bras et gravit l'escalier. Quand Jacob redescendit, il était vraiment bien vêtu et il s'effaçait plus que de coutume : il savait que ces habits appartenaient au soldat tombé au pays de Liège. Il n'avait jamais osé parler de l'assassiné, car personne ne lui en avait jamais dit vingt mots : la femme était sans doute si triste parce qu'elle avait perdu son époux. Bref, ce matin-là, Jacob ne savait comment se tenir. Heureusement, Donat passa la demi-journée à indiquer, sur la carte d'un livre scolaire, le chemin que devait prendre le fugitif jusqu'à une villette de Hesbaye où un marchand de porcs (le vieux avait bien arrangé les choses) l'emmènerait dans sa charrette jusqu'à vingt kilomètres de la frontière hollandaise : un autre voiturier s'enfoncerait avec lui et une charge de pommes de terre en pleine Campine. On mangea vers midi. Lentement, pour la centième fois, Jacob demanda pardon à ses hôtes du terrible risque qu'il leur avait fait courir : quinze années de travaux forcés peut-être ou peut-être la peine

de mort. Au fond, Donat Limotte, qui était un vieux brave, s'en moquait un peu et voilà six semaines qu'il savourait le tour joué aux Allemands. « Je ne serai vraiment tranquille qu'à dix kilomètres d'ici », affirma le fugitif en se tournant vers la femme. Mais celle-ci était distraite, elle allait et venait, desservant la table, lavant la vaisselle. Enfin elle coupa les tartines qu'emporterait l'étranger, puis, tout à coup, elle pria son père de courir au village : elle n'avait plus assez de beurre. A longues enjambées, égales et cadencées, le vieux s'éloigna, et, quand il eut disparu, la femme referma la porte. Jacob vit revenir droit vers lui le corps mince et souple que dessinait la robe fanée, il remarqua l'éclat inaccoutumé des étranges yeux d'ambre et il vit nettement s'ouvrir la bouche, s'adoucir le visage, se voiler les yeux, et enfin la voix lointaine dit avec une tremblante douceur : « Je ne suis pas aussi dure que vous le pensez, Jacob. N'avez-vous plus rien à me demander ? » Il prit lentement dans les siens les doigts de la femme et son regard timide monta jusqu'au visage pâle qui s'inclina et toucha les lèvres de l'homme. Et ce fut elle qui l'emmena par la main. Dehors, le temps avait changé : il ne se tournait pas au beau comme on l'espérait. Une forte averse ruissela brusquement sur le plateau. Quand le vieux

rentra, beaucoup plus tard qu'on ne l'attendait, il s'excusa : il avait dû s'abriter derrière la chapelle. Il était d'ailleurs impossible de se mettre en route ce jour-là, affirmait-il : on patienterait jusqu'au lendemain. Des grêlons crépitaient sur les carreaux. Sa voix fluette resta tout un temps sans écho : le fugitif semblait écouter ce qui se passait dehors et le visage de la femme restait penché sur le petit atlas scolaire. L'averse prit fin, l'étranger sortit et rentra aussitôt en annonçant que le ciel était déjà tout parsemé d'étoiles. Donat se résigna donc à conduire le fugitif jusqu'à la grand'route. Le vagabond se tourna vers la femme : elle était très grande, très pâle et du coude s'appuyait à l'armoire : « Avez-vous assez d'argent, Jacob ? » Il murmura : « J'ai plus qu'on ne me demandera, madame Julienne. » Elle dit encore : « Si vous ne trouvez pas le chemin, Jacob, vous devez revenir chez nous. » Elle mit ses longues mains blanches sur les épaules du partant et lui offrit son visage. Jacob disait entre deux baisers : « Je reviendrai, madame Julienne. » Les hommes sortirent et le vieux ferma l'huis à clef, comme il était entendu. Elle écouta un instant s'éloigner les pas sur les scories du chemin, courut à la porte, revint à la fenêtre dont les volets étaient clos, chancela, se retint à l'armoire, s'assit et rouvrit le petit atlas sur la table. Quand

le vieux rentra, sa fille dormait et son pâle visage s'allongeait sur l'itinéraire de Jacob. Donat lui toucha l'épaule. Elle releva la tête et il s'aperçut avec stupéfaction qu'elle avait pleuré et que ses larmes avaient mouillé la carte. Il dit en essuyant son front trempé de sueur :

— C'était un brave garçon, Jacob. La vie est mal faite, ma fille. J'espère que la nuit sera belle.

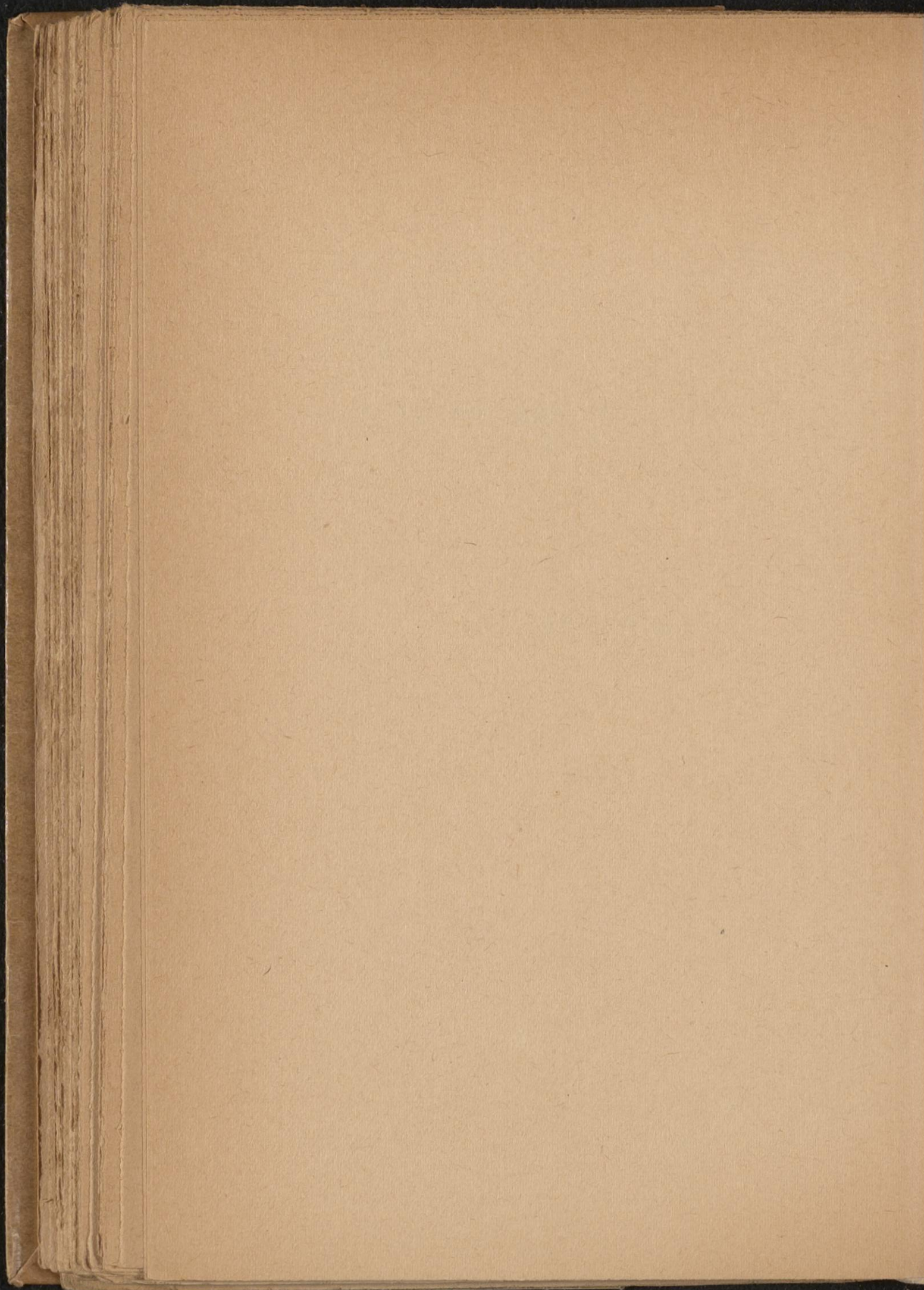
Les mois tissèrent autour de la maison solitaire les tragiques échos de la guerre : le bon temps était revenu, des gens passaient et saluaient le vieux Limotte et sa fille. Mais personne ne sut que le facteur avait caché, durant six semaines, un déserteur allemand. Jacob n'avait pas encore donné de ses nouvelles. D'ailleurs, son silence n'était pas étonnant : des familles du village étaient restées deux ans sans recevoir un mot de leurs soldats. Les Limotte savaient que le fugitif avait gagné la Campine sans accroc et le vieux semblait rassuré sur le sort de son hôte. Sa fille demeurait taciturne comme autrefois : elle songeait souvent aux sentinelles allemandes et aux fils électriques qui barraient la frontière hollandaise. Cependant, lorsque le jeune collégien vint passer les vacances de juillet sur le plateau, Donat fut ahuri puis remué jusqu'au fond de l'âme par la tendresse dont la femme entourait son fils. Elle ne

le quittait plus, l'embrassait vingt fois par jour et disait : « Pa, voyez donc comme il a changé : mon portrait tout craché. Moi, qui voulais avoir une fille... » L'adolescent surpris se laissait choyer. Tous deux eurent beaucoup de chagrin quand ils durent se séparer au mois de septembre. Dès qu'elle vit s'effacer dans le brouillard le bateau qui emmenait son fils, elle se hâta, suivie de Donat, de traverser le pont, et remonta vers le plateau par des traverses solitaires. Elle faisait semblant d'écouter ce que le vieux racontait, mais elle ne soufflait mot. Enfin, un jour du mois de novembre, huit clochers annoncèrent aux Limotte la fin de la guerre. Le facteur alla boire quelques gouttes au village. La femme ne quitta pas la maison : elle attendait d'autres nouvelles — qui ne vinrent pas. Un soir, Donat écrivit sous sa dictée : « à Monsieur Jacob Cornélis à Sourbrodt ». Mais la lettre revint : « Disparu ». Une autre, de la main de la femme, prit le même chemin : « à Madame Saturnin Cornélis... » et la lettre revint aussi : « Décédée ». Une troisième partit aussitôt : « à Mademoiselle Marie Cornélis... » et la lettre revint encore : « Partie sans laisser d'adresse. » C'est alors que les cheveux de la femme blanchirent et que son visage allongé et pâle se rida. Aujourd'hui, Donat Limotte est mort (qu'il repose en paix). Sa fille

a vieilli, elle est toujours vêtue de noir et elle passe la bonne saison au jardin où elle a planté des charmes qui bientôt protégeront le pignon contre le vent d'ouest. Un dimanche, aidée de son fils, qui est chimiste dans une forge de la vallée, et de sa belle-fille, elle a tressé autour de la chapelle du plateau une gloriette d'aubépine qui déjà s'arrondit docilement au-dessus du petit toit d'ardoise.

à Monsieur Hubert Colleye.

LA TOURELLE



La petite maison se blottissait au pied de la Tourelle, un rocher rouge qu'on nommait ainsi à cause de son flanc arrondi et de sa couronne crénelée par la pluie. Justine Houssoît n'y risquait rien, car la demeure était bien abritée contre le vent d'ouest, la Meuse n'arrivait jamais jusqu'au pas de la porte et, depuis longtemps, la roche ne lâchait plus la moindre pierrette malgré les guirlandes de corneilles qui se déroulaient et s'égrenaient autour du sommet. La fragile chaumière n'eût pu choisir une meilleure place. Ni la vieille femme non plus. Elle était d'ailleurs venue au monde sous ce toit et elle y avait donné le jour à sept enfants. Trois de ses fils étaient restés, avant leur vingtième année, dans la mine de fer, le jour du coup d'eau. On vint dire une messe à l'entrée du puits. L'aîné, le pétardier, avait disparu dans l'explosion de la poudrière : des porteurs de mannes battirent le bois dans tous les sens durant une semaine, pour y retrouver les morceaux du malheureux. On ne les découvrit pas tous, mais on fit un bel enterrement

à ce qu'on recueillit. Une fille était morte du choléra et les deux autres avaient déserté, en compagnie de leurs époux, ce pays impitoyable où l'on devait tout craindre de l'eau et de la pierre rouge. La belle-fille, la femme du pétardier, s'en alla de la poitrine et il ne resta plus à la vieille Justine que son petit-fils, Emile, un bon garçon qui, haut et mince, ressemblait à son père et parlait avec douceur comme sa mère la poitrinaire. Il n'était jamais descendu dans la fosse à cause des trois oncles qui y dormaient depuis plus de vingt ans : il empoignait et poussait jusqu'au moulin les wagonnets qu'un cheval de la couleur du fer amenait à l'entrée du puits. Il gagnait trois francs par jour et tous deux, la grand'mère et lui, en vivaient. La maison de la Tourelle était la propriété de la mine, mais Justine ne payait plus son loyer depuis la mort de l'aîné qui donnait encore ainsi un petit coup de main à sa mère et à son fils. Les années s'écoulaient doucement, pareilles à l'eau du fleuve qui flânait à deux cents pas du seuil. De temps à autre, le long de l'autre berge, un bateau passait, et, le dimanche, lorsqu'il faisait beau, on montait jusqu'au village qui se pressait dans un creux, là-bas, derrière la colline, et l'on y entendait la messe. Mais, depuis des ans, Justine n'avait plus quitté son jardin, à cause de ses mauvaises jambes, certes, et

aussi d'une malade timidité qu'elle avait héritée de sa mère : Marie-Louise Houssoît était restée quinze années sans descendre au hameau. Les plus proches voisins vivaient sur l'autre bord de la Meuse et comme il n'y avait pas de pont, que le passage d'eau se trouvait à près d'une demi-heure en amont, la vieille Justine ne savait rien de ces gens qui n'habitaient la petite ferme que depuis deux mois. Elle connaissait ceux qui venaient de déménager, c'est-à-dire qu'elle les avait rencontrés trois fois en quinze ans, bien qu'on se vît chaque jour et qu'on eût l'habitude, par un temps clair, de se saluer en levant un bras ou en agitant un mouchoir. La matinée des adieux fut triste : pendant que les deux chariots s'effaçaient sous les arbres de la grand'route, les six partants se retournèrent vingt fois avant de laisser seule, sur l'autre bord, la lointaine silhouette de la vieille Justine. Cependant le temps ne lui durait pas trop et elle n'était pas très craintive : depuis les mauvais souvenirs que les Cosaques avaient laissés le long du fleuve, la vie passait sans trop d'accrocs. Certes, il fallait toujours se méfier des caprices de la Meuse, surtout après le dégel, et l'image des grosses eaux roulant jusqu'au bord du jardinet encadré de pierres rouges, serrait chaque fois le cœur de la vieille, bien qu'elle n'eût rien à redouter pour elle-même. Elle y songeait tous les ans vers la fin

de l'hiver et plus particulièrement cette après-midi de février où la pluie voilait la fenêtre. Justine, serrée dans son épais casaquin, n'avait guère quitté sa vigie : les neiges de France fondaient sans aucun doute, car l'eau montait et la grand'mère constatait avec une sorte de dépit (elle vivait au bord du fleuve depuis soixante-huit ans et les surnoiseries de la crue lui étaient familières), elle constatait que les voisins n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. Lorsque la nuit vint, l'angoisse la tint raidie à la vitre et dès qu'Emile eut franchi le seuil, elle lui confia ses craintes : « Des gens qui n'ont jamais vu de l'eau... » Et tout son visage fripé tremblait. Sans mot dire, le jeune homme alla dans sa chambre, en sortit aussitôt et, sous la clarté de la lampe que la vieille venait d'allumer, il apparut tout rouge encore de la poussière d'oligiste qui pénètre les vêtements jusqu'à la peau. Il essuya avec son mouchoir l'embouchure du grand cor de fer blanc dont se servait le père pour sonner l'alarme dans les galeries, alla sur le seuil et, de toute la force de ses poumons, corna dans le soir et vainquit la rumeur de l'eau. Rien ne bougeait de l'autre côté du fleuve terne et surnois. Emile corna de nouveau jusqu'à ce que la sueur mouillât ses sourcils. Le carré d'une fenêtre s'éclaira, puis une lanterne se promena dans la nuit. Emile corna de plus belle et une seconde lampe vint éclore à dix pas de

l'autre. Emile corna une fois encore, les lanternes comprirent, se relevèrent et se balancèrent pour le remercier.

— Ils sont sauvés, dit la vieille. Soupons vite.

Ils mangèrent à la hâte leurs pommes de terre au lard, puis Justine revint sur le seuil. Il bruina, mais elle vit que trois lanternes brouillées vivaient encore chez les voisins. Sans se laver, Emile descendit jusqu'au bout du jardin : l'eau montait. On ne la voyait pas, mais sa rumeur hypocrite était proche. Emmitouflée dans une capote de soldat, les sabots prudents, la vieille vint se pencher vers le chemin qui passait sous le courtil et elle se mit aux écoutes : c'était la grande crue. Là-bas, les lanternes clignotantes gravissaient la colline, l'une après l'autre. Elles suivaient le sentier qui menait au bois. La première s'éteignit, puis la seconde, puis la dernière. Elles étaient entrées sous les arbres. Les Houssoît allèrent se coucher. Le lendemain, qui était un dimanche, il plut à verse toute la journée et ni la grand'mère ni le jeune homme ne quittèrent la maison. Dès l'aube, ils virent d'abord que les volets de la ferme étaient clos et que le fleuve se ruait contre le pignon et montait d'heure en heure. La journée passa, alourdie de toute l'eau qui roulait entre les deux coteaux et l'on n'eut ni vent ni nouvelles du dehors. La Meuse charriait des planches, des tonneaux, de la

paille, un cadavre de chèvre, un vieux berceau en osier. Un spectacle triste, et angoissant bien qu'on le vît chaque année : d'où venaient la pauvre chèvre et le petit lit d'enfant ? La route de l'autre rive se couvrit d'eau. On ne voyait âme vivante. Lorsque la nuit tomba, la vieille vint se pencher de nouveau sur le chemin : le fleuve grossissait encore, et, avant de se mettre au lit, elle raconta une tragique histoire où deux noyés à peine vêtus se mêlaient aux poutres d'un moulin que la crue avait emporté comme une meule de foin : deux frères ; et leurs trois sœurs furent retrouvées huit jours après au pays de Huy. Toute la famille (cinq célibataires) et la maison disparurent ainsi sans laisser la moindre trace de leur vie solitaire et méfiante : les vieilles gens de la région se signaient encore lorsqu'on reparlait du malheur. Enfin les Houssoît allèrent dormir. Le lundi, Justine ne vit rien de bien neuf, sauf une barque vide qui fila vers l'autre berge, tourna sur elle-même et reprit sa course. La levée et la prairie de la ferme était toujours inondées, mais la Meuse ne montait plus. Le soir, son petit-fils apporta de bonnes nouvelles : le directeur de la mine annonçait une forte baisse pour le lendemain. Il en fut ainsi : Justine vint à la fenêtre cinquante fois au cours de la journée. L'eau avait déserté la levée et dégageait la maison de la rive. Enfin, vers trois heures, suivis de leur

chien, les gens réapparurent : l'homme et les deux femmes, la grande et la petite. Justine se montra sur le seuil, dénoua le mouchoir qui la coiffait, le déploya et fit de larges signes. Les trois voisins l'aperçurent et lui répondirent en levant un bras. L'homme tenait une pelle à la main : il salua donc la vieille avec son outil. Les gens entraient dans la maison et, puisqu'ils n'en sortaient pas, Justine mangea de grand appétit sans attendre son petit-fils. Lorsque celui-ci revint, les lanternes voyageaient de l'autre côté de l'eau, longeaient le pignon, pénétraient dans les étables, venaient interroger le niveau du fleuve. Ce soir-là, les Houssoît parlèrent longtemps de ces voisins qu'ils n'avaient jamais vus de près. Où étaient les deux vaches : la blanche et la grise ? et le cochon ? et les poules ? Miraculeusement, le matin, vaches et cochon longeaient la grand'route et les poules vagabondaient dans la prairie. Comme la grande femme sortait de la cour, Justine trottina jusqu'au seuil et agita son mouchoir à tout hasard. La voisine lui répondit en élevant un seau au-dessus de sa tête. Il en fut ainsi désormais chaque fois que le temps était clair. La petite femme déployait largement son fichu rouge et, le dimanche, Emile faisait de grands signes avec sa casquette. Bien des gestes d'amitié se perdirent parce qu'on ne les vit pas, mais on saluait quelqu'un au moins une fois par jour. Un

soir qu'Emile revenait avec un tonneau d'eau sur sa brouette (la fontaine était voisine de la mine), il apprit à sa grand'mère que les fermiers étaient des Condruziens : suivant le dire de la boutiquière, ils se nommaient Jamart et la petite femme au fichu rouge était la fille de la maison. Une après-midi de dimanche, Emile alla se promener et ne revint qu'à la nuit tombante. Il avait l'air rajeuni dans ses raides vêtements noirs, ses mains gonflaient ses poches et ses yeux pétillaient de malice. La grand'mère, à qui le temps avait été long, le gronda avec douceur, mais il caressa ses fines moustaches et sourit :

— J'ai été chez les voisins, Man...

Il déposa une douzaine d'œufs sur la table et bavarda beaucoup ce soir-là. Justine le questionnait. Comment était la femme? et l'homme? et la fille? La femme : grande et forte, et toute bonne. Puisqu'Emile avait corné le soir de la crue, elle lui offrit, dès son entrée, une tasse de café. L'homme était bon, lui aussi, trapu, fort comme un bœuf : tous deux avaient bu une goutte après le café. Emile se taisait. Et la fille? La fille ressemblait à son père; ni grande ni petite, et elle se nommait Laure. Elle lui avait remis les œufs pour la grand'mère. De braves gens, qui viendraient à la Tourelle, un jour, plus tard. Le lendemain, Justine put faire signe aux trois voisins que ses menus

gestes durent amuser : elle les remerciait en arrondissant les mains. Le dimanche suivant, les orages retinrent les Houssoît chez eux. Ils parlèrent du champ de blé de la petite ferme, de ses poules blanches, de ses ruches, du foin qu'on avait rentré juste à temps. Le mardi, Emile fut blessé au pied gauche par un wagonnet : il rentra vers deux heures en boitant sur sa chaussette, un bras passé autour du cou d'un compagnon de travail et les Jamart virent rentrer ces singuliers hommes rouges accrochés l'un à l'autre, car la petite femme fit longtemps le guet. Ce n'était pas grave, mais Emile dut rester à la Tourelle, les orteils poudrés d'iodoforme dont l'odeur emplissait les trois pièces et montait jusqu'au grenier. Il vécut quelques longues journées sur le seuil en faisant signe de temps en temps aux gens de l'autre rive : il soulevait aussi son pied emmailloté. Un veau apparut un matin dans la prairie, chancelant et gauche, et le fichu rouge vint souvent se déployer sous les arbres. Enfin Emile se hasarda jusqu'au bout du jardin en s'aidant d'une vieille canne de cornouiller. Tout allait bien : il chercha son équilibre et salua Laure avec le bâton. Justine craignait que son petit-fils ne remarquât trop vite : il grimaçait toute la journée, mais il tenait beaucoup à ce qu'on le vît aller et venir dans le courtil. Un lundi, le maigre pouletier, qui avait laissé sa charrette non loin de la mine,

apporta aux Houssoît un verre à bière rempli de miel. « De la part des Jamart », disait-il en roulant de petits yeux fureteurs, et ses gestes faisaient bruire sa courte blouse de toile bleue. « Que se passe-t-il ici, mes gens? » La vieille, le visage rieur, reniflant le riche cadeau des voisins, racontait l'accident : « Il va mieux... comme ce miel sent bon... les doigts ne sont pas cassés... ce sont de bien braves voisins... » Lorsque le pouletier partit, souple comme un orvet (il avait pris trois petites gouttes d'affilée), Emile lui dit : « Je retournerai à la mine après-demain ». Là-bas, le fichu rouge saluait tout le monde et Justine éleva le verre de miel au-dessus de sa tête. Le surlendemain, elle reste seule toute la journée, mais, vers six heures, elle alla, au-delà du jardin, à la rencontre de son petit-fils : tout s'était bien passé. Lorsqu'ils gravirent le sentier tracé au flanc du rocher, l'homme de l'autre côté de l'eau fit luire sa faux au soleil couchant et les Houssoît se démenèrent comiquement pour répondre à son bonjour. Le dimanche après le dîner, Emile risqua un petit tour qui dura jusqu'au soir. La solitude de la vieille fut aggravée par un mince brouillard qui monta de la Meuse sous un ciel orageux. Elle ne vit âme vivante et usa l'après-midi à égrener son chapelet. Enfin, Emile rentra, alerte et gai : il était allé chez les voisins, naturellement, et, désormais, il en fut ainsi

chaque dimanche jusqu'à l'automne. Parfois du pignon de l'autre bord, la silhouette noire du petit-fils saluait la vieille. Il se passait sûrement quelque chose, mais, puisque le jeune homme ne disait rien, Justine attendrait. Elle eût donné gros pour avoir une lunette d'approche et voir ces gens-là, de près : l'homme, la femme, la fille surtout. Elle se nommait donc Laure, elle n'était ni grande ni petite, elle avait le visage clair, vingt ans. Était-elle sage? Ne ferait-elle pas de la peine à Emile? N'était-il pas trop pauvre? Elle saluait désormais les voisins avec moins d'élan, et, comme les jours raccourcissaient, le petit-fils n'avait plus l'occasion de gesticuler chaque soir au bout du jardin. L'automne pluvieux isola brusquement la vieille et son angoisse s'accrut. Elle n'était plus là, au fond du courtil, elle aussi, pour veiller, par ses gestes d'amitié, sur le sort de son « gamin » qui ne songeait plus qu'au dimanche et ne parlait plus que de Jean-Joseph Jamart et de sa femme Marie. Une fois, il revint avec une grosse écharpe de laine au cou : Laure l'avait tricotée pour lui. La vieille se pencha sous la lampe, caressa la laine et murmura :

— Elle travaille bien... C'est déjà quelque chose.

Mais Emile ne dit pas encore les mots qu'elle attendait d'une semaine à l'autre. Il apportait à sa grand'mère des œufs, des pommes, une musette de

noix, et, lorsque les Jamart tuèrent le cochon, le jeune homme revint avec un gros paquet de tripes qui étaient vraiment délicieuses. Cependant la vieille n'en éprouvait plus aucun plaisir. Elle avait peur de ces étrangers (désormais, elle les nommait mentalement ainsi) à qui son petit-fils devrait peut-être son malheur. Elle ne dormait plus guère et souvent la migraine la retenait dans son fauteuil de frêne. Justine se rappelait son enfance, ses fiançailles, son mariage, ses morts et ses vivants fugitifs. Elle n'avait jamais songé qu'Emile la quitterait un jour, mais il avait vingt-six ans et elle se fût résignée à la séparation si toute cette histoire n'avait pas été aussi étrange. Voilà des inconnus qu'on saluait chaque jour, mais qu'on n'avait jamais vus que de loin et dont les mains s'étaient allongées par-dessus toute la largeur de l'eau pour lui prendre son enfant. Si elle eût pu voir leurs visages de près, entendre leurs voix. Dans la famille, on se mariait entre gens du pays qu'on connaissait depuis des années : il n'y avait jamais eu de mauvaises surprises dans la vie des Houssoît. Des malheurs, oui, mais pas un seul mauvais ménage. S'il lui avait été possible d'aller rôder, sans se faire connaître, autour de la ferme... Et ses pauvres jambes chancelantes, et l'inexprimable angoisse qui l'étreignait lorsqu'elle se trouvait à cinquante pas de sa maison? Quand Emile rentrait, un sourire de pitié

saluait l'arrivant, elle l'entourait de son trottement de petite vieille apeurée à qui on va voler son trésor, pour l'abîmer peut-être. Au fond, elle bénissait le brouillard et la pluie qui lui cachaient la maison des étrangers et elle n'osait questionner personne sur leur vie, ni son petit-fils, ni la boutique de la mine qui parfois venait lui dire bonjour. Elle préférait ne plus rien savoir d'eux, elle se résignait déjà au pire parce qu'elle en était responsable. Emile avait corné le soir des grosses eaux à cause d'elle et elle était heureuse autrefois de saluer les gens de l'autre rive... Justine était le portrait tout craché de sa mère qui jamais n'avait vu sans angoisse se lever le soleil. La veille de la Sainte-Barbe, des lumières clignotèrent dans la brume du côté de la mine et Justine pétrit un bougeoir d'argile, alla le coller dans un creux du rocher sur le passage de son petit-fils et alluma une chandelle de fosse. De l'autre côté de l'eau, en amont, de minuscules lueurs vivaient dans les carrières de pierre bleue et aussi en aval, sur la rive gauche. Le jeune homme revint en fumant un cigare, il avait bu trois gouttes et, naïf comme un gamin de dix-huit ans, il chantonnait doucement une vieille romance qui alourdit si brusquement le cœur de la grand'mère qu'elle voulut parler sans plus attendre, mais la soirée passa sans qu'on soufflât mot des Jamart.

Justine patienterait encore un ou deux jours. Elle dirait : « Est-ce que vous voyez volontiers Laure, mon petit-fils? Et elle, vous voit-elle volontiers? N'êtes-vous pas trop pauvre, mon petit-fils? » On tirerait cette affaire au clair au cours de la semaine. Or, le lendemain soir (elle avait rêvé longtemps dans la maison vide, car Emile avait gardé ses vêtements de dimanche après la messe et il était reparti avant le dîner), le lendemain soir, en rentrant, le jeune homme devint tout pâle, ses moustaches semblèrent se hérissier et il dit les mots qu'elle attendait. Il désirait se marier si sa grand'mère voulait bien. Il décrivait la petite ferme, parlait des gens et des bêtes à la fois. Laure viendrait vivre à la Tourelle, le père achèterait une barque et passerait le fleuve chaque matin pour l'emmener... Emile se tut enfin et la vieille dit : « Si c'est pour votre bonheur, mon petit-fils. » Elle redevint un peu plus alerte du jour au lendemain et trouva l'occasion de saluer l'homme de l'autre côté de l'eau, puis la femme, puis Laure. Quel visage avait cette jeune fille qui l'inquiétait encore, pour son fils? Lorsqu'on a près de septante ans, on ne tient qu'une petite place et cela ne dure plus longtemps. Mais son « gamin » avait toute une vie devant lui. Laure serait-elle sage? Justine le verrait bien. Elle avait soigné des mourants, élevé des enfants et des petits-enfants, marié ses filles. Elle lisait dans

les yeux des gens ce qu'ils pensaient. Quelle étrange histoire de fiançailles! Elle connaissait sa future belle-fille et n'avait jamais vu sa figure. On n'a jamais rien raconté de pareil. Elle aurait donné deux ans de sa vie pour avoir une lunette d'approche et interroger ces yeux inconnus qui l'obsédaient. De nouveau, les nuits furent longues et songeuses. Au cours de l'une d'elles, le froid brûla les céleris du jardin, le gel pinça toute la journée, les vitres s'étoilèrent dans les chambres à coucher et la vieille n'osa plus sortir. Ses gros souliers enveloppés dans des chaussettes déchirées, Emile alla chercher une provision d'eau à la fontaine: déjà les bouillonnements gelés de l'eau entouraient la pompe. Une bise noire sifflait sur le fleuve terni qui, le cinquième jour, charria des glaçons et, le septième, se ferma. Justine ne quittait plus la chaude maison où la houille et le vieux bois de la mine fondaient les fleurs de gel des vitres. Elle mettait de l'ordre dans l'armoire, dans les chambres, frottait les cuivres. Un soir, le jeune homme annonça triomphalement :

— Man, on passe la Meuse...

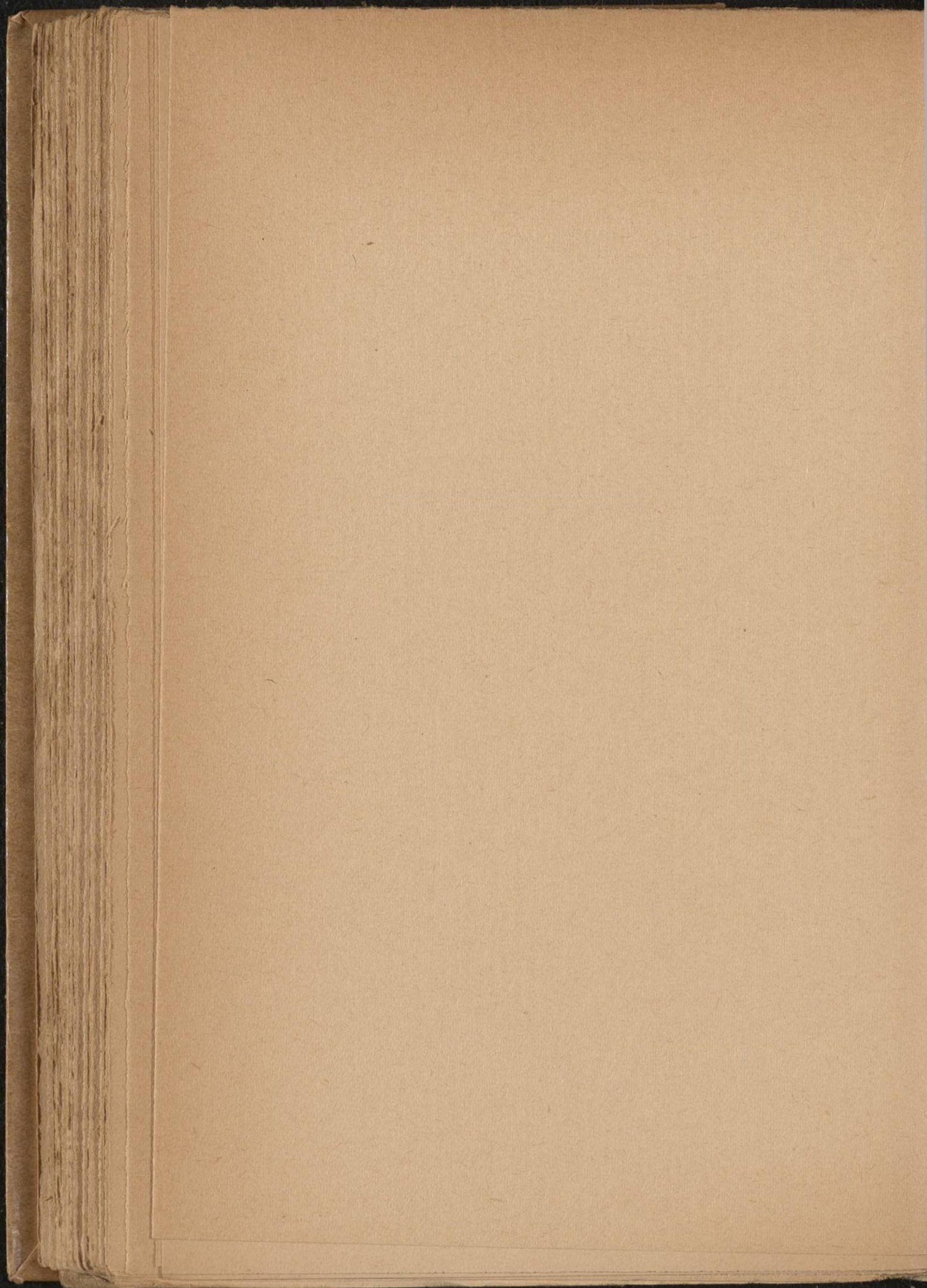
Malgré les craintes de la grand'mère, il alla souhaiter la bonne nuit aux voisins et rentra un quart d'heure plus tard en caressant ses moustaches. Laure arriverait en traîneau dans la matinée du lendemain qui était un dimanche : le père et la

mère étaient retenus à la ferme, ils attendaient un marchand. La vieille Justine ne dormit guère. Dès l'aube, elle alla verser des cendres sur les marches de pierres rouges, essuya les plafonds avec la tête de loup (un bouquet de graminées tremblantes), déplaça son fauteuil, mit une touffe de lavande sur l'armoire et se fit très belle : elle lissa ses cheveux blancs avec un peu de saindoux et mit son plus frais bonnet blanc ; elle revêtit sa robe noire et son casaquin aux boutons aussi larges que des pièces de deux francs, des bas de laine noire, des chaussons noirs et ses sabots cirés. Emile n'était plus là. Elle alla se redresser devant la petite glace, arrangea le nœud de sa coiffe et prit un morceau de réglisse pour avoir la bouche très fraîche si elle devait parler. Elle vint jeter un coup d'œil à la fenêtre. De pauvretoux sansonnets se disputaient bruyamment les dernières baies des sureaux. Mais, sur la glace du fleuve, un traîneau venait droit vers la maison. Justine s'écarta de la vitre pour n'avoir pas l'air d'espionner les gens. Elle resta là tout un temps sans bouger, le cœur battant à grands coups, puis elle déplaça une fois encore son fauteuil. On gravissait l'escalier de pierres rouges, la vieille toussa, la porte grinça et une voix claire, légèrement grelottante, dit : « Bonjour, Justine. » La grand'mère vit dans le cadre ouvert de l'huis, sur l'écran glacé de l'air, une petite jeune fille au

visage d'enfant, aux yeux de la couleur des noisettes, aux grosses lèvres rouges, aux joues pareilles à des pivoines, qui essayait vainement de sourire sous sa capeline. Haute comme ça. Vingt ans? On lui en eût donné quinze! Ni petite ni grande, disait Emile! Timidement, la grand'mère alla la prendre par le bras, s'enhardit, revint s'asseoir dans son fauteuil sans lâcher le bras tremblant, hésita, attira enfin l'arrivante sur ses genoux fragiles, enleva la capeline et le châle et regarda longuement les cheveux roux, le frais visage, surtout les yeux craintifs, glissa un regard discret sur les menues rondeurs qui palpitaient dans le tricot de laine, réchauffa les deux petites mains glacées et gercées dans ses vieilles mains jaunies et tièdes, pencha la tête vers sa prisonnière pantelante, interrogea de nouveau les yeux pailletés d'or, poussa un gros soupir de délivrance, se mit à rire doucement, puis, à basse note, pour elle-même, elle murmura : « Ah! c'est vous, ma petite fille. Où avez-vous trouvé de pareils yeux, ma bonne petite sauterelle? » Et elle lui donna un morceau de sucre candi. Mais la mystérieuse créature se remettait un peu, et, caressant le visage mou de la vieille, lui souriant des grosses lèvres, des yeux dorés, des dents étincelantes, elle osa demander à Justine de passer la Meuse en traîneau et de dîner à la ferme! La grand'mère secoua la tête et sourit avec humi-

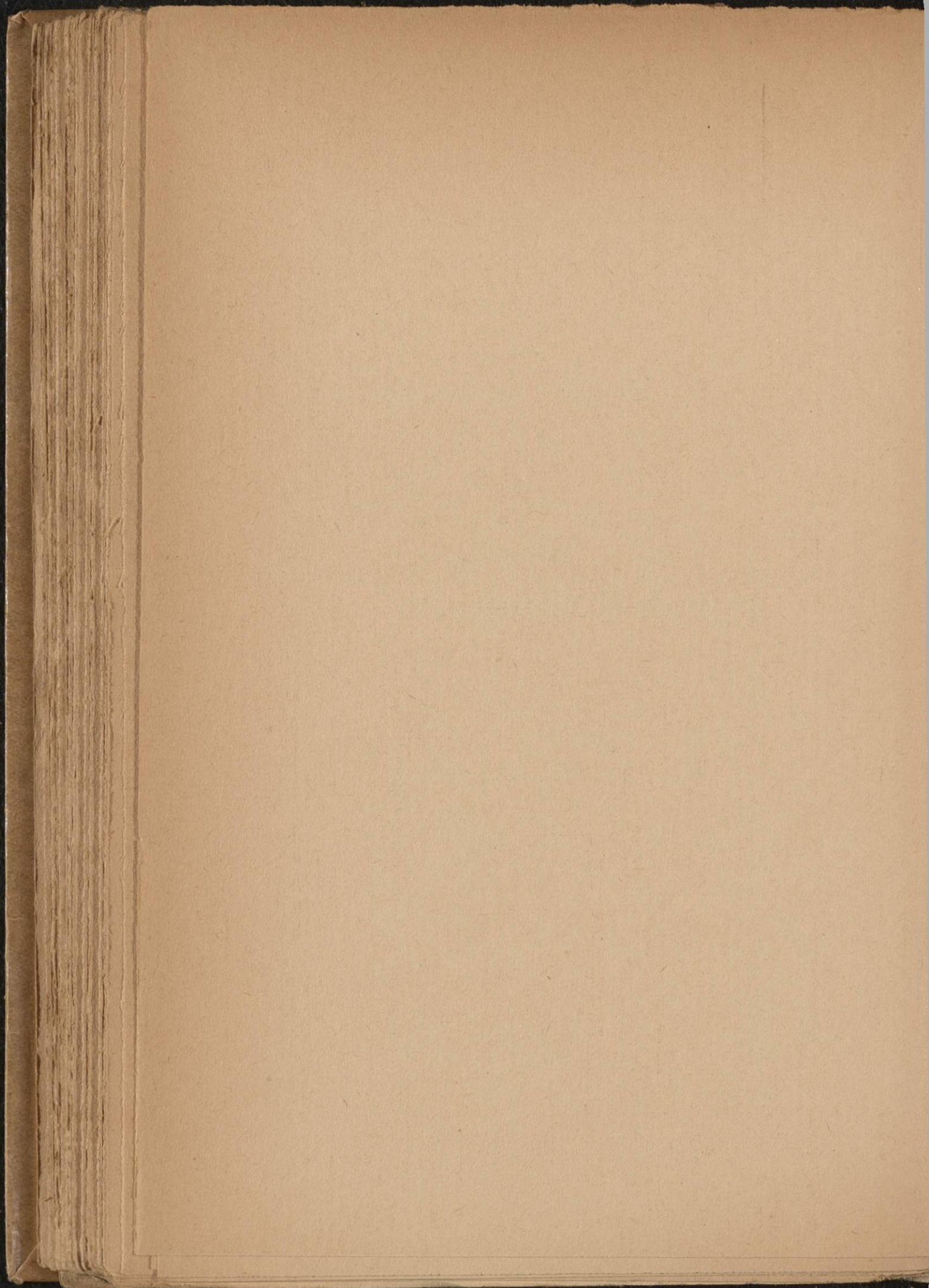
lité : elle n'avait plus quitté la Tourelle depuis huit années, ses jambes manquaient d'aplomb, son cœur surtout, elle n'était vraiment vivante que chez elle, elle s'évanouirait en chemin. Mais la petite sorcière baisait les joues flétries et tièdes et ses yeux luisaient étrangement et le petit-fils implorait du regard sa grand'mère qui, une fois encore, fascinée, se penchait sur les prunelles dorées. On vit ce spectacle inouï : Justine Houssoît mettre son plus beau châle qui sentait à la fois la lavande et la naphthaline, fermer la porte de sa maison, descendre les degrés de pierres rouges entre son petit-fils et la jeune fille, enjamber le sentier, aller à pas menus jusqu'au traîneau, s'y asseoir, étaler son chapelet sur ses genoux. Comment résister à de pareils yeux!... Le soleil rôdait au-dessus des roches bleues en aval, la surface de la glace fondait, le vent du sud dégelait le fleuve. Justine, en vieille riveraine, dit : « Mes enfants, vous me ramènerez tout de suite après le dîner. Dans trois heures, on ne pourra plus passer. » Elle commença à prier. Emile alla devant, la sauterelle joyeusement poussa le traîneau et la grand'mère, le cœur affaibli, les yeux fermés, respira l'odeur du frais visage penché sur elle. Ce fut à ce moment que la Tourelle, travaillée par le gel dur de la semaine et par le brusque dégel de ce dimanche, tomba sur la maison et le jardin des Houssoît qu'on ne revit plus, car on ne

toucha à l'amas de roches que lorsqu'on tailla dans la pierre, une dizaine d'années plus tard, la galerie du chemin de fer et on n'alla pas jusqu'à la chaumière de la Tourelle. Voilà l'histoire extraordinaire qu'on racontait, il y a trente ans, au pays des rochers rouges où la vieille Justine berça les enfants de la petite sauterelle dont les descendants d'aujourd'hui ont encore des cheveux d'or.



à Monsieur Maurice Marcinel.

LE JOUEUR DE VIOLON



Cela durait depuis quinze jours. Le joueur de violon était arrivé un soir, recru, affamé, loqueteux. Le visage de Jupralle s'était ouvert dans un prodigieux rire de bon accueil, l'ivrogne avait offert une grande goutte à l'arrivant qui préféra une tartine. Voilà comme la chose se passa et personne ne s'en étonna parce que Jupralle était le plus drôle d'homme qu'on pût imaginer. Une grosse tête, des yeux énormes, une large bouche, des cheveux déjà gris et broussilleux, un vieux veston taché, un pantalon à carreaux, des pantoufles déchirées, il buvait et riait quand il avait une compagnie. Une épave célèbre dans tout le canton. On se souvenait que, vingt ans plus tôt, il allait à l'université et qu'il ne voulut plus quitter le cabaret de sa mère après de studieuses vacances au village. Il buvait donc comme un trou toute la matinée, passait l'après-midi dans une sorte d'extase souriante, sommeillait un peu vers le soir, buvait son quart de litre et allait se coucher. La vieille Marie-Jeanne considérait son fils comme une sorte d'infirme, elle l'aimait, elle ne le grondait plus et

personne ne songeait à railler l'ivresse bienheureuse de Jupralle. Il n'obéissait qu'à sa mère. Autrefois, les bons conseils du curé, du médecin, du châtelain, des voisins n'avaient servi de rien. Depuis des années, le drame se jouait entre la mère et le fils et ne concernait plus le public. Marie-Jeanne était toute petite, toute menue, sèche et propre comme un bouquet de lunaire, et un peu sourde. Sa voix chevrotante déplissait le visage de Jupralle qui, les genoux tremblants, s'empressait soudain : « Oui, Man. Non, Man. Tout de suite, Man. » La prudente vieille ne voulait pas fermer son cabaret (elle savait que son fils boirait chez elle ou ailleurs) et elle avait gardé la bonne et respectable clientèle du temps de son époux (qui s'occupait du batelage des pierres), et quelques maigres rentes : elle veillait farouchement sur l'avenir de l'ivrogne. D'ailleurs, on s'était accoutumé à la présence de cet homme à qui l'alcool et le rire avaient donné un aspect à la fois comique et hideux et qui voyait, disait-on, des étoiles en plein jour. Ils vieillissaient l'un à côté de l'autre ou plutôt le fils vieillissait aux côtés de sa mère qui ne changeait plus. Lorsque Jupralle allait avoir sa crise, Marie-Jeanne, discrètement, appelait le forgeron qui venait ficeler le malade comme un saucisson. Et les années s'écoulaient ainsi sans trop d'accrocs. Mais le joueur de violon était arrivé un

soir de juin : voûté, maigre, barbu, une tache de vin au-dessus de l'œil gauche, alerte dans sa jaquette usée et son pantalon déchiré, le crâne déjà chauve sous le chapeau mou. Il mangea comme un chancre et but de la bière qui lui dénoua brusquement la langue. Il ne parla pas de lui, mais ses remerciements étaient nombreux, pressés, divers, chaleureux, et ses révérences le pliaient en deux devant Marie-Jeanne et Jupralle. Il voulut à tout prix leur jouer un air de violon. Une sorte de prière grave sortit des cordes sur lesquelles la main du vagabond grelottait comme une grosse araignée, et son menton grelottait aussi en serrant l'instrument contre le col usé de sa chemise. Une chanson triste et sans fin, qui égrenait toujours les mêmes menus sanglots, une tenace et puérile lamentation d'exilé ou de prisonnier. Elle se tut tout de même, sans raison, car on eût dit que le joueur ne l'avait pas achevée. L'ivrogne qui, depuis deux jours, couvait sa crise et dont le visage, depuis deux jours, se figeait parfois d'angoisse, l'ivrogne essuya les grosses larmes qui roulaient sur ses joues pendantes et blêmes et tendit sa main mouillée à l'étranger :

— Tu es un homme, fit-il, car tu m'as fait du bien.

Le vagabond s'était tourné vers Marie-Jeanne et lui jouait aussi un air. Sans doute un vieil air du

temps passé, peut-être un assemblage d'échos de vieux airs oubliés. La musique semblait venir de très loin, avec des révérences, des pas hésitants, des claquements de sabots, des soupirs mélancoliques de cornemuse, des appels d'orgues, quelques notes d'une danse vénérable et lente, une douce berceuse, des phrases triomphales, une chanson allègre, puis, de nouveau, les vieux airs lointains... Marie-Jeanne s'était inclinée sur sa chaise, les petites mains sèches s'étaient nouées sur le frais tablier de toile bleue, la tête s'était inclinée et on ne voyait plus que le bonnet blanc et le nez pointu. L'ivrogne pleurait silencieusement, la bouche ouverte où bougeait la langue et ses mains grelottaient à leur tour, d'envie. Le vagabond déposa son instrument terni sur la table, à côté de son verre de bière qu'il vida. Ses hôtes ne disaient rien : Marie-Jeanne restait enveloppée dans ses vieux souvenirs comme dans un funèbre linceul parfumé de lavande et Jupralle contemplait stupidement, l'un après l'autre, le violoniste et le violon. L'étranger souriait avec douceur (et sa face de faune n'était vraiment pas vilaine lorsqu'il souriait), car la boisson lui montait à la tête. Il appuya une joue sur son poing fermé et sommeilla un peu, en remuant parfois les paupières, poliment, pour qu'on ne s'aperçût pas de son sans-gêne. Des chuchotements lui rouvrirent les yeux : « Non, mur-

murait-on dans la pièce voisine. Non, ne c'est pas raisonnable. » Une sorte d'adolescent grondé, dont la voix muait, reprenait : « Deux jours, Man. Rien que deux jours. Dans deux jours, je serai tranquille. » Et voilà comment Denis le Français (il avait dit se nommer Denis et on l'appela le Français parce qu'il ignorait le patois du pays) voilà comment Denis s'installa chez les Jupralle. C'était un petit cabaret très propre au tournant d'une ruelle sonore bâtie sur la pierre et toute en pierre, un petit cabaret où fidèlement venaient se désaltérer de vieux clients, où l'on ne jurait pas, où l'on ne dansait plus depuis un quart de siècle, où les verres à genièvre avaient huit facettes, et les verres à bière un gros ventre de terre bleue, un cabaret digne et tranquille où personne ne se soûlait, sauf le fils de la maison. Deux fois par semaine, une jeune femme du hameau, un peu simple, mais très propre, au visage déjà fané, mais les bras et le corps fermes et souples, venait nettoyer la maison, fendre du bois, jardiner. Ses yeux craintifs évitaient le visage de Jupralle qui jamais, d'ailleurs, ne l'avait associée à ses songeries. En revanche, trois jours après son arrivée, le violoniste alla chercher une douzaine de seaux d'eau à la pompe et se mit à bêcher et à fendre du bois. Mais l'ivrogne, qui luttait sagement contre la soif, appelait le vagabond :

— Denis, quelque chose me tracasse. Veux-tu me dire?...

Ils s'asseyaient sur le banc de la cour, derrière un lilas et leur conversation restait secrète. Jupralle sortait un livre de sa poche et risquait de grands gestes prudents comme s'il eût appelé à témoins les nuages qui passaient. L'étranger haussait les épaules et ses longs doigts de magicien semblaient balayer le hameau, le village, le canton tout entier. Enfin, l'ivrogne souriait béatement et s'assoupissait, et Denis fumait un petit cigare en saluant les passants d'un distingué coup de chapeau. Il avait l'air frais, ses ongles étaient propres, le veston que lui avait donné Marie-Jeanne lui prenait à peu près la taille, le pantalon n'était pas trop court et ses vieux souliers étaient cirés. Chaque soir, il jouait du violon pour toute la ruelle. Les gens du voisinage surgissaient sur le pas des portes, des carriers descendaient, les hanches mobiles, de leur hameau; les jeunes gens se réunissaient dans les cours, et, sous l'odeur fine des tilleuls, les airs semblaient s'envoler par la fenêtre ouverte du cabaret et glisser comme des vapeurs jusqu'au bord de l'eau. Le forgeron et le cordonnier cessaient brusquement leur travail, on se recueillait dans la douceur parfumée du soir. Les maisons formaient comme une sorte de fer à cheval autour d'une place et les passants, que la ferveur du violon retenait, les

passants voyaient une image bien curieuse : sur les seuils, sur les murs de pierre, sur les escaliers des cours, les gens étaient assis, immobiles dans leurs sabots, les roses pâlissaient aux façades et, dans les jardinets, les œillets ressemblaient à des flocons de neige et les géraniums à des gouttes de lumière mourante. Çà et là, une pipe s'allumait. Denis ne quittait pas la fenêtre ouverte, mais chacun, vieux et jeune, était touché par la musique. C'étaient de nouveau des airs sans fin qu'on n'avait jamais entendus. On eût dit que l'étranger voulait bercer le hameau, son présent et son passé. De vieilles images oubliées rôdaient au-dessus des murs, de vieux profils perdus se mêlaient aux vivants, des drames effacés à la sérénité du soir de juin. Une masse de souvenirs se ruait entre les pierres de la ruelle, la gonflait, l'élargissait au-delà de ses murs et du temps. Les anciens se taisaient, les jeunes filles, la poitrine soudain alourdie, interrompaient leurs raccommodages et, quand le forgeron donnait une prise à un voisin qui éternuait, l'une ou l'autre soufflait : « Chut! on dirait une valse... Chut! on dirait quelqu'un qui pleure... » Bientôt, le fermier, et l'arpenteur, et le maître des carrières, et le boucher vinrent s'attabler dans la cour de Marie-Jeanne. Jupralle buvait silencieusement en leur compagnie : il savourait à la fois le genièvre cristallin du pays et toutes sortes

de rêves. Le violoniste buvait aussi, sage et orgueilleux. Quand il avait un petit verre dans le nez, sa bouche devenait oblique, et, lorsqu'il lâchait son instrument, l'homme ramassait sa barbe et la tordait dans sa main droite. Il était visiblement content de lui. Il jouait enfin la musique de la retraite, une sorte de marche qui redressait le dos des vieux et faisait frissonner les vieilles; les jeunes hommes se sentaient soulevés par une brusque faim de vagabondage et les jeunes filles songeaient aux adolescents tués aux carrières ou noyés en Meuse qu'elles avaient aimés et dont la mort restait enveloppée du froid mystère des tragédies. Les sabots remuaient, on se séparait, la ruelle se vidait, le parfum d'une lavande, frôlée au passage, désertait un jardin et s'évaporait dans l'air humide. Jupralle et Denis n'allaient pas dormir tout de suite. Dans le cabaret obscur où ne veillaient plus que le vernis des meubles et les affiches pâles du notaire, l'ivrogne et le vagabond buvaient un dernier verre et reprenaient la conversation de l'après-midi. Comme ils étaient en manches de chemise, leurs gestes remuaient un peu de clarté et le visage blême de Jupralle avait, de temps à autre, une lueur fantomatique. La face barbue de l'étranger restait dans l'ombre. L'ivrogne murmurait sourdement :

— C'est que, vois-tu, Denis, les étoiles se ren-

contreront un jour et la terre sera fendue en mille morceaux...

L'autre haussait les épaules, tordait sa barbe, touchait, de ses doigts de magicien, les épaules de son hôte, jonglait un instant avec les astres et bâillait. Enfin, tous deux montaient silencieusement l'escalier : Denis dormait dans une espèce de mansarde et l'ivrogne dans la chambre qui était contiguë à celle de sa mère. Marie-Jeanne était presque heureuse. Son fils, soumis à la surveillance de l'étranger, buvait moins. Certes, il lui arrivait encore de trembler brusquement comme une feuille et de descendre quatre à quatre dans la cave où il vidait d'un trait son décilitre de clair genièvre. Puis il montait à la fois joyeux et penaud, les nerfs apaisés, la tête docilement inclinée sur laquelle allaient pleuvoir les reproches de Denis. « Se soûlait-il, lui ? Est-ce qu'une crise le menaçait, lui ? Déraisonnait-il, lui ? Était-il jamais débraillé, lui ? » Le vagabond prenait de grands airs, tordait sa barbe et remuait ses dix doigts de sorcier. Calme comme peut l'être un homme bien portant, la bouche délicieusement rafraîchie par le genièvre, l'ivrogne se laissait gronder. Denis n'oublia sa dignité qu'une seule fois. Les deux hommes, après une visite à un mort (un cousin des Jupralle), les deux hommes s'attardèrent un soir dans un cabaret de la grand'route, au village

voisin. Ils revinrent après minuit, se tenant par le bras, se détachant, gesticulant au clair de lune, se raccrochant l'un à l'autre, se repoussant, baissant la tête comme s'ils avaient voulu cosser, faisant vingt nouveaux pas, bras-dessus bras-dessous. La voix navrante de Jupralle, venue du fin fond de la misère universelle et de la nappe d'alcool qui lui clapotait dans l'estomac, la voix éperdue de Jupralle disait : « En mille morceaux, mon cher ami. Et où irons-nous ? » L'autre se moqua bruyamment, durant un kilomètre, de la pulvérisation de la terre, mais il maigrit tout à coup de honte lorsqu'il parut devant Marie-Jeanne qui avait attendu les noctambules. Elle ne leur fit aucun reproche, elle n'ouvrit pas la bouche, l'étranger aida l'ivrogne à monter l'escalier et se sauva dans la mansarde. Le lendemain, il comprit que la vieille lui avait pardonné. Vers le soir, le violoniste, qui allait et venait comme une bête en cage, pria Jupralle de lui remettre deux francs, deux petits francs : il se ferait tailler les cheveux et la barbe à la villette voisine. L'ivrogne voulut l'accompagner, mais Denis promit de se hâter, de revenir sur-le-champ, et, de fait, il partit en courant, le buste penché vers l'aventure. Il ne rentra qu'à l'aube, plus broussailleux qu'au départ, et Jupralle comprit tout de suite ce qui s'était passé. L'ivrogne, que seuls la soif et le mystère universel tourmentaient et à qui

la nourriture, le tabac et le reste étaient indifférents, l'ivrogne prit à son tour des airs d'importance et profita d'une absence de Marie-Jeanne pour railler cruellement son ami, « un vieil homme qui ne pouvait même plus tenir à la pluie ». On s'était moqué de lui, on lui avait volé deux francs : il se vengea aussitôt et à plusieurs reprises dans la cave. Denis jardina sagement sous l'averse des plaisanteries et le grincement des rires qui sentaient l'alcool. Marie-Jeanne était rentrée : isolée par sa surdité, ne sachant ce qui arrivait, elle rôdait autour des deux hommes, inquiète, craintive, fragile. Mais Jupralle ne trahit pas son ami. Le soir, celui-ci joua ses plus beaux airs avec un élan et une gravité extraordinaires. La paix rentra dans la maison et l'habita une semaine pendant laquelle il plut et ne passa que peu de monde. Jupralle était redevenu sage et moins soucieux du sort de la terre et des autres astres visibles. Le sixième jour, Denis donnait poliment un discret coup de main à la jeune femme qui lavait à grandes eaux les pavés de la demeure et de la cour. Mais lorsqu'elle repartit dans la soirée (elle habitait au village voisin), le violoniste supplia Jupralle de lui remettre deux francs, deux petits francs, pour se faire tailler cette fois, sans faute, sans aucune faute, la barbe et les cheveux. Il ne mentait pas sans doute, sa sincérité était visible, il n'eut pas

trop de peine à convaincre son béat ami, parce que les doigts du sorcier avaient magiquement dispersé l'assaut des astres au cours de l'après-midi. Comme l'autre fois, Denis s'en alla vers la villette, sa mince taille redressée, le chapeau sur l'oreille et un cigare au coin de la bouche. Il ne rentra qu'après le premier chant du coq, barbu et chevelu comme la veille, et, lorsque l'ivrogne se leva, l'étranger peignait la porte du hangar. Jupralle devint violet d'étonnement et de colère, perdit le souffle en proférant de sourdes injures et réclama finalement ses deux petits francs au « vieil homme qui ne pouvait même plus tenir à la pluie ». La faune continuait tranquillement sa besogne et ses regards étaient sereins, presque puérils, malgré l'ombre vacillante et menaçante de Jupralle qui se dessinait sur la porte. Les allées et venues indiscretes de la femme de ménage qui avait saisi le motif de la querelle et dont le visage s'allongea de stupéfaction et d'indignation (elle ne dit plus un mot à l'étranger de toute la journée), les flâneries hypocrites de la femme de ménage et l'arrivée inquiète de Marie-Jeanne fermèrent la bouche du grondeur. Puis, comme il faisait très chaud, que l'ivrogne but très tôt, le vagabond fit au cours de la matinée une première chasse aux astres hallucinants et tout rentra dans l'ordre :

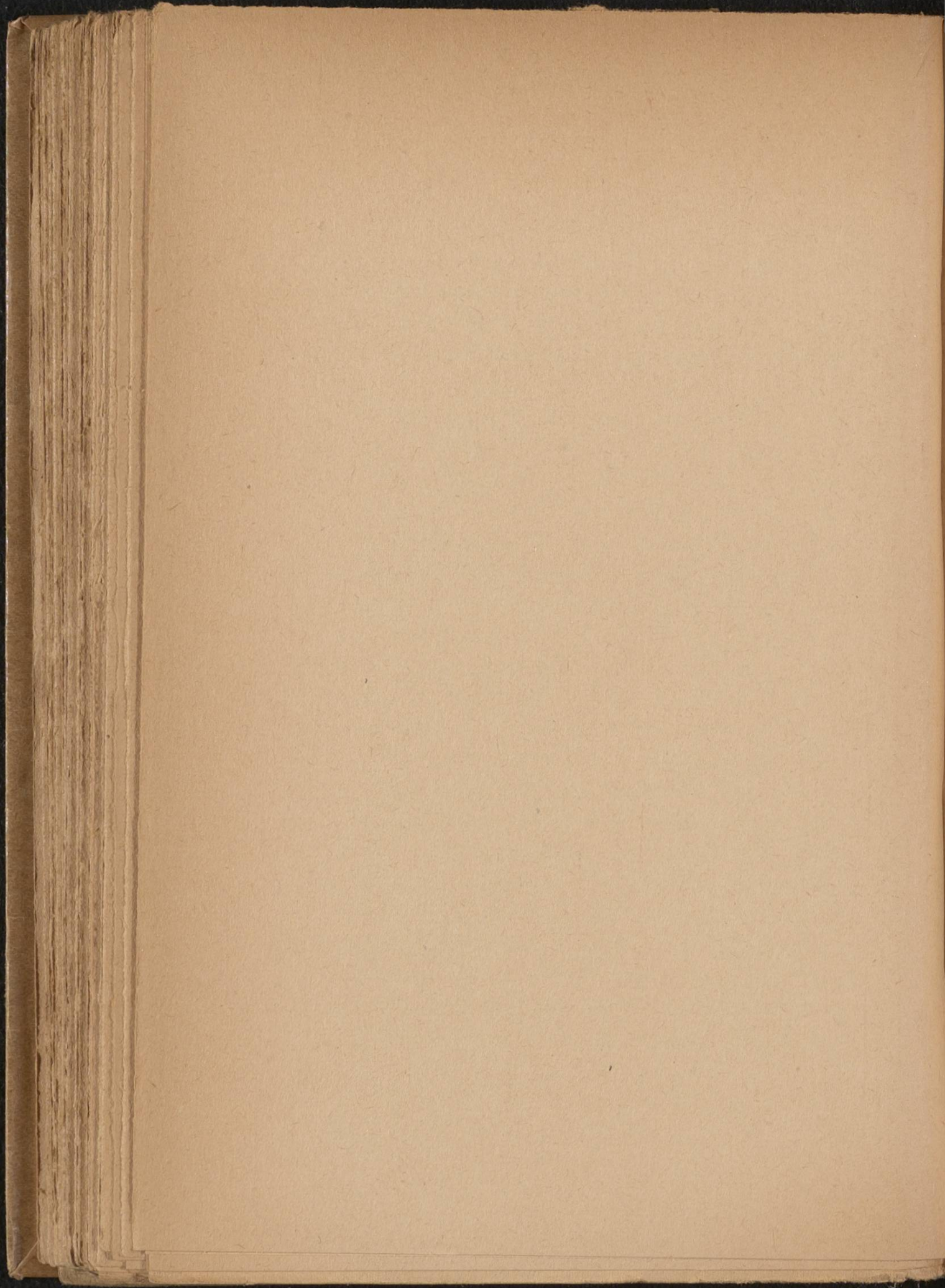
— Tu es un frère, bredouillait Jupralle, tu ne

me quitteras jamais plus.

Mais la mine de Marie-Jeanne devint grise et l'étranger s'en aperçut. Cependant, le soir, il joua des danses pour la ruelle. D'abord, les jeunes gens hésitèrent parce que les airs étaient lents et longs : on eût dit qu'ils venaient du bout des grandes routes du pays, par-delà les horizons recueillis et attentifs, qu'ils glissaient doucement le long des murs, qu'ils apportaient toutes les vieilles joies discrètes que les chaumières virent éclore au cours des siècles dans tout le canton. Mais le violon s'anima brusquement, les jeunes gens lâchèrent leurs sabots et déjà les adolescentes leur tendaient les bras. On se souvint longtemps de ces danses étranges, au rythme connu, certes, mais qui imposaient de curieuses hésitations et de violents élans. Les visages des jeunes filles étaient lumineux dans le crépuscule et ils ne s'éteignirent qu'à l'approche du brouillard maussade qui monta de la Meuse. La maigre face barbue et souriante du vagabond contemplait le spectacle, ses yeux avaient une grande douceur et une rose pâlisait à la boutonnière de son veston de coutil. L'ivrogne, tout trempé d'alcool, s'était endormi et, de temps en temps, Denis le regardait avec pitié. Après la retraite, fraternellement, suant et hors d'haleine, il hissa Jupralle dans son lit, puis il souhaita la bonne nuit à Marie-Jeanne avec une tendresse

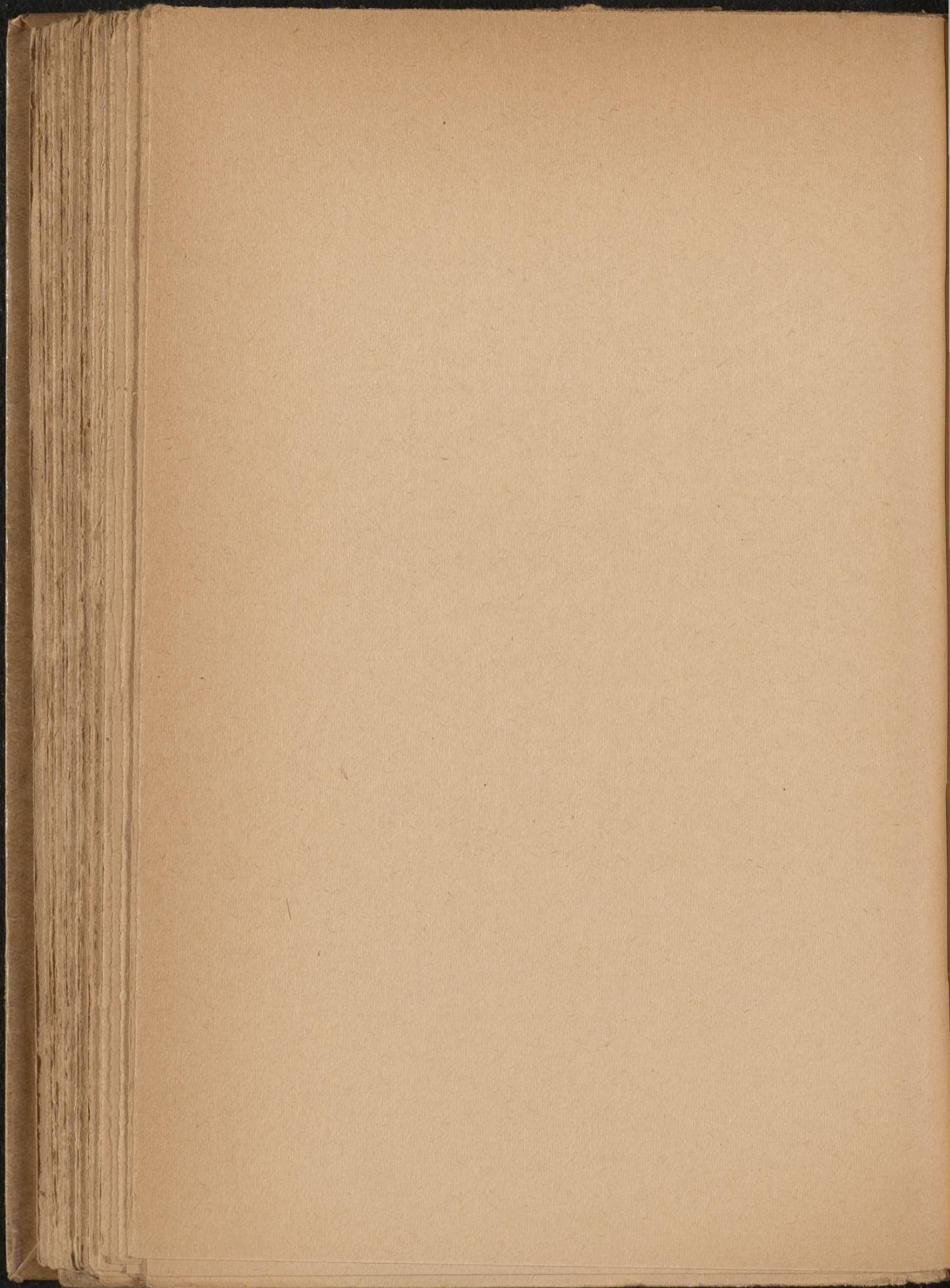
humiliée dont la vieille femme se souvint le lendemain. Le cordonnier, qui eut mal aux dents cette nuit-là, raconta plus tard que Denis joua discrètement des airs sans fin jusqu'à l'aube. La mère et le fils n'entendirent rien. Mais, lorsque Marie-Jeanne entra le matin dans la cuisine, elle trouva sur la table l'ardoise du cabaret sur laquelle une main avait écrit à la craie, en belle ronde, un grand « Merci ». Denis était parti, sans toucher à rien, ni à l'argent du comptoir, ni aux provisions, ni au linge. Jupralle faillit avoir une attaque, mais un premier décilitre l'apaisa, un second l'anima et un troisième le mit dans une colère larmoyante. Ses poings gonflés menacèrent l'ingrat toute la matinée, puis, de nouveau, il se calma un peu. Toutefois, le maréchal se tint aux aguets, une grosse corde nouée au travail de sa forge. Marie-Jeanne attendit patiemment le fugitif une semaine, une deuxième, un mois, s'informant auprès du marchand de porcs, du pouletier, du marchand d'onguents, des mendiants : son fils était assailli par des astres désorbités du matin au soir. Hélas ! on n'avait vu personne, ni sur les routes, ni à la villette. L'ivrogne descendait six fois par jour dans la cave, mais le maréchal n'eut pas à intervenir : un jour que Jupralle tardait à remonter, la vieille alla le trouver la face contre terre, les vêtements collés au sol par le genièvre. Le robinet était

ouvert et le tonnelet à sec. Le cabaret fut fermé, on ne vit plus Jupralle grimacer sur le banc de la cour, jamais plus des airs prodigieux de violon ne voyagèrent dans la maison morte et l'on dut attendre la frairie de septembre pour danser, sans élan, aux minables sons de l'accordéon.



à Monsieur J. P. Bonnami.

LE SENTIER



En ce temps-là, les deux maisons de la colline schisteuse se tournaient le dos. Mais tout les rapprochait : leur solitude, la clarté des jardins à la bonne saison, le pluvieux vent d'ouest en automne, la bise ou le vent blanc d'est en hiver. Les pas des cinq habitants, les trois Jacoris et les deux étrangères, entretenaient le mince sentier qui allait d'une demeure à l'autre. A une portée de pierre de celles-ci, le sol maigre s'inclinait vers la Meuse : souvent la chèvre de Christine y broutait l'herbe inégale entre les sureaux et la tache blanche de la bête était devenue familière aux gens de l'autre côté de l'eau. A trois cents mètres des deux seuils, la terre, léchée et nivelée par les crues du fleuve, était noire et grasse. Une autre colline de schiste cachait les hameaux d'aval, et les ruelles du gros de la paroisse se blottissaient au pied de l'église : on ne voyait que le clocher par la lucarne des Jacoris. Les deux habitations étaient donc vraiment seules sur la hauteur. Deux vieilles maisons de l'ancien temps, allongées et basses, dont les murs neigeux semblaient rajeunir lorsque l'automne dépouillait les arbres de leurs feuilles. Les taches

vertes des portes et des volets et les tuiles rouges des toits leur donnaient le même visage. Au cours des soirées d'été, on vivait, chez les uns ou les autres, des heures de paix et d'oubli : le chœur des grenouilles montait de l'étang voisin, des crapauds sonneurs chantaient dans le schiste tiède, le vent doux remuait l'odeur des roses ou du foin, une étoile filante tombait par-delà un mamelon. Tout avait l'air de prier. Assise sur le banc, Julia, très sage dans ses vêtements clairs, tricotait une écharpe ou une blouse de laine, et, tout contre elle, Médard pelait et polissait un manche de marteau. Ils ne se disaient pas grand'chose parce qu'ils se marieraient probablement vers la Noël et qu'ils auraient ainsi toute une vie devant eux. Les trois vieux immobiles, le dos collé au pignon chaud, oubliant leurs deuils et leurs infirmités, se laissaient bercer, eux aussi, par la douceur du soir. Cela durait depuis deux étés, c'est-à-dire depuis la venue de Christine et de Julia (plutôt peu après : les Jacoris étaient des gens fiers). Les deux femmes arrivèrent un matin du Plat-Pays pour occuper la maison de l'oncle Mauvis. Il avait passé (voilà qui était curieux) le jour même de la Toussaint.

Christine était sèche et un peu voûtée, mais ses yeux restaient clairs dans sa mince figure fanée. Elle ne parlait pas beaucoup (en revanche, elle souriait toujours) et s'habillait de couleurs sombres.

Julia avait les yeux de sa mère, le visage allongé et frais, de fins cheveux noirs que le vent semblait soulever, un rire éclatant suivi presque aussitôt d'un plissement du coin des lèvres, des gestes vifs qui, en ce doux été où l'on n'avait presque rien sur le dos, mêlaient à l'odeur des roses et du foin son parfum de jeune femme. Le père, un marchand de porcs, était mort depuis trois ans. Pas méchant, mais buveur et sans doute pire encore (Christine ne voulait pas dire trop de mal du défunt), il ne leur avait laissé que des dettes. Les deux femmes recommençaient leur vie sur la colline de schiste dans la maison de l'oncle Mauvis : Julia cousait pour les bonnes familles du village. Lorsque les rhumatismes ne le raidissaient pas sur le vieux banc, François Jacoris venait bêcher et semer silencieusement le jardin des étrangères. C'était un homme très distant, qui avait de gros yeux ronds, un visage poli de curé et qui suçait toute l'année de petits morceaux de réglisse. Il devait son léger avoir à une minuscule carrière de grès, serrée entre d'autres biens et qu'un travail fiévreux épuisa rapidement. Il avait eu quelques ouvriers et gardé de ce temps-là des airs et une voix de chef. Au fond, ce n'était pas un méchant homme, mais on ne l'aimait pas beaucoup à cause de sa fierté et de sa dure tête de grès, comme on disait au village. Rosine, sa femme, était aussi

humble qu'une dévote qui va à confesse; visage de vieil ivoire dans un bonnet blanc, l'été, et dans une capeline de laine noire, l'hiver; haute, maigre, les lèvres flétries et pâles marmottant tout le long de la journée, indifférente à ce qui était étranger à sa besogne. Un peu simple sans doute. Elle se vêtait de noir depuis dix ans, c'est-à-dire depuis la mort de sa fille aînée, une belle adolescente emportée par le choléra avec vingt-deux autres villageois, après les grandes crues de mars. Le fils avait les épaules larges et la taille ramassée du père, les mêmes mains énormes, le même visage fermé, une moustache déjà forte. Il abattait chaque jour, dans les carrières du bord de l'eau, une besogne d'hercule, sans hâte et sans accroc : un ouvrier très sûr de lui. La mère en était si fière qu'elle se détachait de la procession pour voir passer son beau porteur de la Vierge, en pantalon blanc et veston d'orléans. Un bon fils, taciturne, mais aimant, fort comme un lutteur de foire et doux comme un agneau. Il avait les yeux rêveurs de sa mère. Cependant celle-ci murmurait parfois avec angoisse :

— Il a la tête des Jacoris : une tête de grès.

Les deux familles aimaient leur solitude. Julia cousait pour les Jacoris et Rosine ramenait du village, dans un petit chariot qu'elle poussait devant elle, les épiceries des deux ménages. On

passait donc la bonne saison dans les jardins et, l'hiver, on jouait des noix aux cartes ou au loto. Sous le halo de la lampe, Julia était vraiment belle. Son visage rayonnait comme une figure détachée d'un cadre (si l'on oublie cette curieuse, brusque et furtive crispation du coin des lèvres) et ses mains blanches (seuls les doigts étaient un peu noircis par les piqûres d'aiguilles), ses belles mains s'agitaient en pleine lumière et sa belle poitrine remuait dans son corsage lorsqu'on riait, tous ensemble, d'une naïveté de Christine ou d'un bon mot de François. Les regards des jeunes gens se rencontraient souvent et le corps de Médard fondait. Bonne nuit. On s'éloignait dans le noir ou sous la clarté de la lune, on se pressait, pourchassé par le vent, la pluie ou la neige, mais les voix se saluaient une dernière fois d'un seuil à l'autre. On habitait une espèce d'île heureuse détachée de la terre. Le matin, vers cinq heures et demie, Médard passait devant la petite fenêtre du pignon, une silhouette blanche se dessinait dans le carré ouvert et un bras blanc, un bras nu, frère du visage nu de Julia, faisait signe. Le jeune homme vacillait comme s'il avait reçu un coup de poing au creux de l'estomac. Mais l'orgueil le raidissait derrière la haie : ce visage et ce bras nus étaient à lui, et, quand on possède de pareils trésors, aussi frais, aussi blancs, on peut briser huit wagonnets de

pierre sans mot dire au pied des hauts rochers, avoir l'air d'écouter, dans les abris fumeux, les carriers bavarder, la poudre tonner, les moellons s'entrechoquer, on peut sentir trembler la terre tout autour de soi. Le soir, Julia était accoudée à la barrière lorsqu'il revenait : les larges yeux inquiets et doux luisaient étrangement dans le visage allongé. Les matins d'hiver, avant l'aube, le petit carré du pignon, était rose et grelottant : la veillesse vivait derrière la vitre gelée. Elle réchauffait Médard, le froid était soudain moins vif et moins cuisantes les mains. Il en serait ainsi pendant quelques mois encore, puis Médard prendrait Julia dans ses bras et il en tremblait déjà comme une feuille, car il était resté sage, et, de son côté, Julia devenait blême lorsqu'il lui caressait la main ou l'oreille. Il ne lui avait baisé la joue qu'une seule fois, en revenant du pardon où ils avaient dansé. La nuit était tiède, une chanson sourdait du fond du village. C'était très doux et très triste. Les yeux de Julia devinrent vastes comme des étangs dans son visage pâli. La chanson disait :

— *Rappelle-toi le vert bocage, parfumé de lilas fleuris...*

Or, un soir pluvieux d'automne, le marchand de tabac en poudre qui descendait une fois par mois du Plat-Pays, en long sarrau bleu et son sac du cuir au dos, remarqua avec surprise que la

maison des Jacoris semblait vide et que la porte de Christine était fermée. Le lendemain matin, Médard ne prit pas le sentier, mais il se fraya un chemin à travers les bureaux et directement descendit vers la Meuse. Le soir, il regravit la colline de schiste : ce fut désormais son unique route. Il dut, çà et là, arracher un arbuste ou détacher une dalle mobile, mais ses souliers ferrés tuèrent bientôt les herbes qu'affaiblissait l'arrière-saison. Déjà, le nouveau sentier était visible et, d'ailleurs, de l'avoir créé lui-même, Médard l'eût suivi les yeux fermés. Les ouvrait-il? Oui, car, un matin, devant lui, Christine vint s'agenouiller, pareille à une femme de calvaire. « Devait-elle l'étouffer? » disait-elle. Le masque clos du jeune homme se détourna pour regarder fixement les pointes de ses gros souliers auxquels l'apparition inattendue n'avait pas fait rater un seul pas. L'homme brisa ses huit wagonnets de pierre au cours de la journée. Le feuillage des arbres cachait encore la maison morte des voisines, mais, un autre matin, en suivant le vol d'un grand oiseau de passage, Médard vit une silhouette dans le petit carré du pignon : un maigre profil de femme vêtue de clair. Christine revêtait donc les blouses de Julia? Un troisième matin où le jour s'attardait au-dessus du brouillard, une autre suppliante que Médard ne reconnut pas tout de suite, une autre suppliante, au visage pâle et tordu

par une prière muette, poitrine fondue, yeux immenses, mains nouées, vint se mettre à ses pieds et ses pieds s'écartèrent de l'apparition et le portèrent plus loin. « Je n'ai péché qu'une seule fois, Médard! Une seule fois! » criait-on. Ce jour-là, il brisa cinq wagonnets de moellons malgré la pluie et la chute perfide des pierres. Depuis lors, il ne rencontra plus personne sur son chemin et l'obscurité de l'hiver enveloppait les deux maisons, le matin et le soir, lorsqu'il suivait son sentier. Il n'alla plus à la messe le dimanche : il ne vit plus personne. Les Jacoris étaient des têtes de grès et la douce Rosine le savait bien depuis vingt-cinq ans. L'hiver touchait à sa fin et un peu de clarté surprenait encore Médard quand, au retour, il se glissait entre deux sureaux, à vingt mètres de sa maison. Un soir, sa mère, vêtue de sa plus belle robe noire, l'attendait sur le pas de la porte et sa voix eut une netteté singulière, et ses courtes phrases furent aussi froides que des dalles de schiste.

— Mon fils, votre souper est prêt. Elle est morte. Sa gamine est venue l'embrasser avant qu'elle ne ferme les yeux. Elle a passé en prononçant votre nom. Ce n'était plus qu'un squelette. Bon appétit.

A petits pas d'aveugle, l'annonciatrice enfilait le sentier moussu qu'on avait condamné depuis

deux mois. Le jeune homme ne toucha pas au souper. Il pendit son bidon et sa musette à la poignée d'une porte, salua l'ombre du père arrondie à côté du poêle, ressortit et marcha jusqu'au bord de la colline. Immobile, les pouces accrochés aux poches de son pantalon, on l'eût pris, dans la nuit qui tombait, pour un vieux saule. Derrière lui vivait une fenêtre de la maison de Christine, mais il ne la vit pas. A l'aube, lorsqu'il descendit son sentier, Rosine, pâle et frileuse d'avoir veillé la morte, reprit, une fois encore, le petit chemin qu'on avait abandonné. Les jours passèrent. L'homme, matin et soir, élargissait sa morne conquête, se débarrassant d'un jet de sureau ou d'une ronce, écartant une feuille de schiste. Les soirées étaient interminables et silencieuses. Le père sommeillait entre deux dialogues laconiques : on parlait des chantiers de calcaire. Rosine, hautaine comme une vieille reine (on ne la reconnaissait plus et François baissait les yeux lorsqu'elle rentrait), Rosine revenait enfin, la bouche close (au vrai, ils avaient peur tous deux qu'elle ne l'ouvrît), après avoir passé la soirée chez la voisine. Médard allait se coucher tôt et se levait de même. Il partait avant l'heure pour nettoyer sa « taille » au pied du rocher et, le dimanche matin, il se rendait au bois proche, y cherchant des manches d'outils. L'après-midi, de temps en temps, on

entendait, derrière la haie, tousser Christine ou rire un enfant. Enfin, un soir clair de février, Médard rencontra un troisième personnage au bout de son sentier : une fillette, haute comme une botte dans son tablier de satin noir, qui cueillait des fleurs de pas-d'âne au pied des sureaux. Un miracle, cette enfant : une Julia toute menue, aux yeux immenses et luisants, aux cheveux fous. Médard s'arrêta, raidi, pareil à une statue de collégiale, sa large poitrine emplit sa vareuse étirée, ses épaules se relevèrent, sa tête pendit sur son foulard à pois et il poussa un si gros soupir que l'enfant bondit comme une sauterelle derrière un buisson et s'enfuit. Rosine attendait quelqu'un sur le pas de la porte et, de sa voix nette, elle dit :

— Mon fils, la table n'est pas encore mise. Je vais rappeler votre père : il blanchit les murs chez Christine.

Le nouveau sentier prenait vraiment une allure décidée. Des sureaux et une énorme clématite avaient disparu, le schiste était nu là où se hâtaient les souliers ferrés de Médard : plus haut, une Julia, si étrangement menue dans son tablier noir, jouait avec la chèvre. Le jeune homme s'attardait pour la regarder, mais sans cesser de marcher, et, durant toute la soirée, les deux énormes poings ne quittaient plus les tempes de grès. A huit heures, tout le monde était au lit. Médard n'avait jamais revu

le jardin de Christine, mais le dimanche que la femme repartit vers le Plat-Pays en emmenant la fillette, il alla se cacher derrière les saules de l'étang d'où il aperçut le chariot roulant sur la grand'route. Deux taches vivaient sur un traversin, entre les chaises, à l'arrière du véhicule. Il faisait bon : l'été allait venir, et de nouveau le parfum du foin et des roses caresserait la colline. Lorsque le chariot se fut effacé au tournant du chemin, Médard partit vers le bois et ne revint que le soir avec six manches d'outils qu'il avait pelés et polis avant de rentrer. Son haleine sentait l'alcool, mais ni François ni Rosine ne soufflèrent mot. Le sentier fut bientôt encadré de hautes herbes. Patiemment, deux fois par jour, l'homme raffermissait sa conquête. Rien ne le détourna de son itinéraire : ni le grand vent d'ouest qui enlevait les tuiles et les jetait à la volée dans les jardins, ni l'amoncellement de la neige sur les deux coteaux du bord de l'eau, ni le gel perfide qui faisait luire le schiste, ni même le brouillard qui obligeait Médard à marcher à quatre pattes sur les dalles humides. Il allait abattre sa besogne d'hercule aux carrières, buvait deux ou trois petites gouttes dans un cabaret du rivage, rentrait sagement le soir et ne s'occupait pas des nouveaux voisins qui avaient acheté la maison du vieux Mauvis. Il passait la soirée à lire des livraisons illustrées que lui avait données

autrefois le maître d'école, et à savourer deux ou trois autres petites gouttes. François était au lit et Rosine dodelinait de la tête sur ses raccommodages.

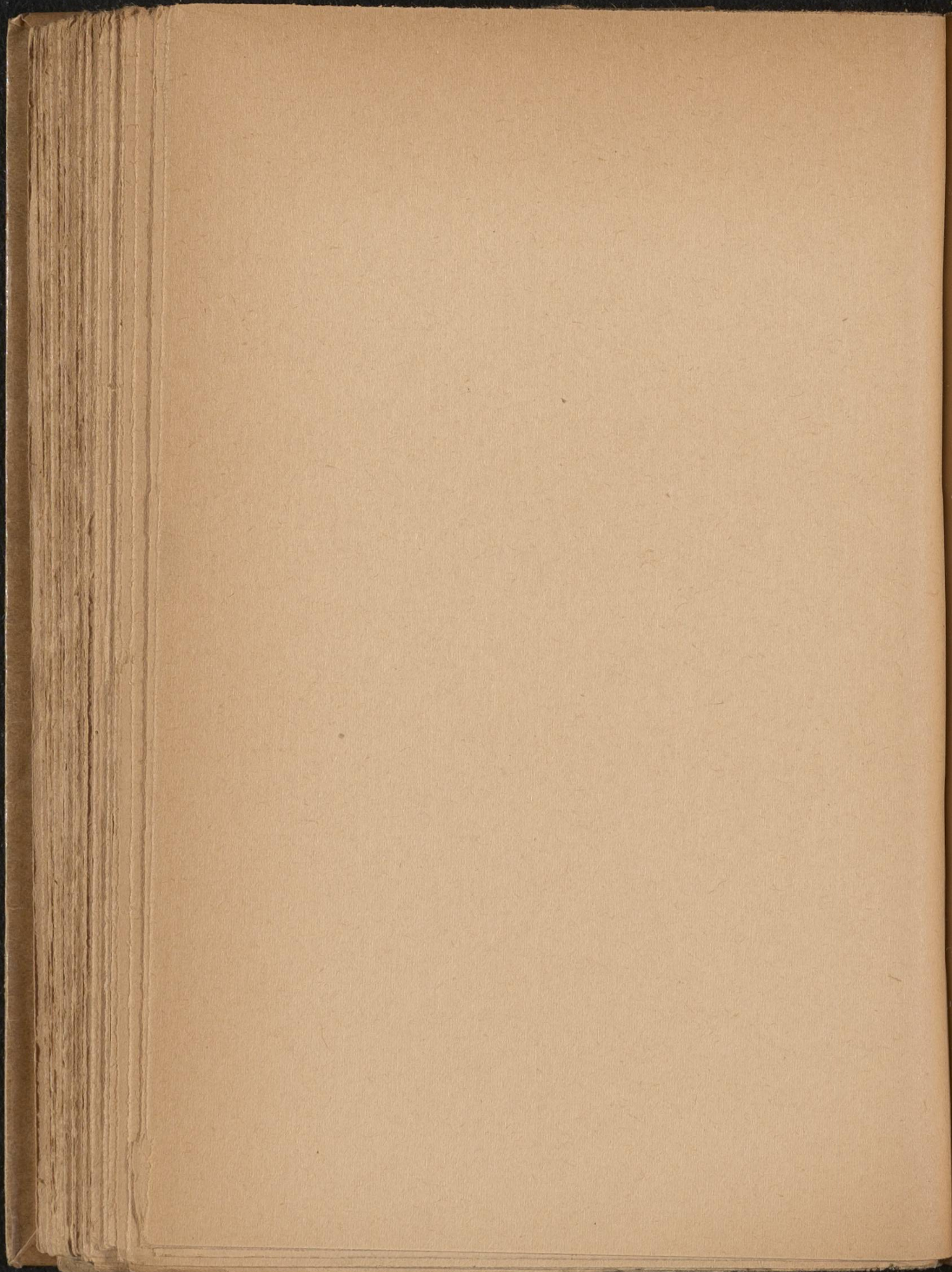
Un été, Médard prit une pioche et élargit un peu son sentier, là où le schiste avait résisté à ses souliers ferrés. La mort de son père, culbuté par un coup de sang, arrêta sa besogne, mais il la reprit au lendemain des funérailles, bien que Rosine eût décidé qu'il n'irait plus aux carrières. Ce fut elle qui commanda désormais : son fils avait toujours l'air de dormir. Il jardinait, il laissait grandir la haie qui cachait déjà le pignon de l'autre maison, s'entourait d'animaux : un chat, des tourterelles, puis un écureuil. Mais, chaque jour, vers le soir, il descendait son sentier et le remontait une heure après. Il avait bu. Cependant Rosine n'eut jamais à se plaindre de lui : il était aimable et il écoutait volontiers bavarder sa mère, sans lui répondre, le visage absent. Des années passèrent, mornes et vides. Médard était déjà un «vieux jeune homme» lorsque Rosine mourut. Il alla veiller de nouveau, pareil à un saule, sur le bord de la colline, puis il but trois jours de suite dans les cabarets du village. L'alcool ne lui dénoua pas la langue. Un cousin et sa femme (un ménage sans enfant) vinrent habiter la maison : Médard fut leur pensionnaire, effacé, distant, silencieux. Ils ne surent jamais

si Jacoris connaissait fort bien leurs visages. En revanche, on le surprenait parfois qui parlait aux poules ou aux tourterelles. Ses hôtes ne cessaient d'ailleurs de se louer de lui. Si l'homme buvait un peu, jamais il ne se rendait malade. Une nuit cependant (la vieille de la Sainte-Barbe) il dut gravir son sentier à quatre pattes. Il ne gelait pas, il n'y avait pas de brouillard, mais Médard s'était soulé et il hoquetait dans la nuit, dit-on le lendemain : « *Rappelle-toi le vert bocage...* » Il n'avait sans doute retenu que cette phrase de la chanson car il n'alla jamais plus loin. Ses hôtes l'attendaient anxieusement, il s'excusa avec humilité et se coucha sans manger. Le lendemain, à coups de pioche, il enlevait un sureau et redressait son sentier. Il avait vieilli, il ne souriait jamais, il ne se rasait plus qu'une fois par mois et son masque de pierre semblait maigrir sous sa barbe grise. Il prit froid un soir d'été que l'orage le trempa dans la campagne, cracha ses poumons pendant deux semaines, pria, une fois par jour, le cousin d'aller entretenir le sentier (« mon calvaire », disait-il avec un sourire décharné) et mourut en murmurant au curé : « A chacun son tour. Ce n'est que juste, n'est-ce pas, monsieur le curé ? » Il avait vraiment l'air content de s'en aller. Il laissait à ses parents tous ses biens : la maison et quinze mille francs, une petite fortune. Il laissait aussi (c'est pourquoi on

ne l'a pas oublié au village et que son histoire est venue jusqu'à nous), il laissait son nom à la pied-sente Médard qui est devenue, depuis la guerre, la rue Médard, le long de laquelle s'égrène un cha-pelet de maisons neuves et gaies.

à Monsieur Désiré Denuit.

LE HAMEAU DES VIGNES



On ne vivait plus et le village était presque vide d'habitants : depuis un demi-siècle, le malheur pesait sur le pays. D'abord, la peste le ravagea et le vieux registre de la cure recueillit pendant un an, pêle-mêle, des noms de solides paysans, de vieillards, de jeunes femmes, d'enfants, morts de la contagion, comme on disait en ce temps-là. Puis la guerre avait volé des adolescents de la commune : les uns étaient tombés en Alsace et en Lorraine, les autres dans le Palatinat en luttant contre Mansfeld le Bec-de-Lièvre, ou bien encore en Espagne et à Rocroy. La région était épuisée : après les Hollandais, les Allemands avaient pillé les entours de Huy et, depuis neuf ans, les Français ne quittaient guère les collines de la Meuse. On ne savait plus pourquoi ni pour qui l'on se battait, en confondait les noms des aventuriers et des villes saccagées et l'on avait vu Condé, une canaille, lutter successivement pour, contre et pour la France. Bref, des régiments espagnols, composés de coquins à demi

nus et mourant de faim, passèrent un matin, faisant main basse d'un côté et rafle de l'autre; la semaine d'après, les Français arrivèrent et s'installèrent dans tout le pays. Depuis neuf longues années, les soldats de Louis XIV dépouillaient les paysans, leur volaient femmes, jeunes filles, blé, vin, bêtes. On retrouvait des cadavres de villageois dans les bois et les chemins creux; des chaumières brûlaient çà et là; seuls des convois de caissons animaient encore les routes; les boulangers ne cuisaient plus que pour l'occupant, on mangeait du pain de sarrasin et des pommes de terre auxquelles les crapoussins, comme on appelait les Français, ne touchaient pas. En revanche, les étrangers bruyants et railleurs ne laissaient pas une poignée d'avoine ou de fèves sur leur passage. Tout cela finirait mal un jour. En attendant, des nuées de mendiants erraient dans la contrée, les loups sortaient chaque hiver des forêts et rôdaient autour des villages, les nouveau-nés ne vivaient que quelques mois, la région mourait. Le révérend Jean-Baptiste Mathoz, le curé, disait :

— Le Jugement et le Châtiment sont peut-être proches. La terre a mérité de tomber en poussière.

Dans l'entrefaite aussi, une gigantesque et tenace comète surgit du fond des cieux, se dirigea vers le soleil, s'en éloigna et disparut. Elle avait terrorisé le pays durant quatre mois, mais les

armées ne s'inquiétaient pas des signes célestes, et, comme des paysans défendaient parfois leurs biens, les crapoussins commirent les pires forfaits : dans un village du Namurois, ils mirent, dit-on, un petit enfant en broche, et une jeune fille, forcée par sept cuirassiers, se jeta dans un puits. On enterrait parfois un soudard tué à coups de fourche, mais aussitôt un villageois accroché à son noyer semblait méditer sur les cendres de sa maison. Des femmes mouraient au cours d'enfitements prématurés, des adolescentes cachaient comme elles pouvaient leur honteuse maternité, on étranglait des nouveau-nés, et bientôt les arbres des grand'routes plièrent sous le poids des pendus. Or le village où vivaient les Waleffe méritait un meilleur sort. Il était composé de braves gens, courageux et sédentaires, ne demandant que paix et peu. Des carriers, des mineurs, des vigneron, des vanniers, des paysans qui, depuis cinquante ans, s'attelaient eux-mêmes à l'araire. Les carrières donnaient une pierre au grain très fin qui était réputée dans toute la vallée de la Meuse; les mines de zinc et de plomb alimentaient les forges de Huy; les vignobles couvraient toute la colline de schiste; des osiers des marais on tressait les hottes des carriers, des mineurs et des vigneron. Misère! depuis neuf longues années, le charroi n'était plus sûr : on volait les chevaux des rouliers; le batelage était mort, les champs à

l'abandon et, un soir de mars, pour se chauffer, les Français arrachèrent la bonne vigne des coteaux. Jacques Waleffe avait dit publiquement :

— Les crapoussins me la payeront.

C'étaient là de terribles paroles qu'on exprimait parfois à voix basse, mais Jacques Waleffe les avait dites devant témoins et l'homme ne parlait jamais à la légère. Tonnerre de Dieu! on avait tué sa vigne, sa belle vigne, célèbre dans toute la région et sur laquelle il s'échinait depuis vingt ans en compagnie de sestris filles et de leurs enfants. Sa vigne de raisin rouge accrochée farouchement au coteau quadrillé de belles pièces bombées. Mais c'était sa propre existence qu'on venait de détruire! La nouvelle faillit lui faire perdre la tête dans le minable estaminet du bord de l'eau où il était entré pour s'asseoir quelques minutes. Il ne voyait plus les visages du cabaretier et de sa femme, mais la danse des pelles de bois et des jambes rougies, la liqueur qu'on examinait à la grande lumière du jour et qu'on respirait avant de la goûter. Au cours des matinées de gel, la vigne pleurait et les boutons mordus tombaient sous une chiquenaude. La grêle meurtrière s'abattait sur les carrés : qu'en resterait-il? Après les journées sèches de l'été, un orage gonflait tout à coup les grappes malades. C'était là vraiment la vie de la vigne : anxieuse à la fois et joyeuse. Les vendanges? le verre? le

tonneau? la bourse de cuir gonflée de florins? Non! non! non! Jacques Waleffe ne connaissait que le coteau : le reste ne l'intéressait pas. Il avait vieilli en s'agenouillant entre les ceps blanchis à la chaux, en faisant la chasse aux chenilles, en écoutant le chœur mélancolique des grenouilles aux jours de pluie. Tonnerre de Dieu! Il n'y avait donc plus de justice. Le pays était plein de braves gens qui voulaient travailler et des malandrins, vêtus comme des saltimbanques, venaient, chez nous, tuer le travail. Il n'y avait plus de justice... Vous souvenez-vous? La peste avait enlevé toute sa famille en 1636 : il avait douze ans à cette époque. Il cultiva la vigne paternelle sous la direction d'un oncle. En 1674, sa femme était morte de saisissement un soir que des rôdeurs allemands, venant de Huy, pillaient le hameau. Il lui restait ses filles et deux beaux-fils qui, le lendemain de leur mariage, avaient quitté la mine pour servir la vigne. Une pierre avait tué le troisième à la carrière... Vous souvenez-vous? Jacques Waleffe, qui ne disait jamais grand'chose, racontait puérilement son histoire au cabaretier et à sa femme, qui la connaissaient. C'était un soir gelé de mars, l'homme revenait de Namur où il avait fait un marché de quelques aimes. Il parut prendre à témoins le cabaretier, sec comme un pendu dans ses vêtements gris, la cabaretière, énorme, malgré la famine, dans

sa longue robe déchirée, la table, les escabeaux, le broc en terre vernissée qu'il tenait à la main, la chandelle de suif plantée dans une motte d'argile, le foyer où crépitaient des estocs, et il répéta en sortant :

— Les crapoussins me la payeront.

Il se retrouva sur le chemin froid et ses bottes martelèrent le sol gelé. Brusquement, un autre homme venait d'entrer dans ses vêtements de travailleur sage, vaillant et pieux : un grand-oncle qui avait été la honte de la famille, une mauvaise tête qui n'aimait ni l'autorité ni le travail, un errant qui devint tour à tour colporteur, bateleur, faux lépreux et eut une fin tragique : il fut égorgé par des maraudeurs au cours d'une rixe dans un estaminet mal famé de Huy. Ce soir-là donc, l'oncle Servais, au long nez ricaneur, venait de s'introduire dans les vêtements de Jacques Waleffe, et, cinquante ans plus tôt, on eût salué le vigneron d'un : « Bonsoir, Servais! », tant la ressemblance des deux hommes était frappante. Cependant le petit-neveu avait tenu bon : il résistait chaque jour que Dieu donne à l'appel du vagabond mort. Mais les crapoussins venaient d'assassiner la bonne fée du paysan : sa vigne. Tout s'en allait à vau-l'eau sous les pas du villageois... Tonnerre de Dieu! Au tournant de la route une silhouette grelottante apprenait à Jacques Waleffe que Materne Dubuis-

son, l'époux de Marie l'aînée, avait été bâtonné par les Français, qu'on avait tiré sans l'atteindre sur Jean-François Jacoris, le second des beaux-fils, et que sa petite-fille Marguerite (seize ans) s'était enfuie pour échapper à un cuirassier qui voulait lui faire violence. Tout cela parce que Materne et Jean-François avaient défendu la vigne. Tonnerre de Dieu! Sur la route gelée, l'oncle Servais gesticulait dans la camisole de laine de Jacques Waleffe. Au seuil de la dernière maison du hameau, le vigneron sut que Jean-François avait été tué d'un coup de mousquet : le vieux chancela et les gens le firent entrer chez eux. A la lueur d'un bout de chandelle, ils s'aperçurent que l'homme claquait des dents et que son visage était pâle comme de la chaux. On lui fit boire un verre de genièvre, un second, un troisième. En même temps que la liqueur, l'âme de l'oncle ranima le vieux. « M'avez-vous tout raconté? » demanda-t-il aux trois ombres qui l'entouraient et restaient penchées sur sa chaise. La voix d'Arnold Limage dit : « Nous vous avons tout raconté, Waleffe. » Le vieux se mit debout et éleva le chandelier d'argile au-dessus de sa tête : « Jure-le-moi, Limage. » La maigre face barbue du carrier s'ouvrit pour murmurer que Marguerite avait été forcée par un cuirassier, mais que désormais il n'avait rien caché de ce qui s'était passé. Marguerite! Bon Dieu!... Il n'y avait plus

de Bon Dieu! Jacques Waleffe demanda une dernière goutte et remonta vers le hameau des vignes. Son dos s'était redressé dans sa grosse camisole et son bâton s'impatientait à ses côtés : l'oncle Servais tout craché. C'était donc un jeudi de mars 1684. Le vent blanc qui venait de l'est était tombé avec le soleil. Chaque soir, une première étoile montait à l'horizon, puis, plus bas, à une longueur de main, une seconde étoile, puis, à une seconde longueur de main, la lune. Il gelait depuis une semaine : la Meuse charriait des glaçons.

En ce temps-là, aux carrières, on sapait le rocher au ras du sol, on consolidait provisoirement la masse de pierre à l'aide d'étauçons, puis on mettait le feu à ceux-ci et, vers le soir, tout le flanc du rocher s'écroulait sous un filet d'étincelles. Mais les corneilles, qui vivaient dans les fissures du roc, avaient observé les carriers et, avant le premier craquement, elles désertaient brusquement leurs trous pour regagner les bois de l'autre rive. Le phénomène était vraiment curieux : les vagues craillantes des oiseaux annonçaient aux villageois que la terre allait trembler. Ce fut ainsi que la maison de Jacques Waleffe se vida. Un matin, une caravane quitta le hameau des vignes : elle était composée de Materne Dubuisson (un bras en écharpe et une manche flottante), de sa femme et

de ses trois enfants; de la veuve de Jean-François et de ses deux enfants (elle en attendait un troisième); de la veuve de Pierre Mélart et de ses trois enfants. Quatre brouettes emmenaient les coffres des exodes affolés et un bébé de quelques mois, et chacun de ceux qui ne poussaient pas un véhicule portait un sac, sauf une fillette d'une huitaine d'années qui serrait contre sa hanche fragile un léger panier. La famille avait confié ses meubles aux voisins. Elle s'en allait au pays de Liège et n'en disait pas plus. Le vieux resta seul deux ou trois jours dans la maison vide, en vigie à l'une ou l'autre baie de la façade, mais il ne mit jamais les pieds dans la vigne dévastée, et, un jour, on s'aperçut qu'il était parti. Une semaine plus tard, une autre chaumière fut abandonnée par les Chaneux : la femme et les deux fillettes s'en allèrent aussi au pays de Liège. Gilles Chaneux rôda quelques jours dans le village, puis il disparut à son tour. Son fils aîné, qui n'avait que vingt ans, avait été pendu par les Français l'année d'avant : une mystérieuse histoire de femme dont on ne sut jamais le fin mot. Léonard Godille partit en compagnie de Gilles : il n'avait rien à léguer aux voisins, car sa maison avait été brûlée deux mois plus tôt. Ses trois filles gagnèrent, elles aussi, le pays de Liège.

— C'est mauvais signe, disait-on au village, où

l'on se rappelait d'autres exodes à la veille des jours de malheurs.

On apprit encore qu'une cabane était vide au hameau forestier : au cours de l'hiver, le père avait été éborgné par un crapoussin. On vécut dans l'angoisse, et d'autres familles songèrent à se réfugier au pays de Liège. On voyagerait la nuit, d'un bois à l'autre, en évitant les maudites ruches qui bourdonnaient autour de Huy. Il y avait de bonnes gens partout qui, pour un florin, vous indiquaient les meilleurs chemins... Mais, un matin, un messager (maigre, barbu, la blouse déchirée) descendit jusqu'au village : à l'aube, un cuirassier avait été tué d'un coup de mousquet dans la campagne, les troupes visitaient les maisons du bord de l'eau et enlevaient les haches et les fourches. Les Français ne gravirent pas la colline, mais, trois jours plus tard, la disparition d'un second cuirassier dont le cheval errait le long du fleuve, cette disparition amena toute une bande de crapoussins au hameau des vigneron. L'officier hurlait, les bottes collées aux flancs de sa monture, la plume rouge de son chapeau s'agitait au vent et la dentelle sale de ses poignets grelottait au bout de ses bras tendus. Les visites ne donnaient presque rien : un tranchet, un pot de miel, une pioche, un kilo de saindoux, un louchet, quelques bouteilles de vin, une faucille. Les étrangers sentaient la sueur et l'écurie. Finale-

ment, deux soldats chassèrent de sa maison le révérend Jean-Baptiste Mathoz : visage blême et fier, soutane luisante, chapeau verdi, sabots neufs. Le pasteur colla, avec de la bouillie, sur le pignon de la cure, une affiche écrite de sa main :

— *L'habitant chez qui l'on aura trouvé un mousquet sera pendu. Item sera pendu l'habitant qui sortira de sa maison après six heures du soir...*

De vieilles terreurs, ignorées des paysans mais qui vivaient en eux depuis des siècles, fermèrent toutes les portes du gros de la paroisse et les Français emportèrent leur maigre butin sur le dernier chariot de la ferme auquel ils avaient attelé deux vaches squelettiques qui ne revinrent point. Le village jouit enfin de quelques jours de répit. Du dehors, ni vent ni nouvelles. On n'avait guère le cœur à l'ouvrage, mais il fallait bien manger : on sema donc les jardins. Or, dans l'entrefaite, les troupes se mirent à la recherche d'un troisième cuirassier qui venait de disparaître et le révérend Jean Baptiste Mathoz fut pris en otage. C'est ainsi que, pendant une semaine, le clocher resta muet et l'église vide. Le curé de la paroisse voisine fut emmené au camp, lui aussi, et la cloche du hameau forestier se tut quelques jours. Quel affligeant printemps on vécut cette année-là ! Tout verdissait cependant autour des chaumières silencieuses. Un

beau matin vermeil (l'horizon était rose comme aux jours de grâces), on apprit une surprenante nouvelle : les brigands, comme disaient les Français, étaient Jacques Waleffe, Gilles Chaneux, Léonard Godbille et le borgne Lémont. Qui les avait dénoncés? On raconta plus tard qu'eux-mêmes avaient donné leurs noms à des pailles qui rôdaient autour du camp. En tout cas, le soir, une nouvelle affiche annonçait que serait pendu quiconque donnerait nourriture ou asile aux sus-nommés et les deux maisons abandonnées brûlaient sur le coteau : celle de Waleffe laissa un grand trou à l'horizon. On vécut une nuit terrible. Qu'avait-on fait au Bon Dieu? Depuis un siècle, on n'avait plus eu cinq années de répit. Les Hollandais, qui dévastaient les églises, revêtaient les habits sacerdotaux, volaient et pillaient, n'avaient pas été plus cruels que les Français. Où aller? La guerre crépitait et fumait sur tout le pays et, depuis la bataille de Neerwinden, c'est-à-dire depuis l'été, les crapoussins isolaient la colline et la vallée du reste du monde. Enfin, le curé revint et, sous la surveillance de deux soldats goguenards, colla une troisième affiche :

— *Une récompense de cent florins par tête sera donnée à quiconque amènera, vifs ou morts, au camp de Marsine, les nommés Jacques Waleffe,*

Gilles Chaneux, Léonard Godbille et Corneille Lémont...

Pour qui les crapoussins prenaient-ils les gens? Cependant, un matin pluvieux de dimanche, en allant à la messe, les villageois aperçurent un pendu accroché au tilleul de la place communale. On se hâta pour ne pas le voir : il était hideux. C'était Lémont, très reconnaissable à son œil meurtri. Il pleuvait sur lui, ses cheveux étaient trempés, ses vêtements collés sur sa maigreur et l'eau tombait goutte à goutte de ses pieds nus. Sa langue était déjà toute noire. De sa fenêtre, le boulanger avait assisté à la pendaison, au premier chant du coq de la ferme : dans le parvis de l'église, il raconta qu'on n'avait pendu qu'un cadavre et le curé ajouta que Lémont avait été tué, puisque sa veste était toute rouge dans le dos. On pria à l'intention du mort, sans même murmurer son nom; après l'office, on réunit quelques liards pour lui acheter deux chandelles de cire neuve et on prit un chemin détourné pour ne pas revoir le malheureux. Le temps se remit vers midi et le pendu ressua tout doucement. Le village parut vide toute la journée. On n'entendait ni meuglements, ni grognements, ni bêlements, car il n'y avait plus ni vaches, ni porcs, ni moutons dans la région. Seuls, quelques oiseaux chantaient. Le soleil se coucha derrière des arbres en fleur. Il était très beau et le

pauvre Lémont semblait le regarder prudemment comme s'il lui eût été désormais interdit de contempler une belle image familière. Un temps superbe pour la saison : il fallait vraiment être maudit de Dieu pour faire la guerre en ce mois d'avril 1684. Le soir était venu, mais des merles sifflaient encore dans les branches. On perçut le hennissement d'un cheval : trois cavaliers se balançaient par dessus les sureaux de la route. Le silence. Trois ombres gravissaient aussi à quatre pattes la colline des vignobles. Elles s'arrêtèrent à mi-chemin. Deux étoiles avaient surgi de l'horizon à une longueur de main l'une de l'autre. La lune les avait abandonnées : seul, un croissant jaune montait au-dessus des bois de la rive droite. Une patrouille de six cavaliers s'allongea sur la mince route schisteuse et plus rien ne bougea au village, sauf les silhouettes identiques des cuirassiers.

La nuit du lendemain fut moins tranquille, car les mousquets déchirèrent le silence des campagnes et, à l'aube, quatre paysans bondirent de leurs lits : des coups martelaient les portes de leurs maisons. Six cavaliers conduisirent les villageois grelottants à travers les champs ensevelis dans le brouillard humide. Derrière un talus de scories gisait le corps de Godbille, une poignée de terre dans chaque main, la bouche meurtrie, les moustaches blondes pleines de sang. Il était déjà tout froid. Sur l'ordre

des soldats hurlants, les quatre villageois chargèrent le cadavre sur leurs épaules, redescendirent jusqu'à la place communale et, brusquement trempés de sueur, pendirent le pauvre Godbille aux côtés de Lémont qui commençait à sentir. Quelques journées anxieuses et mornes s'écoulèrent, puis, un matin les gens de la place s'aperçurent que les deux suppliciés sur qui les moindres rayons de soleil, heureusement fort rares, attiraient des nuages de mouches, que les deux « enfants perdus » avaient disparu, et une autre nouvelle fit bientôt le tour du village : le chantre avait découvert le cadavre d'un cuirassier à la lisière du bois. Une famille affolée chargea ses hardes et son coffre de cuir sur une brouette et s'en alla vers Namur. Les Français ne se montrèrent pas ce jour-là, ni le lendemain; mais, le surlendemain, soixante grenadiers bleus et rouges envahirent la colline, en chassèrent les habitants, les rassemblèrent sur la place, les laissèrent à la garde de vingt baïonnettes et fouillèrent les maisons de fond en comble. De pauvres haillons et de pauvres meubles voletaient ou gisaient dans les jardins et les cours, et les balles d'avoine des lits couvrirent bientôt le coteau. L'officier des cuirassiers arriva dans l'entre-temps. Il était visiblement ivre. Affaissé sur sa monture, les bottes vacillantes, l'écume à la bouche, il hurla la grande menace :

— Pour une seule blessure à un seul soldat du Roi le Bien-Aimé, le village sera rasé par les boulets et les habitants pendus jusqu'au dernier des enfants aux arbres des chemins...

Le soudard avait pour visage une sorte de hure de sanglier qu'on n'oublierait pas de sitôt dans la commune. La cure et sept maisons flambèrent : c'était le 17 mai. Le lendemain, dix familles abandonnèrent furtivement la paroisse. La mort pesa quelques semaines sur la région. Mais Waleffe et Chaneux se tenaient tranquilles; de leur côté, les cuirassiers s'en allèrent, vers Vinalmont, dit-on, et ils furent remplacés par des mousquetaires dont on n'eut pas trop à se plaindre. Puis l'automne vint avec ses lourdes pluies, et l'hiver avec ses rafales de neige. On se chauffa comme on put de la maigre terre-houille que couvrait la colline et l'on mangea plus de navets que de pain. Le sur-saut de révolte qui avait animé la paroisse s'apaisa. On ne se plaignait même plus, on s'habitua aux vexations et aux sévices. D'ailleurs, le village était devenu si pauvre que, pendant des années, alors que les environs de Huy étaient patiemment dépouillés, les Français ignoraient les maigres champs qui, timidement, verdissaient les coteaux de schiste. On connut enfin un bon colonel au camp de Marsine : un fils de paysan, racontait-on. Un malandrin de sa troupe qui avait assassiné une

jeune femme fut jugé et fusillé le lendemain. Quelques bêtes (des porcs surtout) réapparurent sur la colline et les Français payaient le saindoux aux villageois. Les étrangers s'attardaient parfois dans les maisons : ils étaient bavards et vantards et les paysans taciturnes se contentaient de hocher la tête lorsque les vagabonds racontaient l'un ou l'autre épisode d'une bataille célèbre. Parfois aussi, le soir, les loques d'une chanson mélancolique traînaient par-dessus les osiers ou les sureaux : « ...*Rataplan, rataplan, plan plan plan... D'avoir femme si belle... Si tu voulais me l'accorder... Je me chargerais volontiers d'elle... Rataplan, rataplan, plan plan plan...* » Qu'étaient devenus Waleffe et Chaneux ? On reparlait enfin de leur histoire et, en grandissant, les enfants connurent les visages des disparus, leurs gestes, le son de leur voix, comment ils marchaient et s'habillaient. La tombe du borgne Lémont et de Godbille, que le curé avait enterrés secrètement au cimetière, était fleurie chaque année à la Toussaint. Sur les routes, une armée succédait donc à l'autre. En 1689, le canon tonna vers Huy où les Liégeois étaient arrivés. Puis, par un beau soir de mai, le ciel devint tout rouge au bout de la Meuse : les Français avaient mis le feu à la ville. Namur brûla à son tour sous le bombardement. On se cachait derrière les sureaux, et la campagne marécageuse du bord

de l'eau qu'on avait disputée autrefois aux osiers, les marais n'étaient plus visités que par les oiseaux. On embellissait la légende de Waleffe et de Chaneux :

— Ils ont abattu trente-deux cuirassiers. Waleffe était fort comme un chêne et Chaneux rapide comme un lièvre.

On remuait la terre, on la hersait à l'aide d'une échelle, on la semait, on coupait le blé à la faucille, on battait la récolte au fléau, on la vannait au vent. Un dur et patient travail. Mais le village ne se relevait point et il restait obstinément gris. Les Français affamés et déguenillés se hâtaient de traverser le coteau funèbre. On annonça enfin la venue des Alliés. La délivrance? De nouvelles rougeurs balayèrent la colline condruzienne : les Alliés, eux aussi, avaient mis le feu à Marchin. La malédiction pèserait donc éternellement sur le pays. Namur trembla de nouveau sous la pluie des boulets français, des centaines de cavaliers passaient sur l'autre rive de la Meuse et des dragons vinrent inspecter le village silencieux. Les roues des canons laissaient la trace de leurs clous dans les chemins détremvés par la pluie. Puis on entrevit une bande d'Anglais qui contournèrent la commune. Au mois d'octobre, la levée se couvrit de crapoussins. Il ne restait plus que six habitants au hameau des vignobles : les Dawagne et les Lustin.

Les autres avaient émigré au pays de Liège. Marlborough survint à son tour et ses soldats tuèrent le fermier à deux pas de l'étang : les maraudeurs trouvèrent les maisons vides, car les vingt-deux âmes du gros de la paroisse s'étaient réfugiées dans un souterrain qui réunissait la cure à l'église et que connaissait fort bien, disait-on enfin, la bande de Waleffe. Une éclaircie. Puis déferla sur la colline une marée de Français que suivit de près une bande enragée de Hollandais; l'église et le village furent pillés. Les paysans disparurent dans les bois. Au mois de mai de l'an 1706, une éclipse de soleil ralentit les tenaces travaux des champs et chassa les derniers habitants du coteau des vignes : les maisons s'émiettèrent bientôt l'une après l'autre. Parfois un habitant du village parlait des disparus et concluait :

— Si Jacques Waleffe revenait, il se perdrait dans les ronces et les clématites.

En effet, elles avaient envahi les anciens vignobles et les reptiles (lézards, orvets, couleuvres, salamandres) pullulaient dans les fissures de la pierre. Du reste, Jacques Waleffe ne reviendrait jamais. Il aurait eu quatre-vingt-deux ans et il devait être mort depuis longtemps. On racontait autrefois qu'un vieux paysan inconnu avait été pendu, pour le meurtre de deux cuirassiers, au camp de Vinalmont près de Huy, et l'on disait que c'était Jacques

Waleffe. Mais personne ne sut le vrai de cette affaire, car l'homme n'avait pas dit son nom. Qu'étaient devenus les siens? et les Chaneux? et les Godbille? et les Lémont? et tous les autres? ...Les temps étaient changés. Des jeunes gens d'ici combattaient dans les armées françaises et l'on ne s'étonnait plus de rien. Qu'aurait-on défendu? sa misère? On n'aimait plus la terre, on ne s'aimait plus soi-même, on acceptait les jours gris ou pires avec résignation. En juillet, une procession réunissait les villageois sur la place, au pied du tilleul de Lémont et de Godbille, et le cortège se détournait des mauvais estaminets du bord de l'eau où de vénéreuses paillasses, dont les pères avaient été tués par les envahisseurs, accueillaient tour à tour les Français, les Hollandais et les Anglais. D'ailleurs, le défunt curé affirmait qu'il y aurait des guerres jusqu'au Jugement dernier parce qu'il y aurait toujours de mauvais sujets qui préféreraient les aventures au saint travail de la terre et que les autres, lâchement, se laisseraient enrôler par les maraudeurs. Enfin, on eut des nouvelles de la terrible journée de Malplaquet au cours de laquelle trente mille soldats restèrent sur le champ de bataille. La France était battue. Avions-nous gagné? On comptait pour rien les paysans qui veillaient sur la santé de la terre, sur le pain des hommes, et nourrissaient bénévolement les armées.

Puis ce fut, la même année, c'est-à dire en 1709, l'effrayant hiver dont on se souviendrait toujours au village : le froid qui faisait éclater les écorces des arbres et déchirait les poumons des mieux portants; la faim grelottante, les soupes à l'huile, les silhouettes gonflées de vêtements déchirés, les trots des sangliers et les courses des loups à travers les campagnes gelées. Au printemps, il ne restait qu'une poignée de villageois misérables — et joyeux de vivre encore après la mortelle marée qui avait figé le pays pendant des mois.

Or, un matin d'avril, tout le village fut en l'air : trois jeunes ménages travaillaient au sommet du coteau des vignes. Les Jacoris étaient revenus, sur un long chariot, après un quart de siècle d'absence. La veuve était blanche, ridée, voûtée et sa main tremblait sur son bâton, mais son fils Louis (un solide gaillard de trente-trois ans, le grand-père tout craché) dirigeait la besogne. Planté dans ses sabots, très droit dans son vêtement de laine, le feutre sur l'oreille, il donnait ses ordres entre deux coups de pioche. On travaillait ferme : les mains protégées par des moufles, les femmes coupaient à la faucille les ronces et les clématites : les adolescents râtelaiement l'abatage et les hommes, l'haleine vaporeuse, creusaient les caves d'une maison. Les dalles de schiste sautaient sous la pointe de leurs

outils. Trois bébés se tenaient chaud chez le boulanger de la paroisse. Le temps, assez brumeux à l'aube, s'était éclairci peu avant midi. On alluma un feu entre quatre moellons, on chauffa les pots de lait et l'on mangea de bon appétit. Les villageois s'attardaient autour des revenants qui parlaient l'alerte et hardi langage du pays de Lige. On et volontiers rappelé ses vieilles misères, les femmes surtout interrogeaient la petite tribu, mais Louis donna le signal, debout, en buvant un dernier coup au pot de grès et, la bouche pleine encore, se hâta vers les caves. A quatre heures, un premier brasier dvora les ronces, les clématites et les herbes amoncelées au cours de la journée et, le soir, chacun vint voir le grand feu des Waleffe qui couvait encore sous la cendre. Dans toutes les maisons, on parlait du vieux Jacques et des cuirassiers qu'il avait abattus : il était revenu, rajeuni, mais sobre de paroles et de gestes comme jadis. Deux semaines passèrent, la famille s'gayait au travail et, trois fois par jour, Louis surgissait sur la crête du coteau, relevait la corde qui retenait son haut-de-chausses à la taille et ralliait brusquement les défricheurs :

— A la miche, les enfants!

Vers la fin du mois de mai, la terre était bche, le puits nettoyé, et des haricots et des pommes de terre verdissaient tout un coin de l'enclos. La maison de pierre était maçonnée jusqu'au toit.

Deux hommes creusaient un nouveau trou dans un angle de l'ancien vignoble, car on devait loger les trois familles qui, dans cet entre-temps, se dispersaient chaque soir dans les chaumières d'alentour. En automne, les demeures, pignons blancs rêvant à égale distance l'un de l'autre, les demeures portaient à leur cheminée un énorme bouquet de verdure, et Louis, silencieusement, semait. Il avait beaucoup maigri au cours de l'été, mais sa face close rayonnait d'une joie intérieure. Il semait après avoir serré le grain dans sa main chaude, il allait et venait, un sabot devant l'autre. Deux belles vaches flandrines meuglaient dans l'étable et le jardin était tacheté de blancheurs remuantes et caquetantes. La vie renaissait sur le coteau funèbre et la lumière qu'exhalaien les pignons neigeux et les jardins gonflés de légumes semblait ruisseler sur tout le village. Louis semait sans plus s'occuper des siens qui, d'ailleurs, étaient tous à la tâche; les adolescents brouettaient de la terre-houille, les adolescentes ramassaient du bois mort dans la forêt, une fillette de huit ans gardait les trois brebis de la famille dans la pâture communale et elle était elle-même blonde comme un agneau. Les femmes filaient du chanvre, lessivaient, cousaient. On recommençait... Si le vieux était revenu dans l'entrefaite, sa face polie de curé eût souri du front au menton. Cependant on ne rattacherait plus la vigne

sur le coteau : le vin avait été tué dans tout le pays ; seuls, quelques Hutois s'obstinaient à récolter un pauvre raisin sur la rive gauche de la Meuse, à quatorze kilomètres en aval. On cultiverait le blé, les betteraves, les pommes de terre. Le vieux ne serait peut-être pas tout à fait content. On avait pourtant songé à lui. Un jeune cep collait déjà ses frêles rameaux à chacun des trois pignons : il mettrait sans doute des ans à le couvrir, mais l'âme du grand-père habiterait ainsi les maisons. Souvent Louis pensait aux autres qui s'étaient définitivement établis au pays de Liège et il condamnait leur désertion. Mais il était fier d'Arnold Dubuisson qui, le 5 mai 1689, à l'âge de dix-neuf ans, était mort à Huy en combattant les Français pour le Prince-Evêque. Le cousin Materne Mèlart avait mal tourné : on ne parlait plus de lui dans la famille. En compagnie de trois chenapans, il avait volé le trésor d'une armée hollandaise et avait été pendu en Brabant. Un malchanceux, qui était venu au monde pour cultiver la vigne : les malheurs du temps en avaient fait un vagabond, pareil à l'oncle Servais et au grand-père Waleffe. Finalement, Louis confondait dans sa piété les quatre défunts tragiques. Lui aussi eût volontiers tenu une poitrine de bandit au bout d'un mousquet ou même repris un trésor à des maraudeurs... Mais il fallait travailler... et semer : le grain ruisselait joyeusement

de sa main chaude. L'hiver, peu avant la Noël, un petit garçon vint au monde dans sa maison : on le nomma Materne. Ainsi l'avait voulu le père qui comptait déjà parmi ses fils un Jacques et un Servais. Le prochain se nommerait Arnold. Vers la mi-avril, Julie Jacoris eut une petite fille qu'on appela Marie comme l'arrière-grand'mère. (Et Sylvie Jacoris attendait, elle aussi, un enfant). La vie reprenait et les trois vignes étaient déjà garnies de feuilles pâles que Louis vint contempler un dimanche. Son ancien voisin, le vieux Dawagne, l'accompagnait. Pour mieux voir, il s'était penché sur les ceps et avait mis un genou sur l'un de ses sabots. Il toussa afin de s'éclaircir la voix, car il était très timide :

— Waleffe (tout le monde au village disait les Waleffe et non les Jacoris), Waleffe, fit le vieux en tendant sa tabatière au revenant, vos beaux-frères devraient me maçonner une maison derrière la haie. Comprenez-vous? Je sais bien que j'ai soixante-cinq ans, mais je suis venu au monde ici et je voudrais bien, moi aussi, ravoïr un pignon blanc et une petite vigne. Comprenez-vous? On recommencerait, Waleffe... Et le grand Lustin, lui aussi, voudrait bien revenir...

TABLE DES MATIERES :

Le Masque de Tulle	9
La Romance	27
La Fugue de Jean-Louis Jamoux	45
La Dame de Falaise	63
Jacob	81
La Tourelle	101
Le Joueur de Violon	123
Le Sentier	141
Le Hameau des Vignes	157

Achévé d'imprimer le 10 janvier 1935

sur les presses de l'imprimerie des

EDITIONS DE BELGIQUE

Max. Mention, directeur

20, Avenue Jean Volders

Bruxelles.

Les Éditions de Belgique

ont publié

R. AVERMAETE	Rubens.
R. & J. BATAILLE	El Kahéna.
Georges DELIZEE	Beutaillis.
Eugène DELVAL	Une jeune fille d'hier.
Fernand DEMANY	Poison.
D. DENUIT	Au Beau Pays de Portugal John Cockerill. Georges Duhamel. Albert, Roi des Belges.
D.-J. d'ORBAIX	Le Don du Maître.
Maurice des OMBIAUX	Liège qui Bout. Une Pille de Meuse. Les Verres et les Vins. Namur la Gaillarde. Le Maugré. Liège à la France. Au Repos des Artistes. Froissart.
Raoul-H. DUMONT	Sophie, Faible Cœur.
Ph. DUTRON	Kivy, terre promise.
Julia FREZIN	La Dime. Le Viatique.
JOSE GERS	Terre Mozabite.
Robert GOFFIN	L'Apostat.
Léon GREGOIRE	La Danse de Salomé.
A. JACOBY	Ouvrez le ban!
Maurice KUNEL	Ada.
LARIN-KYOSTI	Les Contrebandiers.
Maurice MARCINEL	La Maman nue.
Félicien ROUSSEAU	Patrouilleurs.
Gaston SMEYERS	Croix de Feu.
Justin SAUVENIER	Grétry.
Jean TOUSSEUL	La Rafale. Les Oiseaux de Passage. Le masque de tulle.
René VAES	Aimer
A. VIERSET	De Venise à Gènes.

7758
A
7M